

JUILLET-AOÛT 1997

NUMÉRO DOUBLE

LE COURRIER DE L'UNESCO



LE SECRET DE L'UNESCO



L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LIVRES POUR JEUNES

M 1205 - 9708 - 44,00 F



BELGIQUE: 320 FB. CANADA: 11,50 \$. CÔTE D'IVOIRE: 3080 CFA. CAMEROUN: 3520 CFA. GABON: 3520 CFA. MAROC: 64 DH. LUXEMBOURG: 316 FLUX. SUISSE: 13,80 FS. PORTUGAL (CONT.): 1400 ESC.



Pour cette rubrique **CONFLUENCES**, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.

LE MONDE

1997, terre cuite
(hauteur: 70 cm,
profondeur: 45 cm,
largeur: 45 cm)
de Marie Mathias

«Tous nés d'une même argile, ces enfants que tient entre ses mains un auteur invisible, représentent la richesse infinie des visages qui vivent sur cette terre et dont le métissage harmonieux peut être la source de l'amour.» Tel est le commentaire que cette œuvre pleine d'espoir du sculpteur français Marie Mathias inspire à l'écrivain Fernand Garnier.



© Hug Delley, Paris

L'INVITÉ DU MOIS

Mstislav Rostropovitch, le grand violoncelliste et chef d'orchestre russe, évoque son rapport passionné à la musique (p. 95).

Teotihuacán (Mexique), capitale d'une civilisation préhispanique encore mal connue, est le site archéologique le plus vaste et le plus important de Méso-Amérique (p. 84).



© Charles Lénias, Paris

Au fil des mois par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

5

L'IMAGE DE LA FEMME DANS LES LIVRES POUR JEUNES

<u>JAPON</u> A la conquête de l'indépendance par Akiko Sueyoshi.....	6
<u>AFRIQUE DE L'EST</u> Partenaires silencieuses par Evangeline Ledi Barongo...	10
<u>EX-URSS</u> De l'idéologie à l'amour par Julia Prosalkova.....	13
<u>ETATS-UNIS</u> Conflits d'identité par Elke Liebs.....	16
Dossier.....	20

Consultante: Zelikha Abou Richa

LE SECRET DE L'UNESCO

UNE AVENTURE DE LBRZ ET ZKRR par Alteau et Charles Doxuan **21**



Déclaration de Federico Mayor 73

L'âme indestructible de Sarajevo par Pascale d'Erm.....	76
Le patrimoine albanais en danger par Ylljet Aliçka	78
<u>ESPACE VERT</u> Regard sur la forêt par France Bequette	80

PATRIMOINE 84

Teotihuacán, une ville à visage divin par Cécile Romane	
<u>ACTION UNESCO</u> Repenser l'éducation des adultes par Christopher McIntosh....	88
<u>DIAGONALES</u> Lettres d'Asie par Denis Sinor.....	91
NOS AUTEURS.....	98
LE COURRIER DES LECTEURS.....	98

Notre couverture

En haut: dessin d'Alteau © Le Courrier de l'Unesco
En bas: dessin de Celia Johnson © SIS, Paris

Au fil des mois

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

En août 1947 naissait le premier périodique d'information sur les domaines d'activité de l'UNESCO, *Le Moniteur de l'UNESCO*, qui, dès le mois de février de l'année suivante, deviendra *Le Courrier de l'UNESCO*.

Un demi-siècle, déjà. Cinquante albums annuels que l'on feuillette comme on retrouve la mémoire. Une somme de textes qui est probablement sans équivalent dans la presse internationale. Combien de revues, en effet, peuvent se targuer d'avoir réuni tant de prestigieuses signatures, exprimant les cultures du monde entier, abordant tous les aspects de la vie de l'esprit, pour produire un condensé de la réflexion intellectuelle, de la recherche scientifique et de la création artistique de ce temps?

Tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à ce parcours, en tirent une légitime fierté. Ils n'oublient pas, cependant, que l'aventure est d'abord celle de l'UNESCO. Si, durant une aussi longue traversée, *Le Courrier* a souvent serré les grands vents de l'intelligence, c'est parce que ces vents soufflaient dans les voiles de l'UNESCO.

Quel est donc, à la fin des fins, le secret de l'UNESCO? Tirailée entre les élans de l'utopie et le jeu des relations intergouvernementales, entre les centaines de projets qu'elle anime sur toute la surface du globe et la nécessité de partout garder le cap de ses valeurs fondatrices, a-t-elle mille raisons d'être ou une seule? Pour le plaisir des yeux autant que de l'esprit, nous avons chargé d'élucider ce mystère un tandem dont le talent fait merveille: Alteau, au dessin pétillant, et Doxuan, scénariste plein d'humour.

Il y a tout juste un an, nous avons demandé à vingt maîtres de la bande dessinée de nous dire l'image que l'UNESCO renvoyait, de loin, à chacun d'eux. Cette fois, nous vous convions à une véritable enquête au cœur même de l'Organisation, pour dévoiler l'énigme de ses origines et la cohérence des idéaux qui l'animent. ■



l'image de la femme dans les livres pour jeunes

JAPON

A la conquête de l'indépendance

PAR AKIKO SUEYOSHI



Le petit éléphant jaune de maman (1985), d'Akiko Sueyoshi, ou comment les enfants voient le divorce de leurs parents. Illustration de couverture.



A gauche, dessin de Satoshi Nakachi.

La littérature japonaise pour enfants est née dans les années 1910. Dès 1918, paraît la première revue littéraire qui lui soit entièrement dédiée: *L'oiseau rouge* (*Akai tori*). Le pays connaît alors une ère de prospérité. Le courant libéral dit «démocratie de Taishô» est en plein essor. Sur le plan de l'éducation, l'on s'efforce de développer la personnalité et la créativité des enfants par l'initiation artistique, et l'apparition d'une littérature exclusivement destinée à leur usage semble refléter l'intérêt soudain que la société leur porte. Mais ses auteurs sont, dans les premiers temps, exclusivement masculins, et les femmes ne jouent dans leurs histoires aucun rôle de premier plan.

Ainsi Kenji Miyazawa les ignore presque totalement. Dans *Matasaburô le vent* (1939), la prédominance des personnages masculins est flagrante. Le héros en est un petit garçon qui vient tout juste d'entrer à l'école primaire de son village. Si son père est mis en scène, sa mère n'apparaît à aucun moment. Le maître n'est pas caractérisé, mais son langage laisse entendre qu'il s'agit d'un homme. Quant aux élèves de l'école, les seuls à être nommés sont presque tous des garçons. Cette large prédominance des personnages masculins caractérise également *Train de nuit dans la voie lactée*, qui relate les rencontres que fait un jeune garçon à bord d'un train de nuit, et *La biographie de Guskô Budori* (1941). Un tel déséquilibre s'explique quand on sait qu'à cette époque la femme n'avait dans la société japonaise ni position réelle ni emploi.

Monsieur Watarô et la vache (1942, *Watarôsan to ushi*), le seul des contes — très populaires auprès des jeunes lecteurs — de Nankichi

Niimi à mettre en scène un personnage féminin, est particulièrement éclairant à ce sujet. Le héros, qui vit avec sa vieille mère et une vache, âgée elle aussi, est un brave homme, mais son penchant pour l'alcool lui fait perdre trop souvent le sens des réalités. Heureusement, sa vache connaît bien le chemin de la maison et l'y ramène toujours quand il est ivre. Elle se conduit en cela comme une véritable épouse attentionnée. C'est pourquoi monsieur Watarô n'a pas besoin d'une femme. Mais l'on apprend, au cours du récit, qu'en réalité il a été marié dans sa jeunesse, et que son épouse était belle et travailleuse. Seulement, un jour, les circonstances l'amènent à faire un choix entre celle-ci et sa vieille mère, et il choisit sans hésiter de se séparer de sa femme, qu'il renvoya dans sa famille, pour garder sa vieille mère sous son toit.

Un conte pour enfants de Kusurô Makimoto, *Fête des mères* (1937, *Haba no hi*), est sans doute le tout premier à avoir pris le rôle de la mère comme thème central. Trois enfants, le jour de la fête des mères, préparent le repas à la place de leur mère. Celle-ci s'en réjouit d'abord, mais s'en trouve en même temps toute désorientée, car c'est traditionnellement à la femme de s'acquitter de toutes les tâches

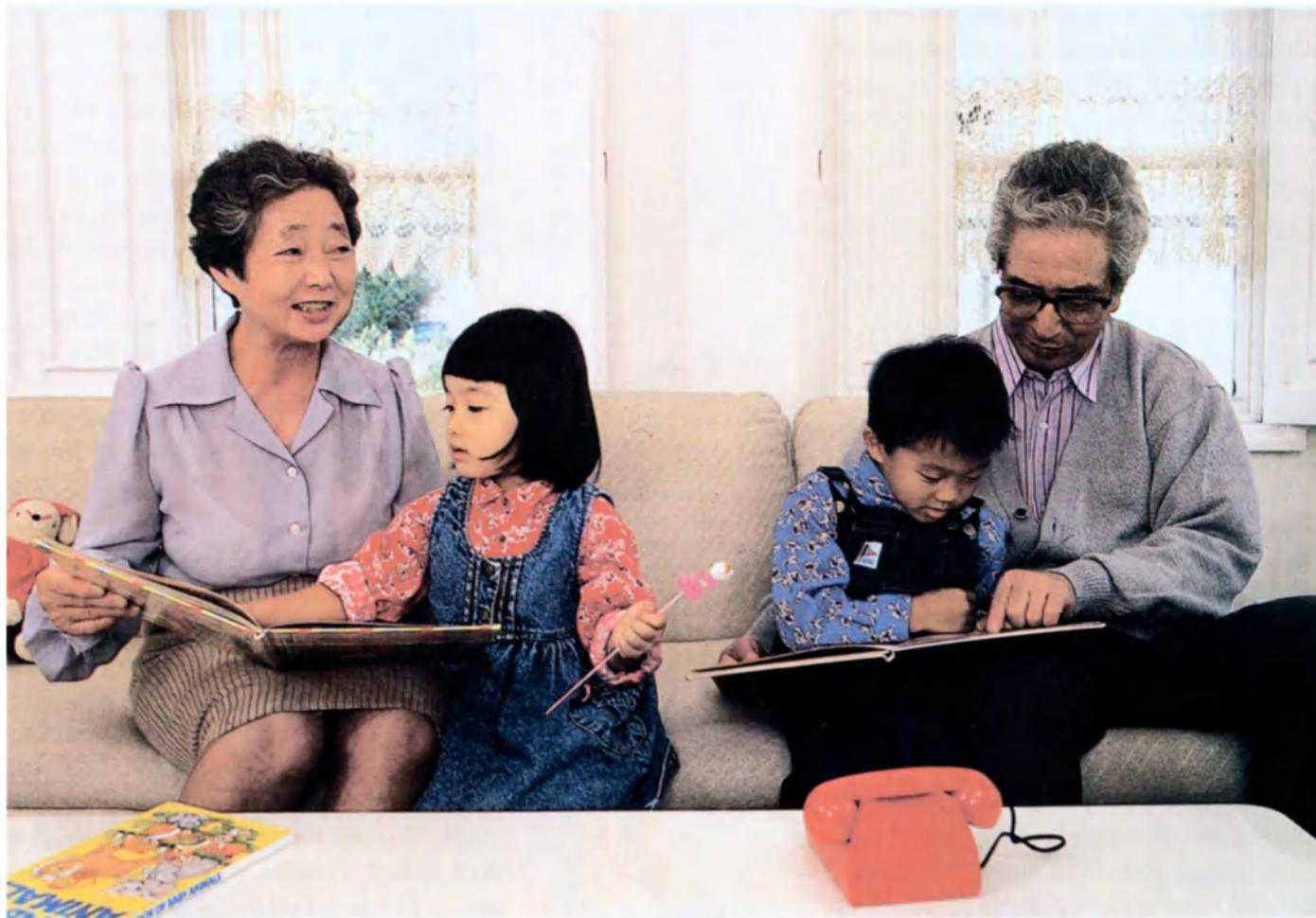
ménagères. N'ayant plus rien à faire, elle ne tarde pas à s'ennuyer. Dès le lendemain, les choses reprennent leur cours ordinaire et la mère vaque silencieusement à ses occupations sans se poser la moindre question. L'idée qu'elle puisse avoir un passe-temps personnel ou trouver à se distraire hors de chez elle ne semble pas avoir effleuré l'auteur.

■ *Les limites du réalisme social*

Il faut attendre l'après-guerre pour voir les choses changer, sous l'impulsion des femmes elles-mêmes, qui prennent la plume à leur tour. L'image de la mère, du coup, s'étoffe, mais sans sortir encore de son rôle prédéterminé par la société.

Dans *Non-chan monte sur les nuages* (1947, *Non-chan kumo ni noru*), par exemple, de Momoko Ishii, une petite fille, se croyant trahie par sa mère pour une brouille, s'enfuit de chez elle en pleurant et tombe dans un étang à la surface duquel se reflètent les nuages. Elle reprend ses esprits sur un nuage, où elle rencontre le vieux gardien des nuées. Le récit est prétexte à décrire une famille caractéristique de la classe moyenne du Japon d'alors. Le père de ▶

« L'apparition, au début du siècle, d'une littérature exclusivement destinée aux enfants reflète l'intérêt soudain que leur porte la société japonaise. »



Michael S. Yamashita © Rapho, Paris



© Editions Rironsha, Tokyo

Dans *Murmures incessants* (1989), de Keiko Takada, une mère de famille s'interroge sur le sens de son existence. Illustration de couverture.

► Non-chan a un métier intellectuel et sa mère, bien que femme au foyer, n'est pas sans éducation. Elle chante avec talent et l'on apprend par la suite qu'elle aurait voulu faire une école de musique, rêvant sans doute de devenir chanteuse professionnelle. Mais pleinement satisfaite de son rôle de maîtresse de maison et de mère, elle ne songe pas à s'aventurer à l'extérieur.

Dans les années 60, la littérature pour enfants connaît une phase de prospérité sans précédent. Un nombre croissant de femmes en écrivent et les personnages féminins se multiplient — portraits de femmes faits par des femmes, qui sont des tentatives pour mettre à la portée des tout-petits ce que peut être une vie d'adulte, traversée par des événements aussi inconcevables et absurdes que le divorce ou la mort.

C'est le cas de *La petite Momo-chan* (1964, *Chiusai Momo-chan*), de Miyoko Matsutani, qui est aussi le premier récit à mettre en scène une femme ayant une activité professionnelle. La mère de Momo-chan a choisi de travailler et doit confier sa fille à une garderie. A cette époque, seules les familles monoparentales, ou dans une situation économique précaire, confiaient leurs enfants à de telles institutions, ce qui montre la grande détermination de la mère. Le succès des aventures de la petite Momo-chan auprès d'un public enfantin autant que féminin ne s'est pas démenti depuis et la série s'est récemment enrichie d'un sixième volume.

Dans *La marmite au ventre vide* (1969, *Harapeko onabe*), de Toshiko Kanzawa, le

personnage central est une vieille marmite qui en a assez de nourrir les autres. «Je vais partir, et désormais je mangerai plein de choses délicieuses», déclare-t-elle. Malgré tous les efforts de ses compagnons de cuisine pour la retenir, elle quitte la maison. Dans sa postface, l'auteur (une femme) explique qu'à travers cette histoire de marmite, elle a cherché à dire «la soif toujours insatisfaite du cœur» et «le vide soudain que peut ressentir une femme au foyer qui ne cesse de travailler pour son mari et ses enfants». Toshiko Kanzawa a sans doute pu exprimer les désirs et les rêves d'une femme au foyer d'autant plus librement que *La marmite au ventre vide* n'est pas une œuvre réaliste. L'improbabilité même d'un tel comportement dans le monde social réel interdisait son traitement dans un récit de fiction réaliste.

■ *Le conte, miroir social*

Dans les années 70, il était encore difficile pour une femme de mener de front travail domestique et activité professionnelle. Les intellectuelles célibataires qui avaient un emploi étaient encore regardées de travers. L'image stéréotypée de l'intellectuelle arrogante, froide et vieille fille, se retrouve dans *L'été de mes treize ans* (1974, *Jūsansai no natsu*), de Yoshiko Okkotsu.

La maman de la petite Rie est morte en la mettant au monde. Son père, ivrogne et incapable de gagner sa vie, va de femme en femme. Rie a été recueillie par sa vieille tante, professeur d'anglais célibataire qui passe son temps à lire de gros livres en langue étrangère et ne lui a jamais parlé tendrement. Un jour, Rie ne supporte plus l'ambiance glaciale dans laquelle elle vit et va se réfugier chez la maîtresse du moment de son père, une coiffeuse des faubourgs, grosse, vulgaire et sans éducation, mais qui l'accueille à bras ouverts.

Dès les années 80, les femmes qui travaillent deviennent la norme et n'ont plus à devoir choisir entre emploi et foyer. Les pères qui apparaissent à la même époque dans les livres pour enfants répondent tous, de leur côté, au stéréotype de l'homme pris par sa carrière, qui consacre tout son temps à son travail et à ses relations d'affaires. C'est l'époque où l'on voit aussi se multiplier les récits sur le thème du divorce — conformément à ce qui se passe alors dans la société.

Dans *Le petit éléphant jaune de maman* (1985, *Mama no kiroi kozô*), j'ai raconté un divorce du point de vue des enfants. La rupture du couple est provoquée par l'infidélité du

mari. La mère passe alors son permis de conduire et achète une vieille voiture pour élargir son horizon. Elle se démène tant qu'elle peut pour se débrouiller sans son mari, mais ce n'est pas si facile; elle commet un certain nombre de bévues et provoque même un accident de la circulation. Ses aventures sont relatées sur le mode comique, mais elle n'en cherche pas moins à conquérir son indépendance.

Le thème de la femme victime de son mari et de sa famille, mais dont la vie tourne tout entière



© Editions Kodansha, Tokyo



「かちゃんも、プーさんの、おしっぱばたばたをみると、すぐなきやんで、わらいだすんですものね。」

「どうです。こんなに、ていねいに、あいさつされるネコなんて、めったにないでしょ？」

「プーはいばって、あるいてきました。」

「しばらくいくと、モモちゃんが、」

「あれは。」

「って、ゆびさしました。このごろ、モモちゃんは、」

「なにをみても、あれは？ って、きくんです。」

「あれはね、くも。ふわふわ、とんでいくの。」

「ママがいました。」

「あれは。」

「あれはね、トンボ。」

© Editions Kodansha, Tokyo

autour de son foyer, continue d'inspirer certains auteurs. Keiko Takada, dans *Murmures incessants* (1989, *Zawameki yamanai*), décrit bien ce genre de femme en proie au doute sur la validité de l'existence qu'elle mène. Il s'agit d'une mère consciencieuse, qui se fait un devoir d'accomplir à la perfection ses tâches de ménagère et d'éducatrice. Elle a suivi son mari partout au hasard de ses affectations, s'occupant de chaque déménagement et faisant chaque fois un gros effort pour s'adapter à leur nouvel environnement. Son mari ne l'aide en rien à la maison. Ils avaient deux enfants, mais leur cadet est mort d'une maladie provoquée par la pollution. Elle en a conçu un sentiment de culpabilité.

En haut à droite, couverture de *La petite Momo-chan* (1964), de Miyoko Matsutani, premier récit japonais pour enfants à aborder le thème de la garde des enfants pour les femmes qui travaillent.

Ci-dessus, la petite Momo-chan et sa maman, dessin de Sadao Kikuchi.

Sa seule révolte consiste à boire jusqu'à l'ivresse et à récriminer — jusqu'au jour où elle quitte la maison, en laissant derrière elle un mot où elle explique à son mari qu'elle se donne trois mois de solitude pour essayer de se reprendre. Le mari, qui se retrouve seul et dans l'incapacité de s'occuper de la maison, fait appel à sa belle-mère. Trois mois plus tard, l'épouse réapparaît, conformément à sa promesse. Grâce à cette fugue, le mari prend enfin conscience de l'importance de la vie familiale et le ménage repart sur de nouvelles bases.

Dans les années 70 et 80, la quasi-totalité des récits pour enfants qui traitent des problèmes auxquels se heurtent les femmes dans la société sont dus à des auteurs féminins. Mais cette situation a changé depuis le début des années 90, où l'on a vu des auteurs masculins s'intéresser aux problèmes des femmes. Ainsi Hiko Tanaka oppose, dans *Calendrier* (1992, *Kalendâ*), les femmes de la génération de ses grands-parents, qui n'ont vécu que comme «des filles, des épouses et des mères», à celles des jeunes générations, pour lesquelles «il existe une vie différente».

AFRIQUE DE L'EST

Partenaires silencieuses

PAR EVANGELINE LEDI BARONGO

De tout temps les jeunes enfants d'Afrique de l'Est avaient l'habitude de se réunir le soir autour du feu pour écouter les récits de leurs grands-parents. Les garçons s'enflammaient aux exploits des hommes pleins de bravoure et des chasseurs légendaires, et les filles apprenaient les secrets d'un mariage réussi.

Aujourd'hui, cette tradition se perd. C'est en classe ou dans les bibliothèques que les enfants découvrent les versions «modernisées» des contes de jadis. Beaucoup de parents et de grands-parents n'ont plus le temps de raconter des histoires à la veillée. La famille élargie est en recul. Les enfants ne vivent plus au village en présence de leurs grands-parents, mais en ville avec père et mère.

Conséquence de ce phénomène: la transmission de cette tradition orale s'effectue de plus en plus par la littérature pour enfants et la rubrique «jeunes» de quotidiens, comme le *New Vision* de Kampala (Ouganda). Les livres pour enfants, qui se multiplient, sont le plus souvent rédigés en anglais, mais aussi dans les principales langues africaines et notamment le kiswahili. Ces récits s'inspirent en général des mythes, contes et légendes traditionnels, mais certains offrent des commentaires révélateurs sur la réalité sociale contemporaine.

Les auteurs font souvent passer un mes-

sage — éduquer, critiquer ou protester contre l'injustice — en vue d'aider les enfants à mieux se connaître et à découvrir les autres en leur expliquant le comportement qu'on attend d'eux aujourd'hui et demain, quand ils seront parvenus à l'âge adulte. Leurs livres reposent donc sur une forte base moralisatrice.

Mes filles sont une richesse

Dans la plupart, pourtant, la femme est souvent encore considérée comme une marchandise. *Fils de Kabira*, récit à succès du romancier ougandais Davis Sebukima, par exemple, met en scène un pasteur qui dit tout naturellement en parlant de sa fille: «Elle vaut une fortune» — ce qui traduit un sentiment très répandu en Afrique, surtout en milieu rural. Les filles sont destinées à être vendues le plus cher possible à leur futur époux pour le profit de leurs parents.

Dans le même récit, les deux épouses du maître de maison se chamaillent sur la meilleure façon de fêter le retour attendu de son fils. Réaction de l'époux: «Cessez de crier, vous me cassez la tête!» Immédiatement, les deux femmes font silence et s'éloignent: elles ont compris que leur mari ne veut pas connaître leur opinion et décidera en maître de ce qu'il convient de faire.

Dans *Ndikumma Okolya*, Solomon E. K.

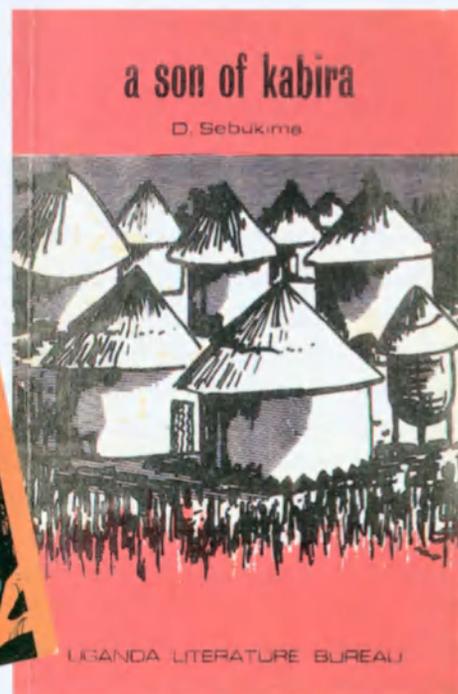
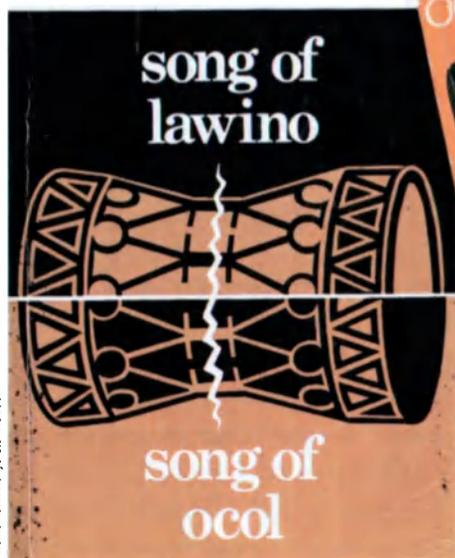
Ci-dessous, de gauche à droite:

Song of Lawino and Song of Ocol (La chanson de Lawino et la chanson d'Ocol), où s'opposent, sous une forme poétique, culture traditionnelle et modèle occidental.

Hare and Hornbill (Le lièvre et le calao), un recueil de contes de la tradition orale repris par Okot p'Bitek.

Couverture de *A Son of Kabira* (Fils de Kabira), récit à succès du romancier ougandais Davis Sebukima.

Okot p'Bitek





Betty Press © Panos Pictures, Londres

Mère et fils à une foire du livre à Nairobi (Kenya).

Mpalanyi nous montre également des femmes résignées à leur rôle subalterne. Quand l'héroïne se plaint auprès de ses amies de la brutalité et des infidélités de son mari, celles-ci lui rient au nez et lui conseillent de filer doux, même si le mari est effectivement dans son tort. Après tout, cela fait partie du sort des épouses; et de citer un dicton local: «Fais attention à ce que ton mari ne prenne pas ton propre bâton pour te battre.»

Autre image: celle de l'épouse servante, docile et dévouée. Quand un des personnages de Davis Sebukima, un charpentier qui a deux épouses, reçoit le chef de son village, il appelle la première et lui demande d'aller chercher à boire. La femme répond qu'elle est occupée à préparer le repas. Le mari appelle alors la seconde qui, toutes affaires cessantes, s'empresse de servir les deux hommes, à genoux comme le veut la coutume, et reste à leur disposition pour remplir les verres en attendant que le repas soit servi.

La femme est au service de l'homme. A l'arrivée du chef, les deux femmes étaient très occupées; le charpentier, désœuvré, aurait fort bien pu se charger de faire le service, mais ce n'est pas le travail d'un homme. Il était logique qu'il fasse appel à ses femmes, même surchargées de travail.

Dans *Fixions*, paru à Nairobi en 1969, Taban

Io Liyong raconte l'histoire d'un vieil homme si riche qu'il possédait 65 femmes, lesquelles lui avaient coûté 8 000 têtes de bétail. Morale implicite: la richesse, le statut et le prestige d'un homme se calculent au nombre de ses épouses, conformément à une tradition bien implantée dans cette partie de l'Afrique. Celle-ci s'explique par le caractère essentiellement rural de l'économie: plus un homme possède de femmes, plus il dispose de main-d'œuvre pour travailler dans les champs et accumuler des richesses.

L'anneau de mariage, recueil de nouvelles d'Ijuka Kabumba, publié à Kampala en 1992 et destiné à un public de jeunes et d'adultes, évoque les conflits liés à la propriété foncière entre deux épouses, Buyanja et Buhesi. Leur mari, Gyenda, décide unilatéralement que toutes les terres qu'il a acquises par mariage lui appartiennent et que ses deux femmes n'ont d'autre droit que de travailler le sol et d'aller vendre le produit des récoltes à son profit. En outre, c'est lui qui décide laquelle de ses deux épouses pourra l'accompagner dans ses réceptions.

Dans une autre nouvelle du même recueil, l'une d'elles, excédée, décide de quitter le domicile conjugal pour retourner chez ses parents. Mais sans même l'entendre ou consulter sa femme, son père décide immédiatement de la renvoyer auprès de son mari.

- ▶ Ces deux épisodes illustrent bien l'attitude de bon nombre d'Ougandais (et d'Africains en général): les épouses, les sœurs, les filles, les femmes pour tout dire, n'ont pas qualité pour prendre des décisions. Idée reçue qui s'inculque très tôt et que ce genre d'histoires ne peut que renforcer.

■ *Traditionalisme ou copie du modèle occidental?*

Lawino, l'héroïne du roman de Okot p'Bitek, *La chanson de Lawino* (Paris, 1983), est mariée à Ocol, qui a été élevé à l'occidentale: de là une série de disputes où Ocol incarne le modernisme face à Lawino qui, elle, représente la culture africaine traditionnelle. Ocol reproche en vrac à sa femme de ne pas savoir danser des danses modernes comme la rumba ou la samba, de se coiffer de façon démodée, de préférer le feu de bois au réchaud à alcool pour cuire les repas, d'ignorer le nom des mois, de ne pas porter un nom chrétien et d'ignorer le contenu du Livre de Dieu (la Bible).

Lawino invite alors son mari à mieux la comprendre et à respecter leur culture africaine. Elle essaie de lui expliquer la beauté des danses traditionnelles et du style de coiffure Acholi (afro) que lui a enseigné sa mère. Elle lui rappelle que les poteries qu'elle utilise pour cuire le mil ne sont pas adaptées au réchaud à alcool et qu'elle connaît fort bien le nom des mois, mais en langue africaine. Quant aux prénoms traditionnels, ils sont plus chargés de sens et de mémoire et suscitent plus de respect et d'estime que ceux empruntés au calendrier chrétien.

On le voit, *La chanson de Lawino* est un plaidoyer ardent pour la culture africaine, et, tout spécialement, pour la culture et la dignité

de la femme, présentée ici comme la gardienne de la tradition.

A l'opposé, *La case abandonnée*, de Joseph Buruga (Nairobi, 1972), dénonce la femme africaine qui singe les valeurs, les mœurs et la culture des Européens.

C'est l'histoire d'un homme qui reproche à une femme, Basia, de se laisser contaminer par des valeurs étrangères qui contredisent l'idée qu'il a de sa culture. «Oh, Basia, se plaint-il, tu me rejettes parce que je n'approuve pas ta façon de vivre... Tu veux toujours m'entraîner dans ces maisons [les boîtes de nuit] où vont les gens pour boire toutes sortes de liquides dont certains ont la couleur du sang [le vin rouge].» Et il explique qu'il est hostile à ces lieux où l'on danse jusqu'à l'aube, où les gens ne participent pas activement à la musique (en chantant, en jouant des percussions, etc.), mais se contentent de danser sur une musique faite par d'autres. Pour lui, c'est comme être habité par les esprits ou célébrer les funérailles d'un être cher.

«Les Kakwa [les Africains], eux, boivent en plein air à l'ombre des arbres ou des vérandas, à l'heure où le soleil est encore haut dans le ciel. Et à la nuit tombée, ils s'arrêtent pour laisser la place aux danseurs de la nuit [les sorciers] qui errent dans les villages comme du bétail égaré.»

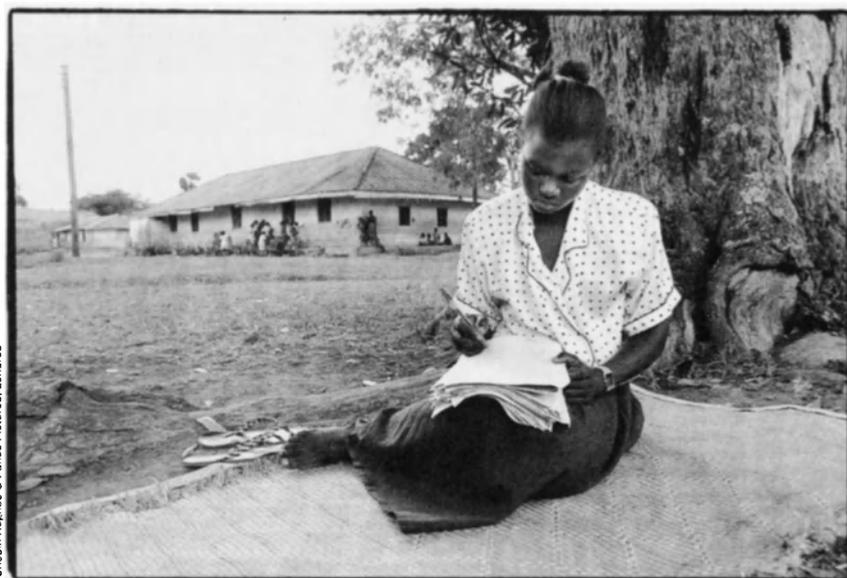
L'auteur invite les jeunes à être fiers de leurs traditions en se référant à une mode qui incitait alors bon nombre d'Africaines à fréquenter les boîtes de nuit et à parodier les Européennes en portant perruque et en se décolorant la peau.

■ *Vers le changement social*

Cette image des Africaines est en grande partie conforme à la réalité. C'est la société, et non les auteurs, qui en est évidemment responsable. Ces derniers temps, toutefois, de grands pas ont été accomplis en faveur des femmes, sous la double impulsion des associations et des pouvoirs publics. En Ouganda, par exemple, elles sont associées à l'effort de développement national à tous les niveaux. Il existe même un ministère de la Femme et du Développement, et le Parlement compte plus d'une quarantaine de femmes sur quelque 280 députés. Le principe de les faire entrer dans les organes de décision se répercute à tous les niveaux de la vie politique et jusque dans les villages. Bref, leur rôle social connaît une amélioration rapide et spectaculaire.

Les livres pour jeunes ne peuvent manquer d'en prendre acte. Il faut en tout cas l'espérer, afin qu'ils présentent de la femme africaine une image enfin plus positive. ■

Institutrice ougandaise
corrigeant des copies.



L'image de la femme dans la littérature enfantine d'avant la révolution est proche de celle qu'en donne alors l'Europe occidentale, mais elle n'en possède pas moins ses propres racines, qui plongent dans l'histoire et la culture ainsi que dans l'orthodoxie.

Son sentimentalisme débordant a fourni un prétexte aux critiques d'après la révolution pour la rejeter en quasi-totalité et pour recréer dans les années 1920-1930 une littérature pour enfants fondée sur des bases nouvelles, ne conservant que les traditions du folklore et de la littérature classique russe.

Ces critiques, eux-mêmes écrivains remarquables, avaient des idées très précises sur ce que devaient être sa diversité thématique et stylistique, ses critères esthétiques et éthiques. Jugeant la littérature enfantine d'avant octobre «banale

et petit-bourgeoise» (K. Tchoukovski), ils rejetaient purement et simplement son image de la femme et bannissaient les thèmes de la famille, des parents, de la maternité ou de l'amour.

Ces lignes de force étaient, il faut le dire, imposées par une volonté bien arrêtée de culture sociale et politique. L'Etat soviétique voyait dans le livre pour enfants un moyen efficace d'éduquer idéologiquement les nouvelles générations: «La mission du livre soviétique pour enfants est la formation d'une personnalité communiste.» Tel fut le malheur de cette littérature: ses auteurs étaient chargés d'une mission idéologique et pédagogique et tenus d'écrire à l'intérieur de ce cadre.

Mère devoir

Jusque dans les années 1960, les personnages féminins sont à mille lieues de toute psychologie réelle, comme le montre éloquemment le poème très classique d'un écrivain soviétique de talent, S. Mikhalkov, *Qu'en est-il pour vous?* Un soir d'été, des enfants sont assis dans la rue. Ils sont désœuvrés et commentent à faire assaut de vantardises à propos de tout et de rien. Soudain l'un d'eux se targue d'avoir une maman qui pilote des avions. Tous les autres trouvent cela parfaitement normal et chacun se met à se vanter de la profession qu'exerce sa mère. L'une est médecin, une autre agent de police, une troisième ingénieur, une quatrième institutrice, et ainsi de suite. Finalement tous tombent d'accord: «Il faut des mamans différentes, chaque maman est importante.» Or, dans cette conversation, il n'est pas question des mamans, mais seulement du travail des mamans, de leur métier.

Ce n'est pas par hasard. L'idéologie nouvelle venait de libérer la femme d'un certain nombre de tâches traditionnelles en confiant la formation des enfants à la collectivité (crèches, jardins d'enfants, komsomols et autres). La conscience collectiviste imposait un modèle de conduite qu'on retrouve chez toutes les héroïnes, habitées par le sens du devoir envers la société.

Seules quelques rares œuvres échappent à ce poncif et parviennent à donner vie à leurs personnages. A côté d'institutrices, de cheftaines de pionniers, de mamans et de grands-mères plutôt incolores, on rencontre parfois une petite fille ou une jeune fille bien née, qui, après avoir traversé d'innombrables aventures et conflits,

La belle Vassilissa, conte populaire russe, dans une édition (1900) illustrée par I. Bilibine.





Zoïa Kosmodemianskaïa, victime de l'envahisseur nazi pendant la guerre de 1941-1945, fut proposée comme une image idéale dans les livres soviétiques pour jeunes. Ci-dessus, deux illustrations d'une biographie romancée (1951) la montrent en petite fille (en 1937) et en héroïne statufiée.

Tirées de *Le roman de Zoïa et de Shura* par L. Kosmodemianskaïa © Ed. d'Etat de la littérature pour jeunes, Moscou, 1951

► trouve sa place dans la société nouvelle. Mais la critique accueillait en général ce type d'héroïnes avec aigreur et agacement.

Des années 20 à 50, les personnages féminins restent donc falots, conventionnels. Avec de rares exceptions, dont la plus remarquable est *Timour et sa brigade*, un roman d'A. Gajdar. Les enfants d'aujourd'hui continuent d'aimer Timour, mais aussi son amie Jenka qui veut ressembler en tout à ses camarades garçons et cache ses véritables sentiments pour Timour tout en lui manifestant son amitié.

■ Modèles héroïques

Fidèle à la formule célèbre de Maïakovski, «Construire la vie en partant d'un exemple», la critique voulait que fussent proposés comme modèles aux jeunes générations des personnages de femmes révolutionnaires, ou des héroïnes qui s'étaient illustrées pendant la guerre civile ou la dernière guerre, ou encore par un «travail constructeur». Les auteurs reprenaient en les arrangeant des vies bien réelles, des histoires de jeunes filles le plus souvent issues de riches familles nobles et qui avaient choisi de rejoindre le peuple et la révolution. Dans la réalité, ces femmes connaissaient un destin tragique, mais dans les livres pour jeunes, leur silhouette était terriblement désincarnée. Leur portrait, dessiné de l'extérieur et non pas de l'intérieur, les rendait toutes semblables, au physique — visage rond, cheveux courts, regard décidé et menton volontaire — comme au moral: elles ne sont que volonté d'agir, audace, courage, obstination.

Aucune place n'est faite à l'amour naissant, à de rares exceptions près, la plus notable étant *Dingo le chien sauvage ou l'histoire d'un premier amour* de R. Fraerman, qui restitue la réa-

lité soviétique de tous les jours à travers l'histoire d'une adolescente et de sa mère. Celle-ci est séparée de son mari, mais continue de l'aimer. Un jour son mari débarque avec sa nouvelle famille dans la ville où elle s'est installée avec sa fille, laquelle va s'éprendre du beau-fils de son père. De façon très convaincante, l'auteur dépeint comment l'envie, la jalousie et le sentiment d'hostilité qu'elle éprouve d'abord pour ce jeune homme se muent peu à peu en un premier amour timide et touchant.

Quelques rares écrivains-femmes (L. Voronkova, V. Osceva, M. Prilezavva) s'efforçaient de créer alors des personnages féminins crédibles pour la jeune génération, mais se heurtaient à l'hostilité de la critique qui les accusait de faire sentimental, antisocial et bourgeois.

■ Le dégel

Le retour à des personnages féminins plus proches de la réalité commence à se faire dans les années 1960, les années du «dégel». Les héroïnes commencent à s'interroger, à éprouver des émotions, à devenir imprévisibles. Leur image obéit désormais à une logique créatrice et fait appel à des moyens littéraires. Les écrivains suivent plus leur inspiration personnelle que le modèle pédagogique officiel. La femme ne se contente plus d'avoir une volonté de fer et d'obéir à son sens du devoir social, elle peut aussi être douce, s'occuper de la maison et de ses enfants. L'institutrice se féminise, et les cheftaines de pionniers cessent de s'exprimer à coups de slogans.

Cette évolution s'explique surtout par l'arrivée d'une nouvelle génération de jeunes auteurs nés après la révolution. Prenant leur distance par rapport à l'idéologie officielle et à la conception pédagogique de la littérature pour jeunes, ils apportent un style et des thèmes neufs et donnent de la femme une image plus proche du quotidien, plus profonde, plus authentique.

Dans *La treizième année de la vie*, S. Ivanov présente deux figures originales: une adolescente de treize ans, mignonne et sympathique, et sa mère, une femme intelligente. Mariée pour la seconde fois, celle-ci apprécie par dessus tout «la vie libre» et continue à se considérer comme une femme jeune, jolie et dégagée de toute obligation familiale. A cette forme raffiné d'égoïsme maternel, la fillette oppose son attachement à un contexte familial, à la chaleur d'un foyer.

■ Personnages en vie

Dans les années 70-80, l'implication totale des femmes dans le monde du travail, avec les situations que cela entraîne, se reflète dans des récits psychologiques où femmes et enfants appa-



Tombée en luttant contre l'invasion nazie, Julia Korolieva devint un modèle d'héroïsme dans la littérature pour la jeunesse de l'après-guerre. Ci-dessus, trois photos d'un livre qui lui a été consacré en 1975: à l'âge de trois ans, jeune actrice et sergent de l'armée soviétique.

Tirées de *Plus haut que l'exemple* par Elena Ilyina © Ed. d'Etat de la littérature pour jeunes, Moscou, 1975

raissent comme des victimes. L'absence de participation maternelle dans l'éducation familiale est cause de la criminalité précoce et de la cruauté d'enfants qui se retrouvent sans foyer, livrés à eux-mêmes. Des problèmes comme la grande pauvreté et les conflits familiaux sont évoqués pour la première fois.

Nombreuses sont les héroïnes de N. Doubov qui relèvent l'honneur perdu de leurs ivrognes de maris, travaillant comme cuisinières ou assumant des tâches ingrates. Mais sous des

couleurs quelque peu amères, une réalité soviétique bien vivante, nuancée, se fait jour.

Dans les années 80, le rapport des personnages féminins avec le monde qui les entoure, ainsi que les conflits personnels, passe au premier plan. Les auteurs qui choisissent une petite fille comme héroïne lui confèrent une dimension plus charnelle, une psychologie plus complexe.

L'éveil des sentiments adolescents est le thème de *La chénaie*, une œuvre de R. Pogodine. Petite sauterelle aux longues jambes, l'héroïne de ce récit n'est pas encore une jeune fille, mais a cessé d'être une enfant. D'où les contradictions de cette adolescente à la fois insouciant et directe, lyrique et lucide.

L'un des meilleurs livres de la fin des années 80, *Les récits de l'absinthe*, d'I. Koval, est nourri des souvenirs de l'auteur sur sa mère et sur sa grand-mère. Ecrit dans une langue simple et poétique, il évoque avec une grande force de persuasion le bonheur de l'enfance, quand la mère est là avec tout son amour.

Le retour des babas

On observe aussi un retour aux figures populaires qui empruntent le plus souvent leurs traits au folklore russe et à sa symbolique. L'image traditionnelle de la femme russe s'exprime dans ces personnages de grands-mères que, dans les villages, on appelle «babas». En Russie, la «baba» a toujours été liée dans la perception des enfants à l'idée de pérennité du monde, de sérénité de l'entourage, de chaleur et de patience, de générosité et de bonté.

Dans le roman de R. Pogodine, *Où vit le lutin*, on trouve un personnage inconcevable dans les années 30-60, celui de la vieille Véra. Cette femme très âgée et très seule consacre sa vie à sauver et à élever les enfants des autres, en les accueillant, d'où qu'ils viennent, comme s'ils étaient les siens. Son dernier geste, alors qu'elle est devenue presque aveugle et commence à perdre la tête, est de sauver les jeunes héros du roman, presque morts de faim, en sacrifiant pour eux son coq bien-aimé, seule créature vivante et amicale dans son isba délabrée.

La vieille paysanne de *D'où viennent les nuages?*, du même auteur, délivre, avec beaucoup de générosité et d'amour, un petit citadin de sa solitude d'orphelin. Elle sait lui transmettre son propre sens de l'unité de l'homme et de la nature. «J'ai assommé un crapaud», lui annonce un jour l'enfant, qui ajoute: «Comment pouvait-il vivre alors qu'il était si laid?». Sans le gronder le moins du monde, la vieille femme sort de l'isba et revient avec une grosse pierre qu'elle pose sur le banc devant le petit garçon. Et lorsqu'il lui demande pourquoi elle fait cela, elle lui répond: «Sait-on jamais, tu peux en avoir besoin. Moi aussi, je suis laide.» ■



Illustration de Khavrotchekka, un conte populaire russe, édition de 1987.

Il n'y a pas d'archétype nord-américain de la femme. Cette dernière a autant de visages que le pays lui-même, creuset de races et de religions. N'empêche, la littérature pour enfants et adolescents donne un assez bon aperçu des espérances, des attentes et des angoisses des jeunes confrontés à leurs aînés. Ces ouvrages ne prennent-ils pas pour héros des parents et des enfants? Ils nous fournissent par là des indications précieuses sur quel type de représentation d'elle-même la société américaine juge admissible ou non.

Mais il ne faut pas se leurrer sur le réalisme ou la véricité de ces textes. Ils sont un lieu où plusieurs aspects d'une réalité complexe entrent

Couverture d'*Anastasia Krupnik* (1979), une nouvelle de Lois Lowry qui présente une image positive des rapports d'une petite fille avec sa famille.



en conflit et où s'ébauchent parfois des solutions. Ils contribuent à alimenter une réflexion sur notre identité et celle d'autrui, sur les différences culturelles et les valeurs communes.

■ Une soif de bonheur

Ces valeurs partagées peuvent être globalement définies comme une «soif de bonheur», une «rage de vivre — ou, parfois même, de survivre. Ce qui ressort bien du livre de Vera et Bill Cleaver *Mary de la vallée Haute* (Paris, 1986), qui raconte l'histoire d'une orpheline de 14 ans qui se dévoue corps et âme pour élever ses frères et sœurs et tenir la promesse faite à son père sur son lit de mort. Malheureusement, le courage dont elle fait preuve, et qui ferait honneur à toute femme adulte, l'enferme aussi dans une grande solitude.

Tout le récit est sous-tendu par l'idéal de la famille, dont la fonction rassurante et nourricière est fortement soulignée. Sous la houlette énergique de Mary, les enfants ramassent des plantes médicinales rares qu'ils vendent ensuite pour gagner de quoi vivre. L'histoire se termine quand la sœur de Mary fonde un foyer. Les deux sœurs diffèrent radicalement l'une de l'autre: le courage et la rigueur de Mary frisent la dureté et l'abnégation, à tel point que son enfance et sa jeunesse lui échappent et que ses qualités mêmes la privent de ce dont elle a le plus besoin: l'amour des autres; à l'inverse, sa sœur est douce, jolie, conciliante, et indécise en tout, sauf dans sa volonté de se marier.

Le renversement des rôles entre les deux sœurs à la fin du roman trahit l'hésitation des auteurs face à l'incompatibilité apparente de ces deux conceptions de la femme. Il illustre en tout cas de façon frappante la théorie du psychanalyste Erich Fromm selon laquelle il faut d'abord apprendre à s'aimer soi-même — et accepter d'être aimé — pour pouvoir aimer quelqu'un d'autre à son tour. Ce principe s'applique aussi au milieu familial. Au fond, cette histoire traite de deux aspects de la survie: celle de l'être physique, bien sûr, mais surtout celle de l'être psychologique, selon diverses perspectives — une préadolescente, une jeune femme, l'être humain et l'entité familiale.

Dans un autre récit de ces deux mêmes auteurs à succès — *Je préférerais être un légume*

AS SHE DASHED FROM THE LIBRARY A WAVE OF EXCITEMENT SWEEPED OVER HER...

READING IS MORE REWARDING THAN BRAD...

GASP!



(1971, *I Would Rather Be a Turnip*) —, la famille est présentée sous un autre jour. C'est l'histoire d'Annie, une fillette de 12 ans, dont la vie de fille unique, entre son père veuf et une gouvernante noire au fort caractère, est bouleversée par l'irruption du neveu de cette dernière, né hors mariage. Sa haine de l'intrus s'exprime de façon détournée mais parlante, comme lorsqu'elle écrit l'histoire d'un enfant illégitime que l'on jette à la poubelle. Mais contrairement à Mary, personnage central de *Mary de la vallée Haute*, Annie est capable de sublimer ses pulsions violentes et finit par sauver la vie de ce nouveau membre — finalement accepté — de la famille en abattant un taureau qui s'appêtait à le piétiner. Par cet acte symbolique, elle se libère d'un univers contraignant, de ses préjugés et de son incertitude. Le gamin, qui est exceptionnellement doué et beaucoup plus mûr qu'elle, avait d'ailleurs su depuis longtemps gagner son affection et lui communi-

« Elle était surexcitée en sortant de la bibliothèque: "La lecture, c'est bien plus enrichissant que Brad!" ». Affiche d'alphabétisation australienne.

quer sa passion pour la lecture. C'est ainsi qu'elle découvre que le mot « famille » ne se limite pas nécessairement aux liens du sang.

■ Surtout ne rien laisser paraître

La sexualité est un autre thème courant de la littérature pour adolescents. Au premier abord, on peut s'étonner de l'aisance avec laquelle des adolescentes de 12 ou 14 ans manipulent un vocabulaire du sexe dont les mères, parfois, de façon tout à fait absurde, rougissent encore. En fait, cette maîtrise du discours cache un total manque d'expérience. D'une manière générale, on peut dire que mieux elles en parlent, plus grande est leur peur de ce qui se cache derrière les mots. Mais il n'est pas question de le reconnaître et le mot d'ordre est: Surtout ne rien laisser paraître. C'est ainsi que toutes ces gamines, qui rêvent d'une grande histoire d'amour comme elles en ont vu à la télévision, sont ensuite terriblement déçues par leur première expérience amoureuse. De plus, elle ne peuvent guère attendre d'aide de leur mère. Les parents qui nourrissent les pires angoisses parce que leur fille de 14 ans n'est pas encore sortie avec un garçon et qui se retrouvent complètement désemparés quand elle tombe amoureuse sont un stéréotype fréquent de ce genre de littérature.

Les deux sirènes (Paris, 1991), le roman de Patty Dann dont on a tiré un film à grand succès, reflète bien cette situation conflictuelle que de nombreuses mères américaines font vivre à leurs filles. A 14 ans, Charlotte n'ignore rien des multiples aventures de sa mère et ne manque jamais d'ironiser à leur propos. En même temps, par réaction, elle fait une crise d'angélisme et veut devenir religieuse. Mais elle n'est pas pour rien la fille de sa mère et elle ne cesse de tomber amoureuse. Malgré son « expérience » des choses de l'amour, elle se persuade qu'elle est enceinte après son premier baiser. Son fanatisme érotique et religieux culmine dans une scène où elle dénude sa poitrine devant un crucifix. Comme disait George Bernard Shaw de sa sainte Jeanne, elle est « tombée amoureuse de la religion ».

Jusqu'ici l'intrigue reste plausible: certains adolescents passent encore aujourd'hui par ces phases critiques. Mais là où la situation devient invraisemblable, c'est quand la mère et la fille tombent amoureuses du même homme, la mère prenant un malin plaisir à séduire le premier amour de sa fille (qui verse des larmes pour la première fois de sa vie). Pour couronner le tout, la mère ne juge même pas utile d'être présente la seule fois où leur père, toujours absent, rend enfin visite à ses enfants, si bien que cette visite tourne au désastre. ▶

► Le message véritable de ce livre plein de contradictions manque pour le moins de clarté. Il offre un mélange trouble d'émancipation, de négligence psychologique et de sarcasme qui ne permet pas d'éprouver des sentiments clairs. L'auteur consacre trois lignes à la découverte de l'amour physique par Charlotte.

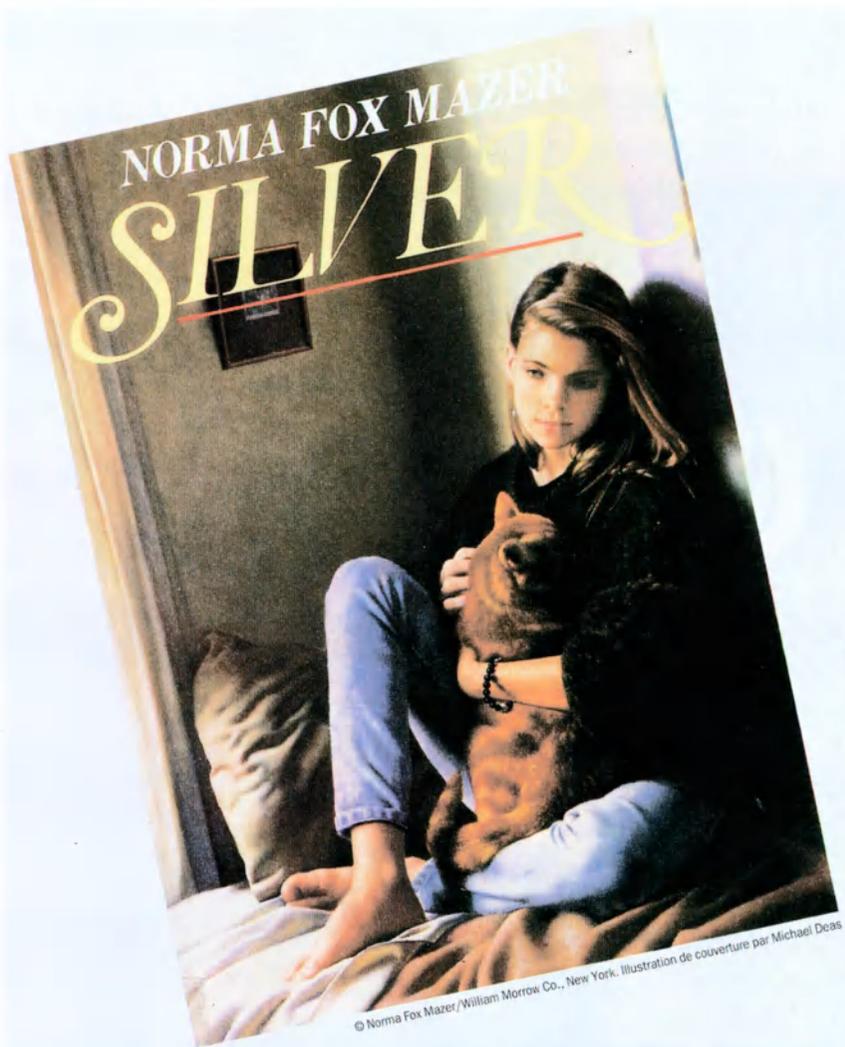
Heureusement, l'image de la famille américaine n'est pas toujours aussi négative. L'héroïne d'*Anastasia Krupnik* (Paris, 1986), une nouvelle de Lois Lowry, a la chance d'avoir des parents sensibles et compréhensifs — le père est professeur et la mère artiste professionnelle — qui acceptent sa révolte à la naissance d'un petit frère. Les adultes discutent ouvertement de tout, avec humour et dans un climat de respect mutuel, même en présence de leur fille de dix ans.

Dans une scène particulièrement émouvante, Anastasia pose à sa mère des questions très précises sur sa première expérience amoureuse, avec un mélange étonnant de timidité et de franchise. Le bonheur et le chagrin, les déceptions, la mort, la faiblesse et la force, tous ces sujets sont abordés avec des mots très simples que même une petite fille peut comprendre. Ce récit tranche agréablement sur tant d'autres où les parents esquivent les questions embarrassantes en affirmant qu'à quatorze ans on doit avoir trouvé les bonnes réponses!

■ *La misère à Boston*

La pauvreté est un autre sujet abordé de plus en plus fréquemment dans la littérature pour la jeunesse. Dans un autre récit de Lois Lowry, *Prendre soin de Formidable* (1983, *Taking Care of Terrific*), l'héroïne et ses copines décident d'apporter un peu de bonheur à un groupe de vieilles femmes miséreuses en les emmenant faire un tour dans un jardin public de Boston.

Ailleurs, c'est l'héroïne elle-même qui est confrontée à la pauvreté. Dans *Silver* (1988) de Norma Mazer, une fillette de quatorze ans vit dans une caravane avec sa mère, qui fait des ménages, et le petit ami de celle-ci. Un climat de bonne humeur et de solidarité mutuelle règne entre eux. Tout se gâte quand la petite décide à son tour de travailler en cachette pour aider financièrement sa mère. Elle rencontre ainsi d'autres filles et découvre à travers elles que divers problèmes continuent de se poser, parfois à grande échelle. Ainsi, l'une d'elles est en butte au harcèlement sexuel de l'oncle fortuné qui l'a recueillie. La honte morale que fait naître ce comportement contraste fortement avec la fière modestie des habitants de la caravane. Romantisme et critique brutale de la société se



La jeune héroïne de *Silver* (1988), un roman de Norma Fox Mazer, découvre la valeur de l'amitié et de la confiance.

combinent dans un récit qui n'est pas utopique mais n'est pas non plus assez réaliste pour convaincre, tout en présentant une tranche de vie fidèle à ce qui se passe dans l'Amérique d'aujourd'hui.

Un thème un peu à part est celui de l'expérience des milieux de l'immigration juive aux Etats-Unis, marquée d'un côté par la pauvreté et le ghetto et de l'autre par les événements de la Seconde Guerre mondiale. Le livre de Judie Angell, *Aller simple pour Ansonia* (1985, *One Way to Ansonia*), dont l'action débute au tournant du siècle, propose une série de portraits fascinants de femmes sur plusieurs générations. Elles s'adaptent non sans difficulté à leur nouveau milieu culturel et se heurtent à d'autres problèmes qui tiennent au poids des traditions et des coutumes patriarcales. Une fois encore, les femmes font preuve de capacités remarquables. L'héroïne principale dépense une énergie phénoménale pour s'instruire et affirmer son identité. Emmenant son enfant avec elle, elle n'hésite pas à quitter sa famille pour y revenir plus tard en femme qui a conquis son indépendance et qui a enfin une chance de connaître le bonheur.

Deux ouvrages enfin nous montrent com-

ment les adolescentes elles-mêmes perçoivent l'amour et les rapports sociaux. En général, on est surpris de constater le grand nombre de jeunes filles et de femmes convaincues qu'elles doivent attirer l'attention d'un garçon ou d'un homme — non pour affirmer leur indépendance vis-à-vis de lui, mais pour l'attirer dans leurs filets et le dominer.

■ *Comment dominer les hommes*

Là encore, on est surpris de constater combien la femme dépend du regard de l'homme. Apparemment, les femmes sont prêtes à subir l'arrogance, la brutalité et l'ennui, à recevoir des leçons constamment ou à subir des sermons pour conserver l'homme qu'elles aiment. Le roman de Hila Colman *Pas par amour* (1983, *Not for Love*) ressort tous les clichés des adolescentes américaines: un foyer dont l'harmonie dissimule l'indifférence du couple; un goût prononcé pour les vêtements, les soirées, les sports et les garçons et l'angoisse devant le vide des vacances. Seule la rencontre d'un ami engagé politiquement — et bien sûr extrêmement séduisant — permettra à l'héroïne de changer de direction et de rester fidèle à son

nouvel idéal, même quand son ami apparemment la lâche.

L'approche de *Courrier du Cœur* (1975, *Dear Lovey Heart, I am Desperate*) est plus subtile. Une étudiante qui tient la rubrique du courrier du cœur dans le journal de son université en vient peu à peu à comprendre la différence qui sépare les élans superficiels des sentiments plus profonds et à distinguer les conflits des solutions. Elle apprend ainsi à se connaître et à percevoir ses contradictions propres.

Dans ces deux livres, l'image de la mère est soit celle d'une femme impuissante et résignée, soit au contraire équilibrée, travailleuse et coopérante. Son attitude envers sa fille est faite de respect et de compréhension ou, à l'inverse, de l'indifférence la plus totale. Quant aux filles, elles se confient très rarement à leur mère s'agissant d'histoires de cœur, comme si elles avaient peur de ne pas être comprises ou de se découvrir une rivale.

Mais ces femmes sont, pour la plupart, ingénieuses, énergiques et bien résolues à donner un sens à leur vie, comme si la leçon à tirer de tous ces romans tenait en quelques mots: il ne faut jamais baisser les bras. ■

« La littérature pour enfants et adolescents donne un assez bon aperçu des attentes et des angoisses des jeunes confrontés à leurs aînés. »



Valérie Winckler © Rapho Paris

L'égalité femmes-hommes, une priorité pour l'UNESCO

Conformément à son mandat, l'UNESCO œuvre pour l'amélioration de la condition féminine dans le monde. Son action, explorant une multiplicité de champs, requiert des moyens très divers: élaboration d'instruments normatifs, formation, direction d'études et de recherches, campagnes d'alphabétisation (60 % des 130 millions d'enfants privés de scolarisation sont des filles), projets pilotes, conférences, séminaires, colloques, bourses d'études, réalisation de statistiques, et publications.

Le décalage des manuels scolaires et des livres pour jeunes

Parmi ces publications, le guide didactique *Non aux stéréotypes!* montre comment, par les mots et les images, des modèles sexistes dévalorisants pour la femme sont transmis d'une génération à l'autre. Les messages que transmettent aux élèves, aux étudiants et aux enfants les manuels scolaires et les ouvrages pour enfants sont loin de prendre en considération les changements intervenus dans la vie des femmes durant les dernières décennies.

Des femmes appartenant à des milieux culturels et sociaux les plus divers ont prouvé non seulement qu'elles pouvaient jouer un rôle de premier plan dans les domaines traditionnellement réservés, jusque-là, aux hommes, mais aussi qu'elles pouvaient apporter à ces domaines des perspectives et des méthodes nouvelles. Or les manuels scolaires et la littérature pour jeunes ne reflètent pas, ou du moins pas totalement, ces changements. Pas plus qu'ils ne mettent en lumière les mutations qui se sont produites dans le rôle des hommes, qui assument de plus en plus souvent des tâches traditionnellement réservées aux femmes.

Certains manuels scolaires et livres pour enfants continuent à être porteurs de messages souvent faux et désuets. Ils ne jouent pas de rôle actif pour favoriser et renforcer de tels changements et ne s'adaptent pas aux situations nouvelles. La Décennie des Nations Unies pour la femme (1976-1985) avait pour objectif de promouvoir: l'égalité entre les hommes et les femmes; la participation des femmes aux efforts de développement; la contribution des femmes au renforcement de la paix.

Non aux stéréotypes

Il est devenu urgent d'éliminer de l'enseignement les images stéréotypées des sexes et de faire en sorte que l'enseignement scolaire s'attache à promouvoir des attitudes positives et favorables à l'égalité entre les sexes. Cette idée a été réaffirmée et renforcée à plusieurs reprises. Entre autres, à la Conférence mondiale de la Décennie des Nations Unies pour la femme (Copenhague, juillet 1980), qui a prié «instamment les gouvernements de prendre toutes les mesures nécessaires pour éliminer du matériel d'enseignement, à tous les niveaux, les stéréotypes fondés sur le sexe». Lors de l'adoption des stratégies et prospectives d'action pour la promotion de la femme (Nairobi, juillet 1985), où il a été recommandé d'inclure dans les programmes scolaires «l'étude de la contribution des femmes à tous les aspects du développement». Et dans le rapport de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes (Beijing, septembre 1995) qui a identifié, comme étant un domaine particulièrement critique, non seulement les images stéréotypées des femmes, mais «l'inégalité d'accès et de participation à tous les systèmes de communication, en particulier les médias».

Les femmes et les médias

Ce rapport souligne qu'il est temps de mettre un terme à la diffusion d'images négatives et dégradantes de la femme au moyen des différents supports — électronique, imprimé, visuel ou auditif — utilisés par les médias. Les organes de presse et de diffusion électronique de la plupart des pays ne donnent pas une représentation équilibrée de la diversité de la vie des femmes et de leur contribution à la société dans un monde en pleine évolution. En outre, les produits des médias qui ont un caractère violent, dégradant ou pornographique ont aussi des conséquences néfastes pour les femmes et leur participation à la société. Les programmes qui renforcent les rôles traditionnels des femmes peuvent avoir aussi un effet limitatif.

Des changements n'interviendront que si les responsables de la conception, de la rédaction, de l'illustration, de l'édition et de l'utilisation des manuels scolaires et des ouvrages pour enfants sont convaincus de l'effet néfaste sur la société en général de la perpétuation des rôles et des images stéréotypées attribués à chaque sexe.

Quelques titres

aux Publications des Editions UNESCO,
1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, France.
Tél.: (+33) 01 45 68 43 00. Télécopie: (+33) 01 45 68 57 41.
Internet: <http://www.unesco.org/publishing>

Carnet de femme, Layla Al'Othman, UNESCO, Paris, 1996

La formation scientifique des filles — un enseignement au-dessus de tout soupçon? Renée Clair, UNESCO, Paris, 1995

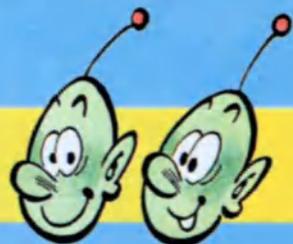
Non aux stéréotypes! Vaincre le sexisme dans les livres pour enfants et les manuels scolaires, Andrée Michel, UNESCO, Paris, 1986

et tout un numéro du *Courrier de l'UNESCO*: «Femmes, la moitié du ciel» (Septembre 1995)

Des dates marquantes

1975: Année internationale de la femme
1976-1985: Décennie des Nations Unies pour la femme
8 mars: Journée internationale de la femme

UNE AVENTURE
de LBRZ et ZKRR



LE SECRET DE L'UNESCO

ALTEAL
DOXUAN



ZKRR et **LBRZ**
font partie d'une équipe
d'extra-terrestres qui explore
l'espace. La dernière planète
qu'il leur reste à étudier
est la Terre.



Pour évoluer en toute discrétion
dans le monde des humains, nos
deux petits extra-terrestres
possèdent une onde puissante (le
crypteur physiologique), qui leur
permet de passer inaperçus. Seuls
nos lecteurs peuvent les voir sous
leur vrai visage.



ZKRR est le plus
dégourdi des deux,
il prend sa mission
très au sérieux.



LBRZ, quant à lui,
est plutôt gaffeur, la
tête en permanence
dans la galaxie.

M. ZWR, le patriarche, plein de
sagesse. Arrivé au terme de son voyage
d'exploration de l'univers, il ne parvient
toujours pas à percer le mystère de la
planète bleue.

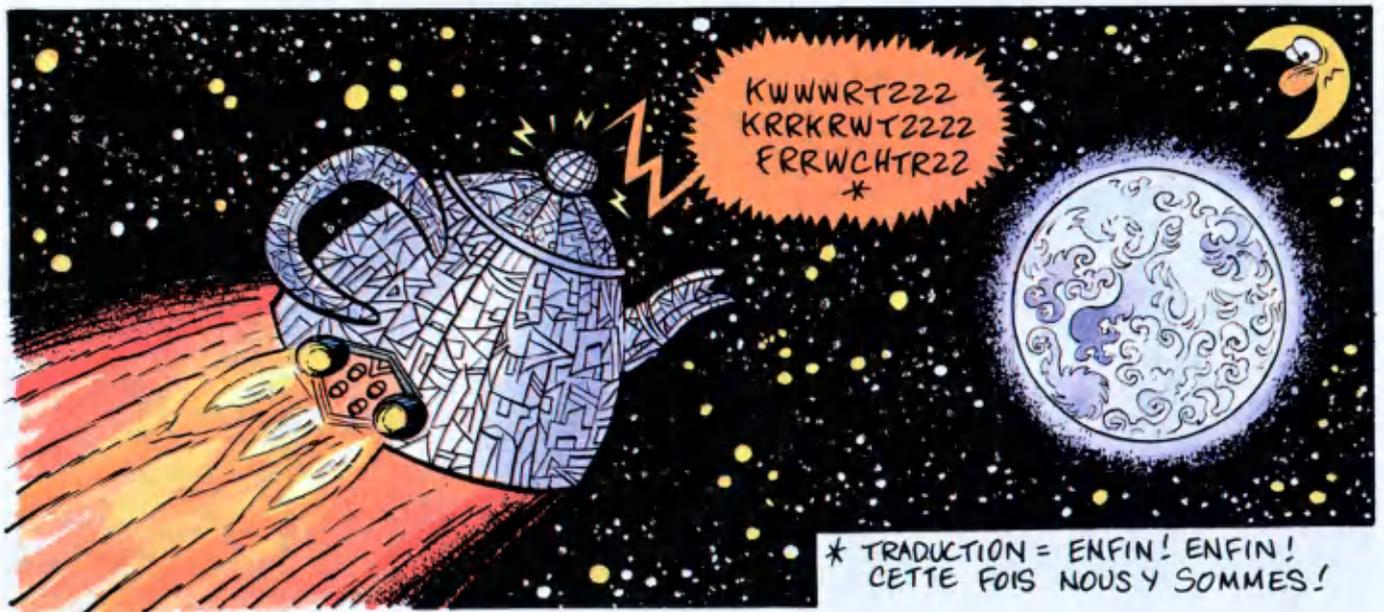


Nos amis, à bord de leur soucoupe,
réussiront-ils à découvrir quel est le secret
de ce monde inconnu ? Vous le saurez en
lisant cette aventure.



Le **SCHPROGLL**,
sorte de petit animal
de compagnie E.T.



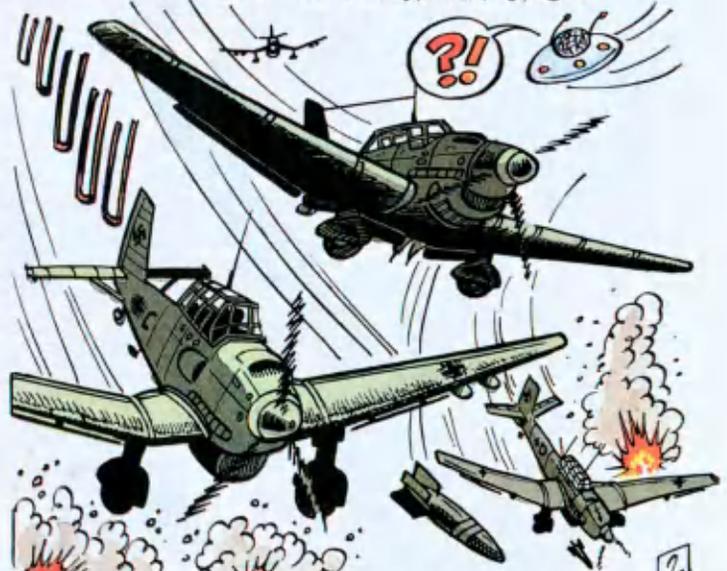




DE TRÈS CURIEUX PHÉNOMÈNES NOUS OBLIGÈRENT À REBROUSSER CHEMIN.



PHÉNOMÈNES DONT JE NE PARVIENS TOUJOURS PAS À M'EXPLIQUER LA NATURE.

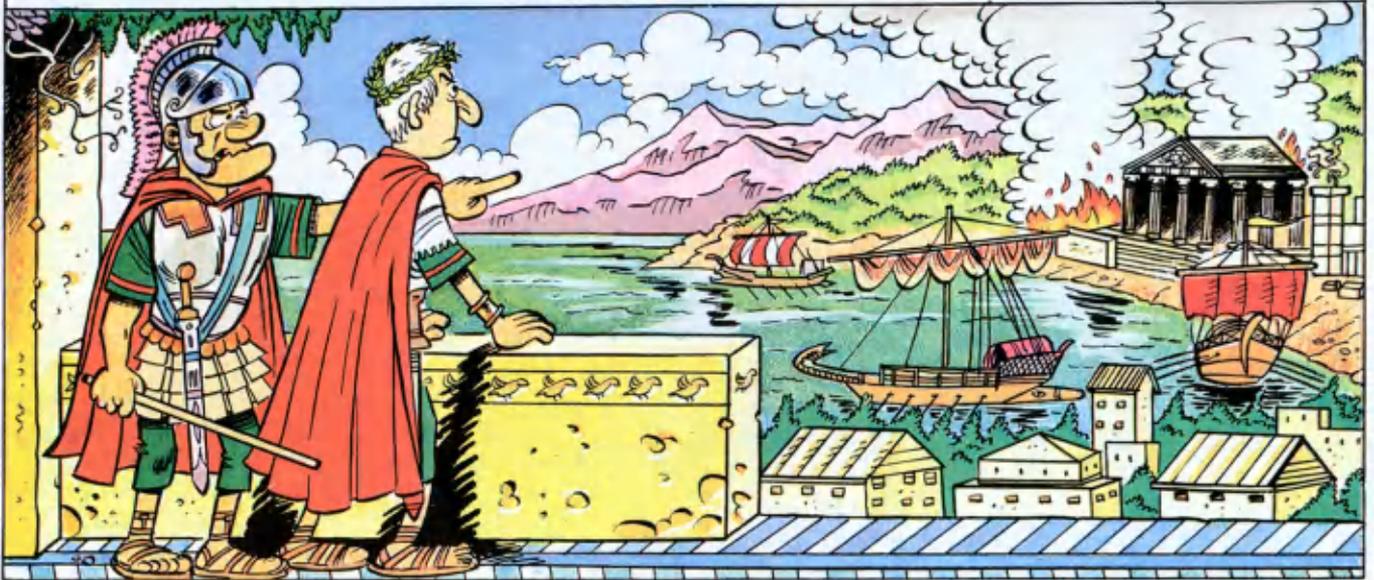




UN PEU PLUS TARD...



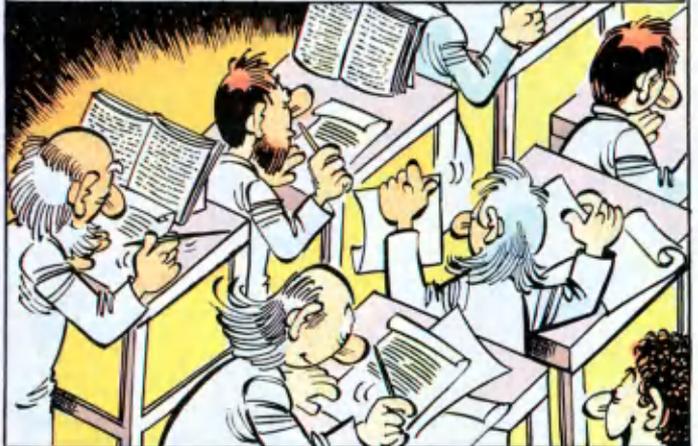
« VOUS SAVEZ QUE L'ANCIENNE BIBLIOTHÈQUE AVAIT ÉTÉ DÉTRUITE IL Y A PRÈS DE 2000 ANS QUAND JULES CÉSAR ÉTAIT ASSIÉGÉ DANS ALEXANDRIE »



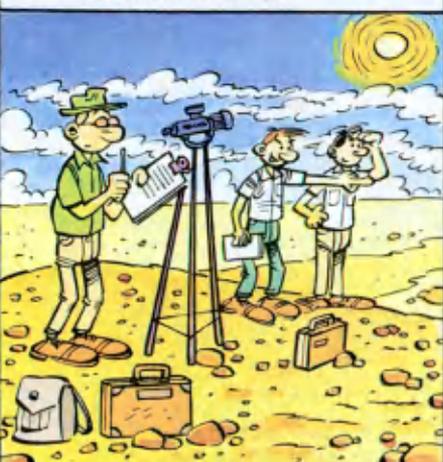
FONDÉE EN 295 AVANT J.-C., ELLE FUT DES SIÈCLES DURANT LE PHARE INTELLECTUEL DU MONDE ANTIQUE. PENSEZ QU'ELLE COMPTA JUSQU'À 700 000 ROULEAUX DE PAPIRUS!



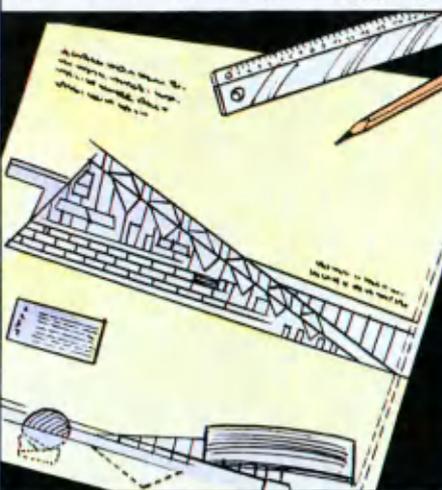
UNE ARMÉE DE SAVANTS ET DE SCRIBES PASSAIENT LEUR VIE À TRADUIRE ET COPIER LES MANUSCRITS QUE LEUR PRÉTAIENT LES AUTRES BIBLIOTHÈQUES. DANS L'ESPRIT DE SON CRÉATEUR, IL S'AGISSAIT D'Y RÉUNIR LES LIVRES DE TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE.



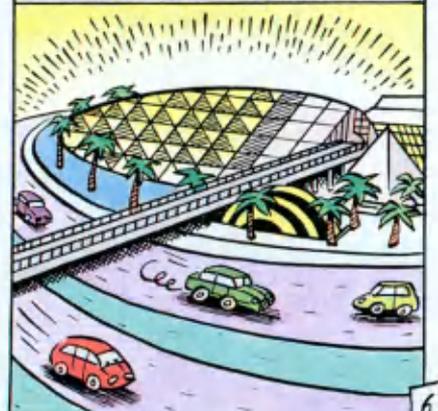
DEPUIS 1986, L'UNESCO PARTICIPE ACTIVEMENT À SA RENAISSANCE EN RÉALISANT PAR EXEMPLE UNE SÉRIE D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES...

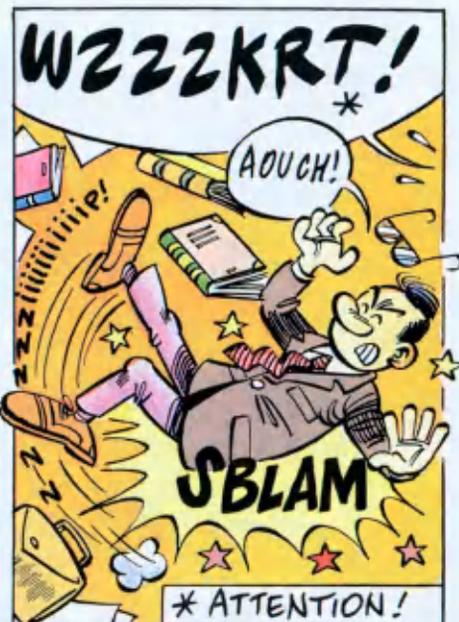


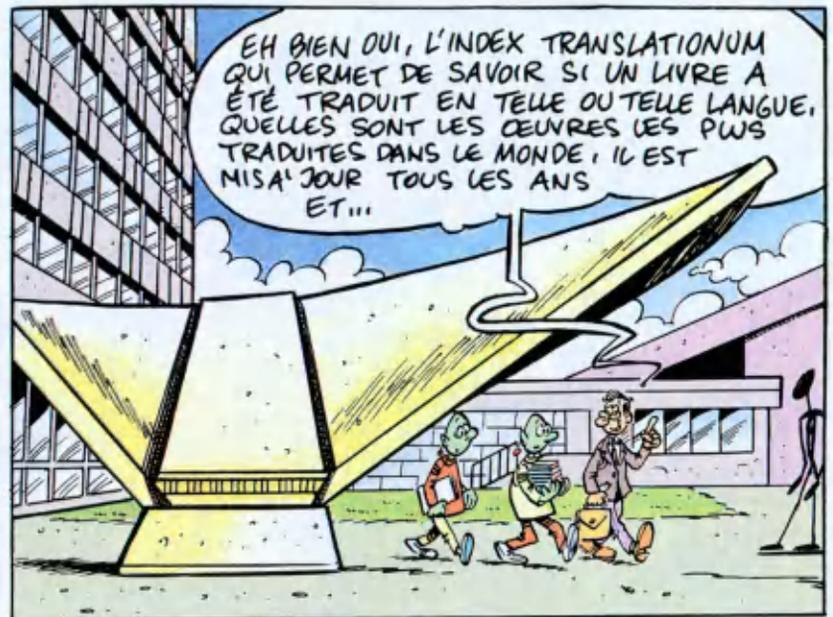
OU ENCORE EN ORGANISANT UN GRAND CONCOURS D'ARCHITECTURE POUR CHOISIR LE NOUVEAU BÂTIMENT...



DOTÉE DES MOYENS LES PLUS MODERNES, L'"ALEXANDRINA NOVA" SERA AU 21^e SIÈCLE UN MERVEILLEUX OUTIL DE SAVOIR ET UN LIEU PRIVILÉGIÉ D'ÉCHANGE ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT.









AH! AH! AH!
NE VOUS INQUIÉTEZ PAS
MES AMIS, JE NE SUIS
PAS FOU, NOUS APPRENNONS
L'INDONÉSIE PAR LA
MÉTHODE THÉÂTRALE!



ET NOUS VENONS DE VOUS JOUER
UN PEU DE SHAKESPEARE EN
INDONÉSIE AVEC DANS LE RÔLE
DE JULIETTE, L'EXCELLENTE
MADAME MOORE...

ET
DANS CELUI DE
ROMÉO, LE NON
MOINS EXCELLENT
MONSIEUR LASCALA.



A' DEMAIN
MADAME MOORE!

A' DEMAIN
MONSIEUR
LASCALA...

... ET
N'OUBLIEZ PAS
D'APPRENDRE
VOTRE
TEXTE.



OUI, C'EST EN FEUILLETANT
LE CATALOGUE DES ŒUVRES
REPRÉSENTATIVES QUE
CETTE IDÉE M'EST
VENUE.

EUH...
DES ŒUVRES
REPRÉSENTATIVES!



COMMENT?
VOUS NE CONNAISSEZ
PAS ÇA NON PLUS?

C'EST QUE
EUH...
NOUS DÉBUTONS.



OUI. MMH! EH BIEN, C'EST UNE
COLLECTION QUI REGROUPE DES TRA-
DUCTIONS DE CHEFS-D'ŒUVRE DU
MONDE ENTIER ET DE TOUTS LES TEMPS
DE CAO XUERIN EN FRANÇAIS A
SHAKESPEARE EN INDONÉSIE.
ON EN EST A PLUS DE 1000
TITRES TRADUITS D'UNE CENTAINE
DE LANGUES DIFFÉRENTES.



ALORS, L'UNESCO
C'EST UNE SORTE
DE MAISON
D'ÉDITION?

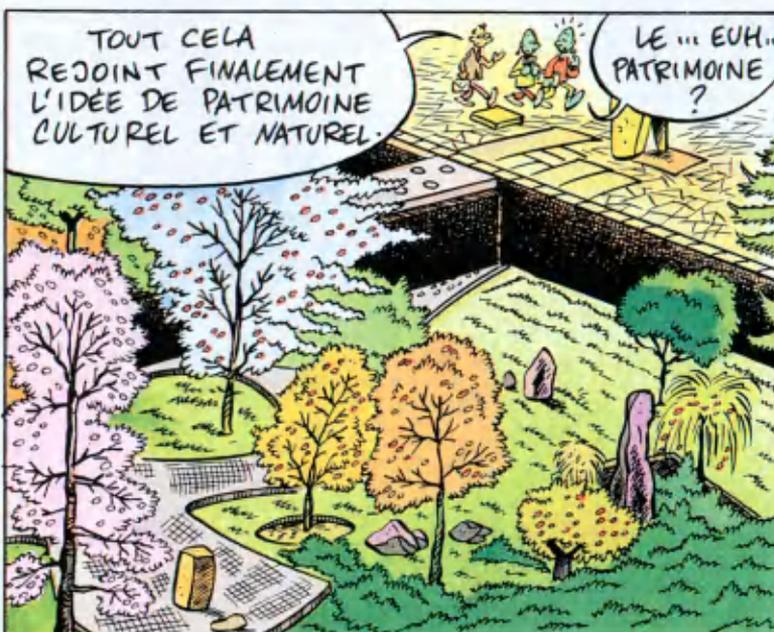
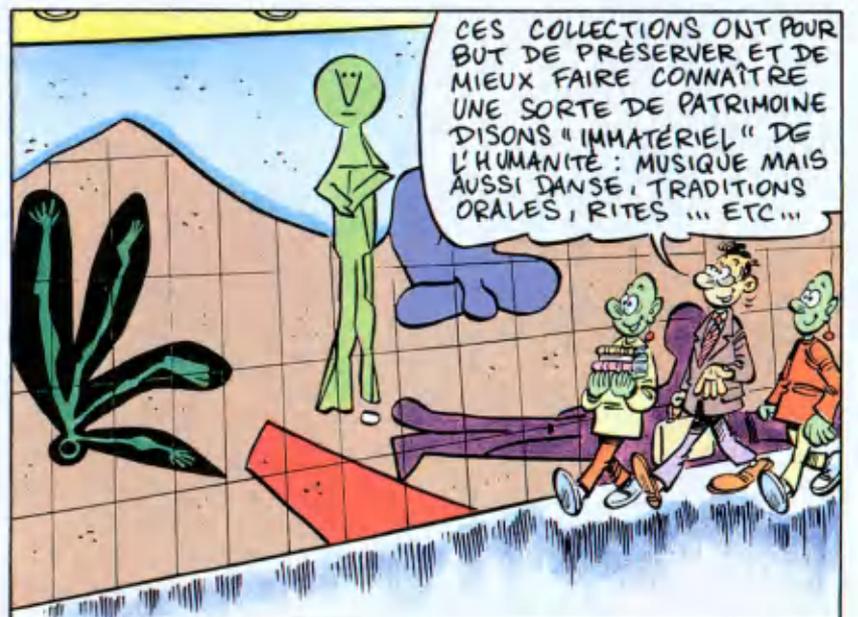
L'UNESCO
PUBLIE PAS MAL
DE CHOSSES,
C'EST VRAI.



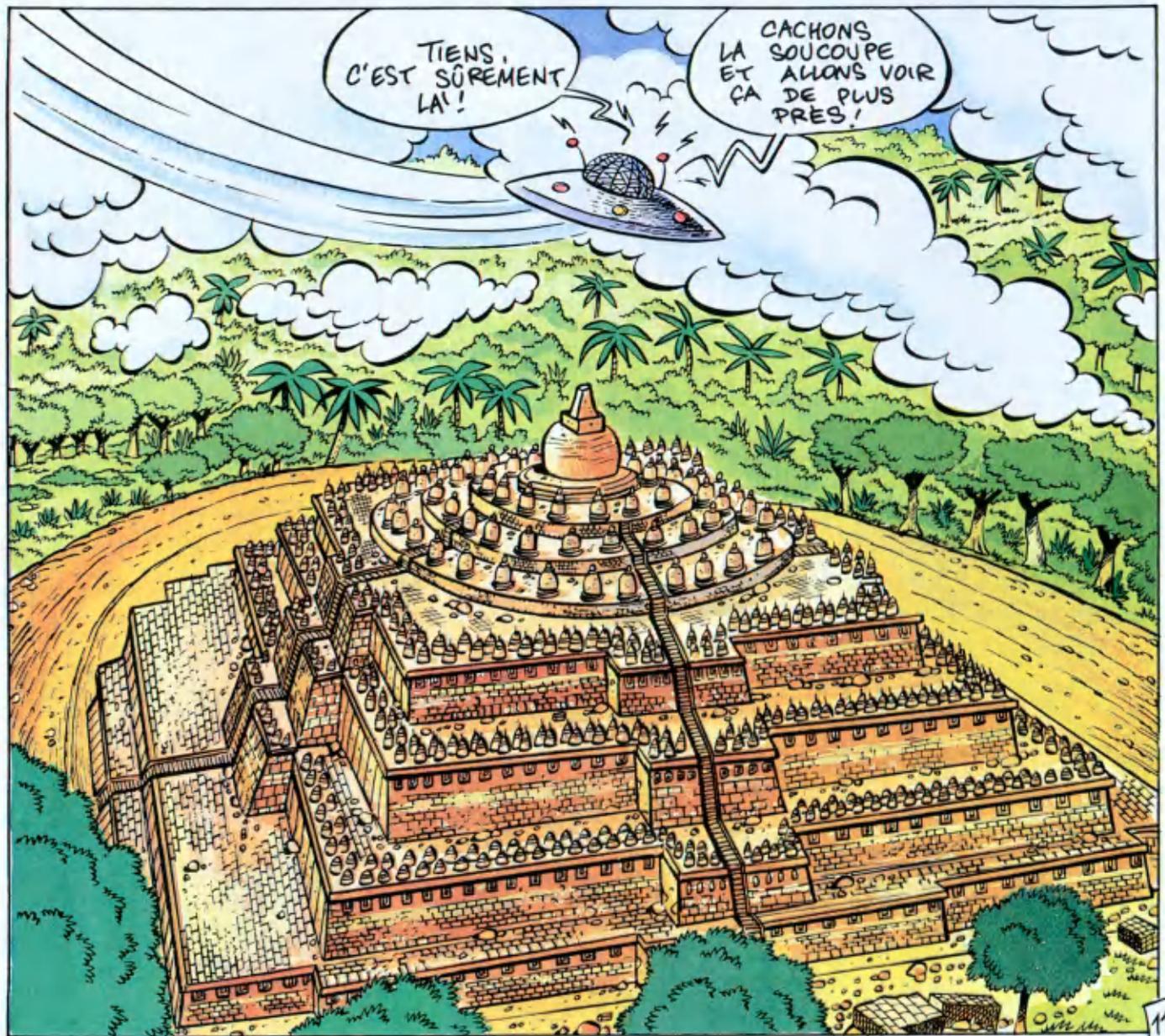
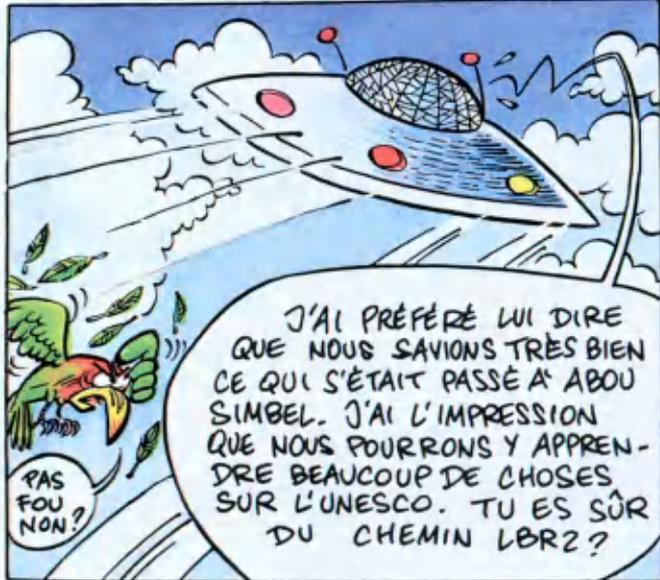
IL Y A DES OUVRAGES DE RÉFÉ-
RENCE COMME L'INDEX, DES
HISTOIRES COMME L'HISTOIRE
GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE, LES
COLLECTIONS COMME PATRI-
MOINE MONDIAL, LES
REVUES COMME LE COURRIER,
MUSEUM ...



MAIS
NATURELLEMENT
POUR L'UNESCO C'EST
UN INSTRUMENT ET NON
UNE FINALITÉ ET... OH!
MAIS REGARDEZ DONC
QUI EST LÀ!



PEU DE TEMPS APRÈS, NOS DEUX AMIS
QUITTÈRENT L'AIMABLE MONSIEUR LASCALA.





DIS, DONC LBRZ, ÇA NE RESSEMBLE PAS BEAUCOUP À CE QU'ON NOUS A DIT SUR ABOU SIMBEL!

ILS ONT PEUT-ÊTRE FAIT DES TRAVAUX...

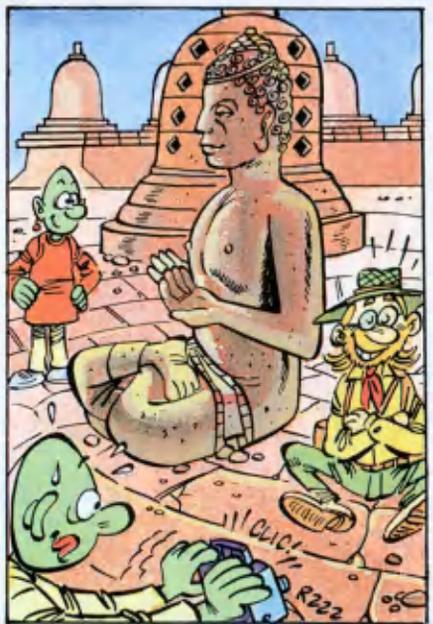


AH! MESSIEURS, VOUS TOMBEZ BIEN!



POUVEZ-VOUS PRENDRE UNE PHOTO DE MOI DEVANT LE BOUDDHA? TENEZ VOUS N'AVEZ QU'À APPUYER.

EUH... JE... OUI, BIEN SÛR.



MERCI! VOUS AVEZ UNE FAÇON ÉTRANGE DE TENIR L'APPAREIL. MAIS CE N'EST PAS MAL DU TOUT!



C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS VENEZ À BOROBUĐUR?

BOROBUĐUR?? NOUS NE SOMMES PAS À ABOU SIMBEL!



ABOU... ?? AH! AH! AH! VOUS AVEZ FAILLI M'AVOIR AH! AH! IL FAUDRAIT ÊTRE UN MARTIEN POUR CONFondre L'ÉGYPTE ET L'INDONÉSIE! OH! OH! OH!

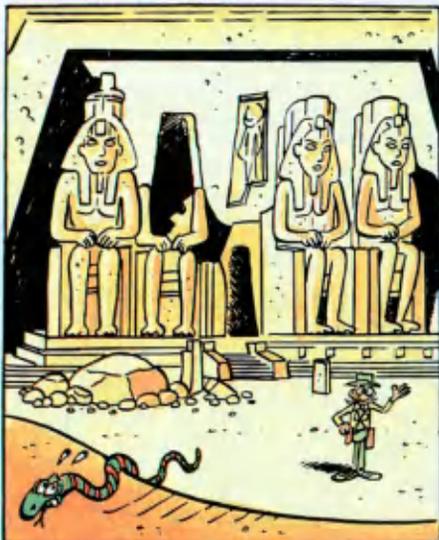


MAIS AU FAIT, VOUS SAVEZ QUE J'EN VIENS, MOI, D'ABOU SIMBEL.

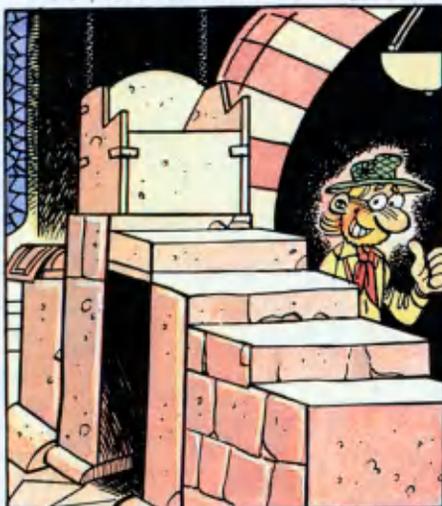


JE FAIS UN TOUR DU MONDE DES SITES INSCRITS AU PATRIMOINE MONDIAL, TENEZ, REGARDEZ.

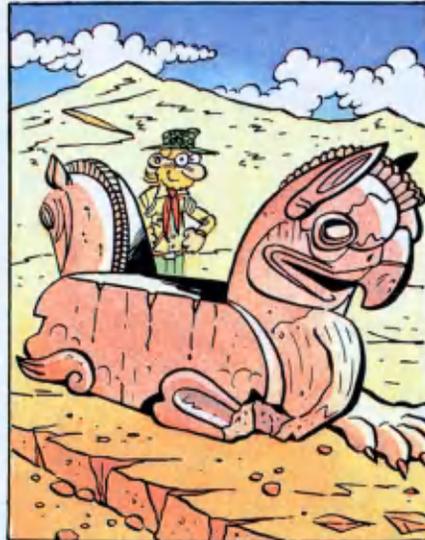
ME VOILA JUSTEMENT DEVANT
ABOU SIMBEL.



... LA, ME VOILA DEVANT LE
TRÔNE DE CHARLEMAGNE
À AIX-LA-CHAPELLE.



ICI, À PERSÉPOLIS, EN
IRAN ...



LA, LE MACHU PICCHU,
PUIS LE MONT SAINT-MICHEL,
VENISE, KATMANDOU, ICI,
LA GRANDE MURAILLE
DE CHINE.



ET JE N'EN SUIS QU'AU DÉBUT.
LA DERNIÈRE LISTE PUBLIÉE
PAR LE CENTRE UNESCO
DU PATRIMOINE MONDIAL
COMPTAIT 506 SITES !!



UNESCO! VOUS
AVEZ BIEN DIT
UNESCO?
L'UNESCO?



ÇA A L'AIR DE VOUS
SURPRENDRE MAIS L'UNESCO
JOUÉ UN GRAND RÔLE
DANS LA PRÉSERVATION
DU PATRIMOINE !



D'AILLEURS,
SI VOUS POUVEZ ADMIRER
AUJOURD'HUI CETTE
MERVEILLE, C'EST POUR
UNE PART GRÂCE
À SON ACTION.



IL FAUT QUE VOUS IMAGINIEZ QUE
DANS LES ANNÉES 60, CE TEMPLE
N'ÉTAIT PAS DANS CET ÉTAT!



APRÈS MILLE ANS D'EXISTENCE ET MILLE
ÉPREUVES, IL TOMBAIT EN RUINE ...



IL
FALLAIT FAIRE
QUELQUE CHOSE POUR
SAUVER CE CHEF-D'ŒUVRE
DU GÉNIE HUMAIN!



MAIS
CELA DEMANDAIT
D'ÉNORMES
MOYENS!



ET IL FALLAIT
DES ARCHÉOLOGUES,
DES ARCHITECTES,
DES CHIMISTES,
DES GÉOLOGUES
DES SISMOLOGUES
ETC ... ETC ...



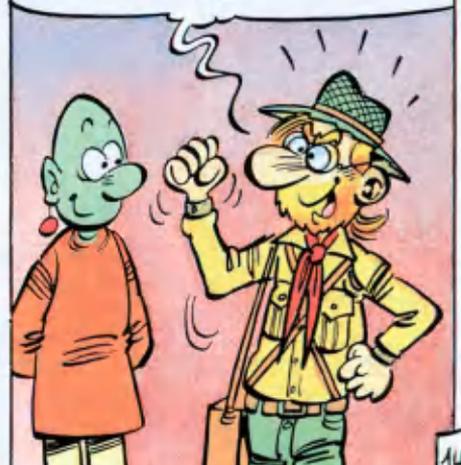
L'INDONÉSIE
NE POUVAIT PAS A'
ELLE SEULE MENER
A BIEN LA RESTAU-
RATION DE
BOROBUDUR!



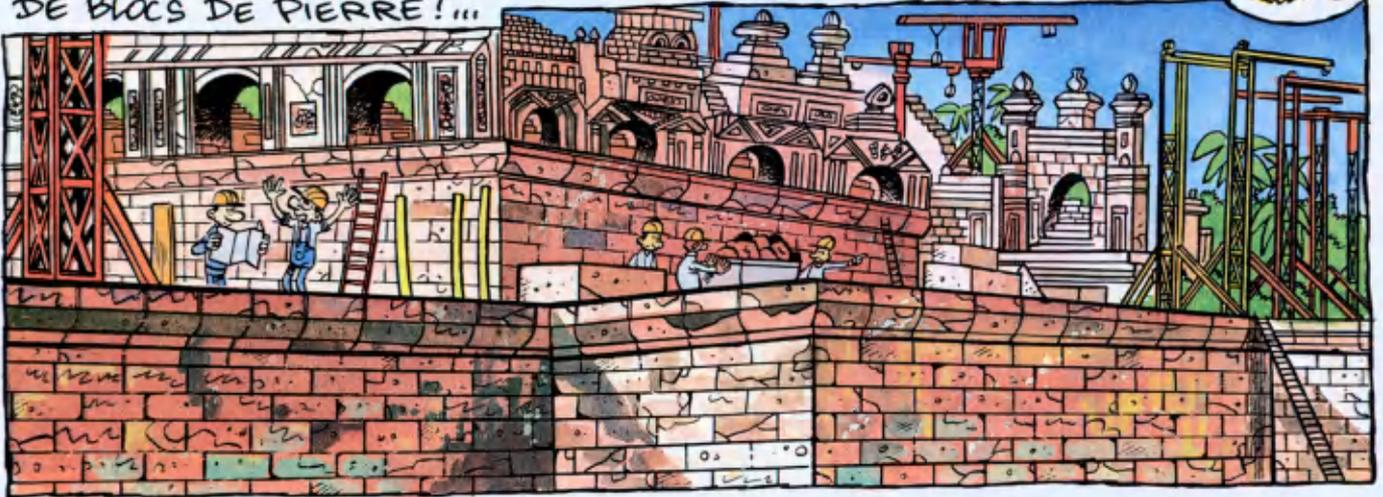
ELLE AVAIT BESOIN D'AIDE:
C'EST LA QU'INTERVIENT
L'UNESCO !!



ET EN 1972 L'UNESCO
LANCE ENFIN LA CAMPAGNE
INTERNATIONALE POUR LA
SAUVE GARDE DE BOROBUDUR
...



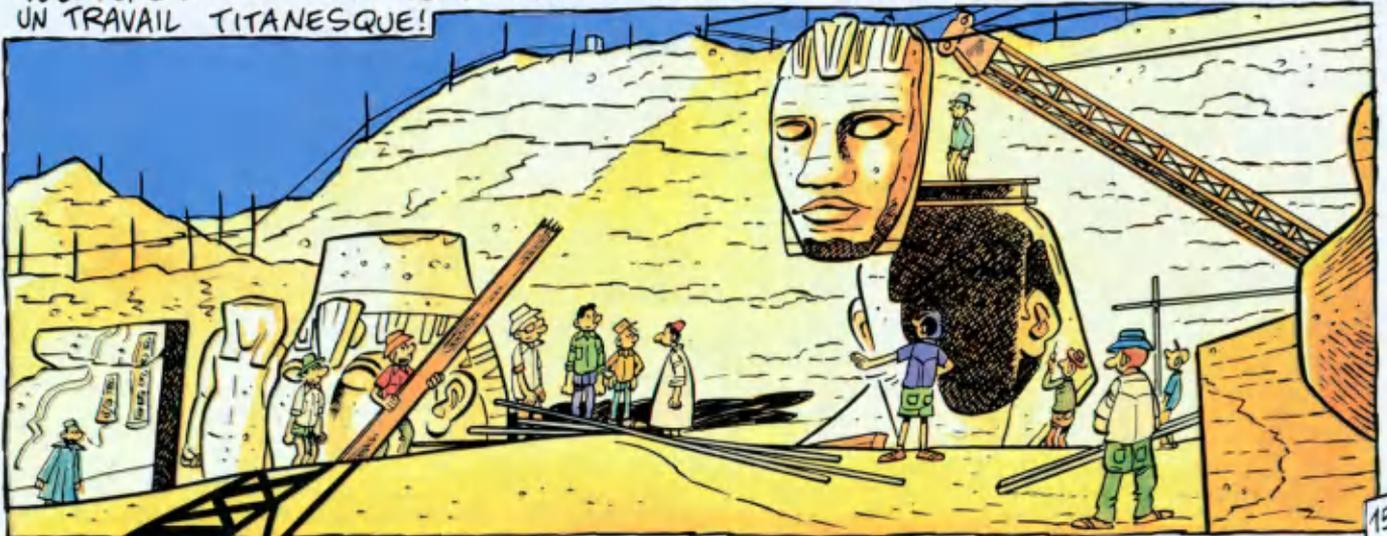
RÉPONDANT À L'APPEL DE L'UNESCO, 29 PAYS VONT ALORS APPORTER LEUR SOUTIEN FINANCIER ET TECHNIQUE À L'INDONÉSIE. LES TRAVAUX DURERONT DIX ANS ET IL FAUDRA DÉPLACER PLUS D'UN MILLION DE BLOCS DE PIERRE !...

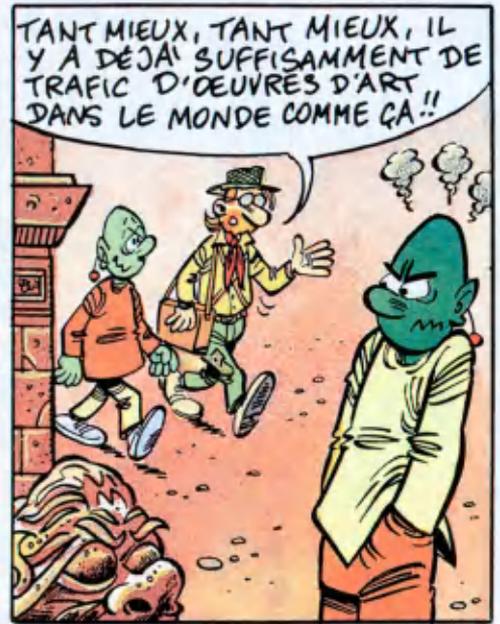


À CE JOUR, 25, POUR ÊTRE EXACT. IL Y EN A EU, PAR EXEMPLE, UNE EN 1966 POUR VENISE, ALORS RAVAGÉE PAR LES INONDATIONS...



MAIS, LA PLUS CÉLÈBRE, ET AUSSI LA PREMIÈRE, C'EST CELLE DE NUBIE. DE 1960 À 1980, UNE VINGTAINE DE TEMPLES FURENT DÉPLACÉS POUR ÉCHAPPER AUX EAUX DU BARRAGE D'ASSOUAN, UN TRAVAIL TITANESQUE !







AH! MAIS VOICI MA VOITURE. IL FAUT QUE JE VOUS QUITTE. J'AI UN AVION POUR LES GALAPAGOS DANS UNE HEURE.

QU'EST-CE QUE VOUS ALLEZ Y FAIRE?



MAIS, POURSUIVRE MON TOUR DU MONDE DU PATRIMOINE PARDI!



IL YA DONC UN MONUMENT COMME CELUI-CI LAI-BAS?

IL N'Y A PAS DE MONUMENT DU TOUT!



C'EST UN SITE NATUREL. LA CONVENTION, ADOPTÉE EN 1972 PAR LA CONFÉRENCE GÉNÉRALE DE L'UNESCO, PERMET AUSSI D'INSCRIRE DES SITES NATURELS SUR LA LISTE DU PATRIMOINE MONDIAL.



LE GRAND CANYON ET LES GALAPAGOS FONT PARTIE DE L'HÉRITAGE COMMUN COMME LE TAJ-MAHAL OU LA CATHÉDRALE DE CHARTRES!

MAIS IL FAUT VRAIMENT QUE J'Y ALLE SI JE VEUX FINIR EN 80 JOURS, JE NE DOIS PAS TROP PERDRE DE TEMPS.



LA CE SONT BIEN EUX!

ATTRAPEZ-LES!



NE BOUGEZ PLUS!

HOULA!
JE NE SAIS PAS CE QU'ILS NOUS VEULENT MAIS NOUS FERIONS MIEUX DE FILER. VIENS!



VITE! VITE! DÉPÊCHEZ-VOUS, ILS SONT PAR LÀ!



IL FAUT LES AVOIR!



MAIS ?? QU'EST-CE QUI SE PASSE A LA FIN??

CHHHHHHT! EN VOILA! DEUX QUI REVIENNENT!



OÙ EST-CE QU'ILS ONT BIEN PU PASSER?

PFFFF!



EN TOUS CAS, CETTE FOIS-CI, PAS D'ERREUR POSSIBLE JE LES AI VUS COMME JE TE VOIS, EMPORTER LA STATUETTE!



TU VOIS UN PEU A QUOI NOUS MÈNENT TES BÊTISES!!



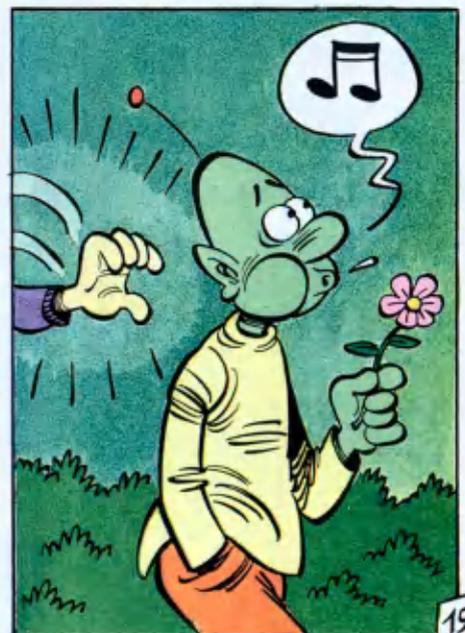
ET ENCORE HEUREUX QUE NOUS AYONS RÉUSSI A LEUR ÉCHAPPER, SINON!!!

SCRRRRR!!! SCR!!! CHHHHSCRRRRRRR



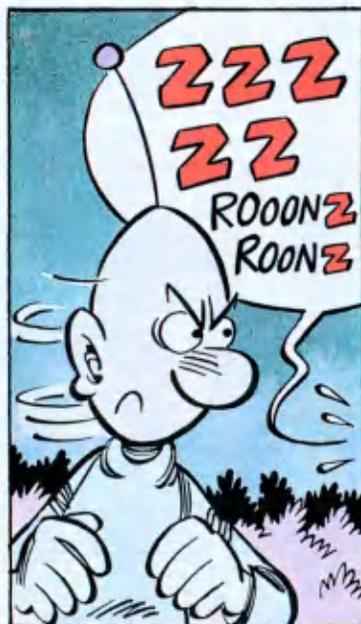
QU'EST-CE QU'IL Y A ENCORE? QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE BRUIT??

SCRRRRRSCR

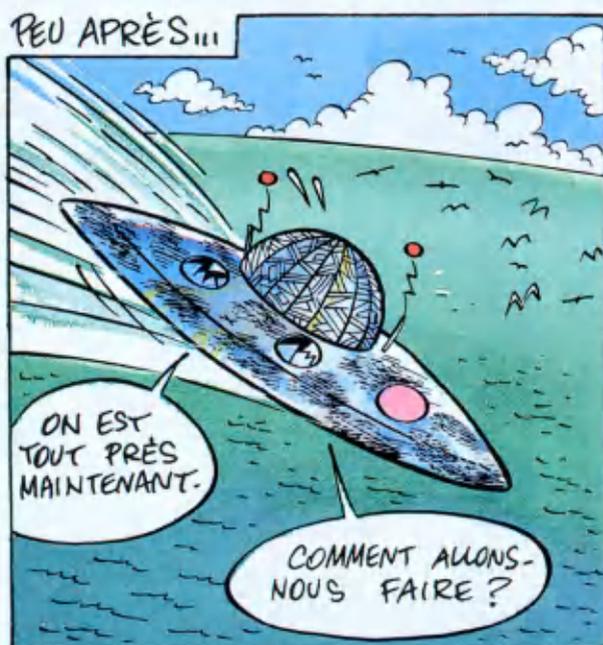
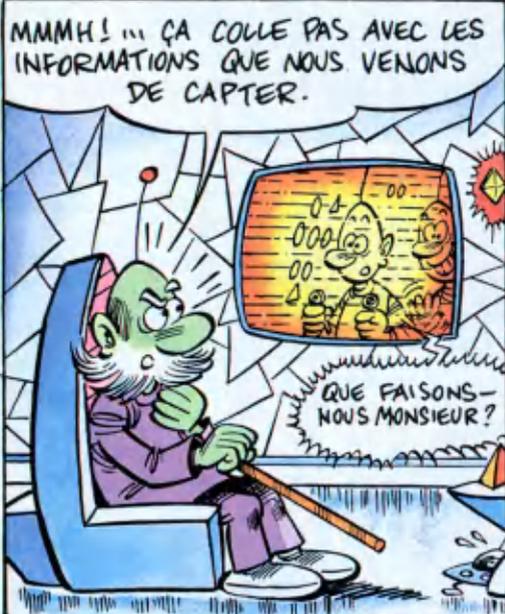


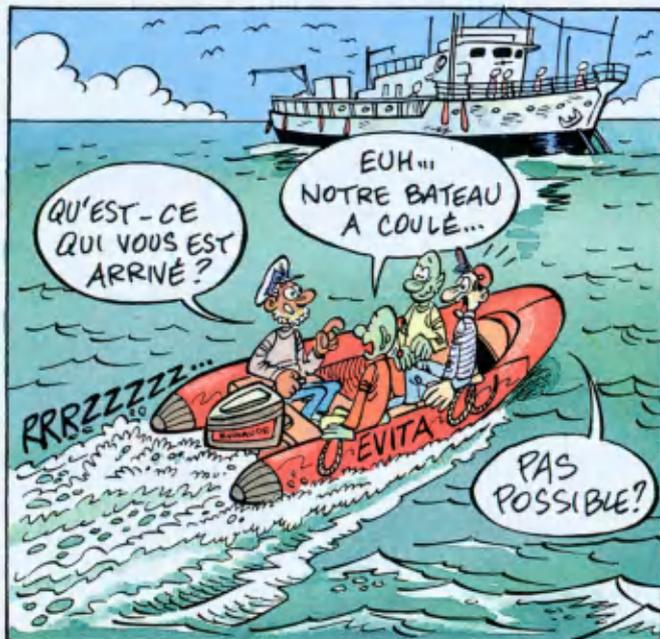
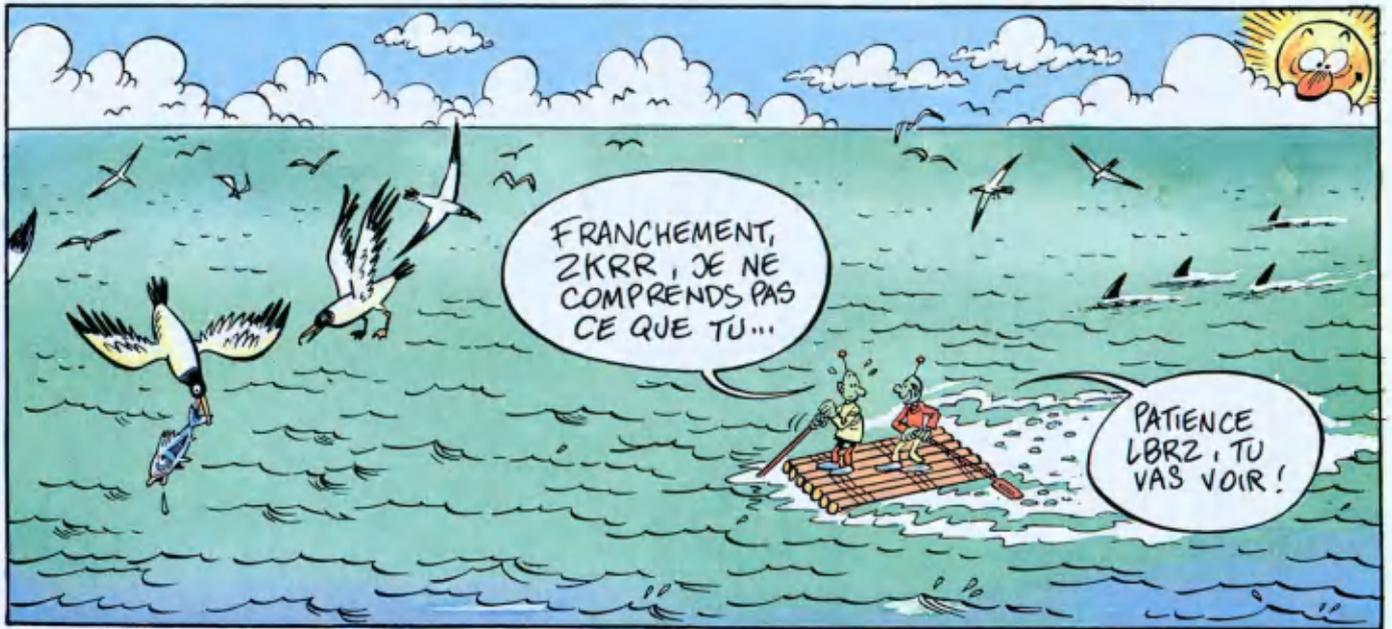


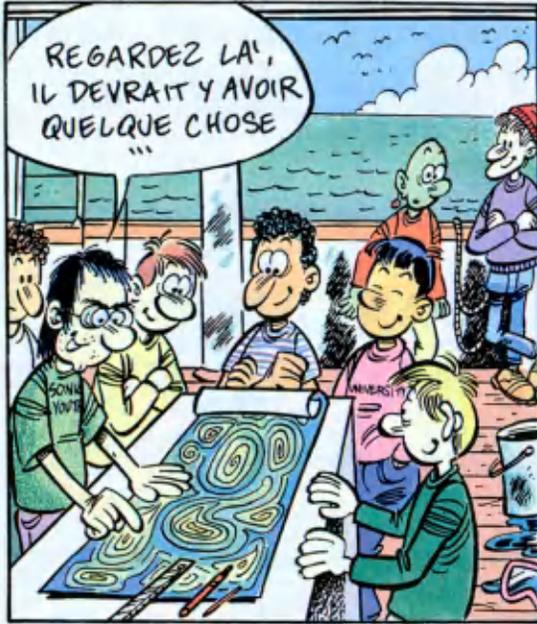
PLUS TARD... LA NUIT TOMBE ET ZKRR EST DE RETOUR VERS LA SOUCOUBE...







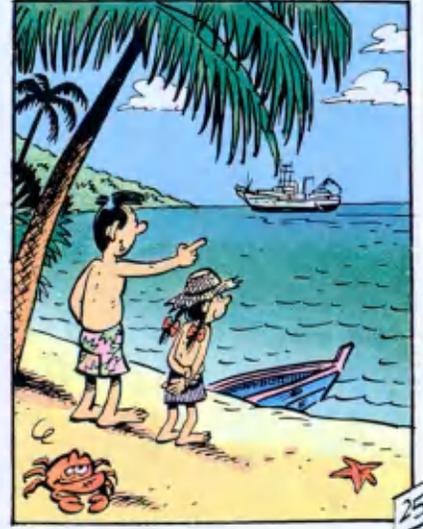
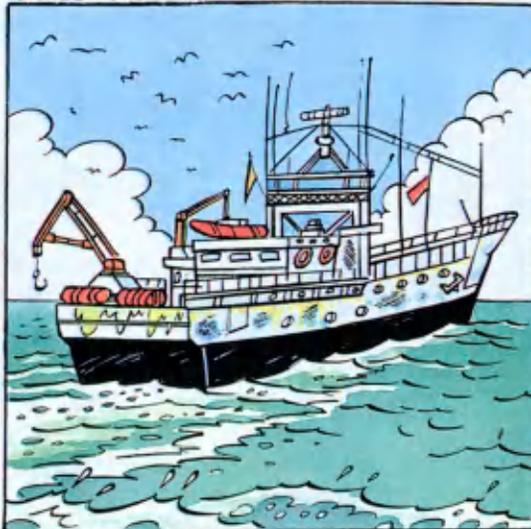


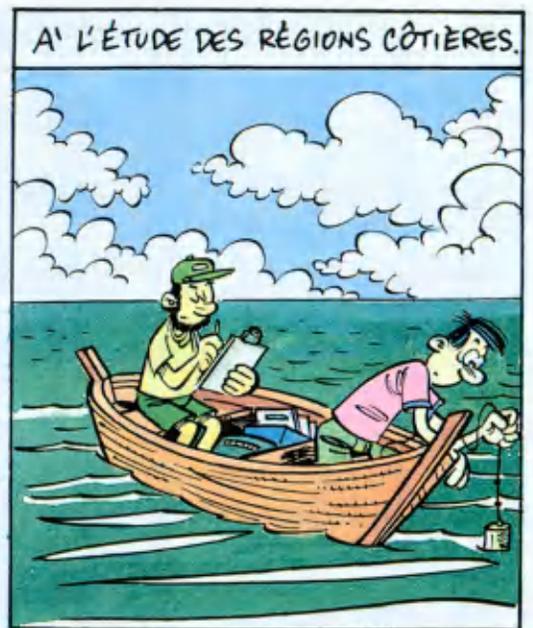


AVEC LA COMMISSION Océanographique INTERGOUVERNEMENTALE, EN 1959, JE PARTICIPAI À UNE EXPÉDITION INTERNATIONALE DANS L'Océan INDIEN...

EN 1965 JE REJOIGNAIS CELLE DU KUROSHIO EN EXTRÊME-ORIENT...

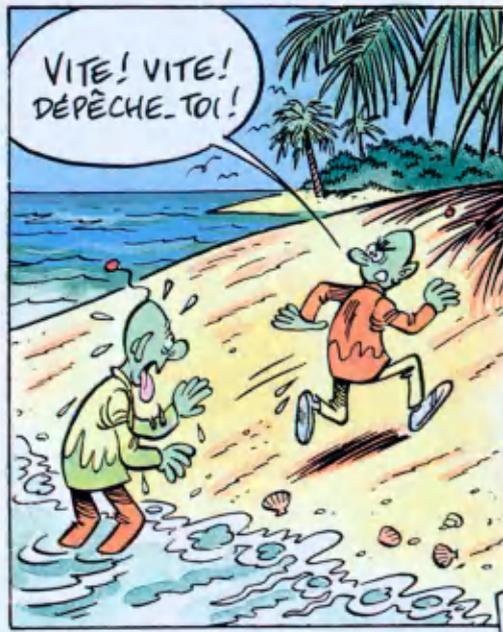
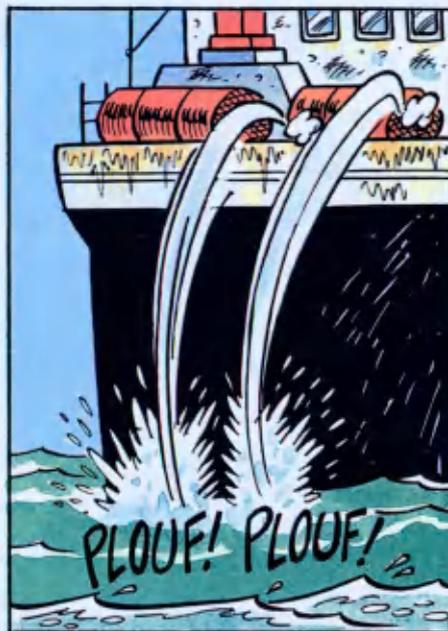
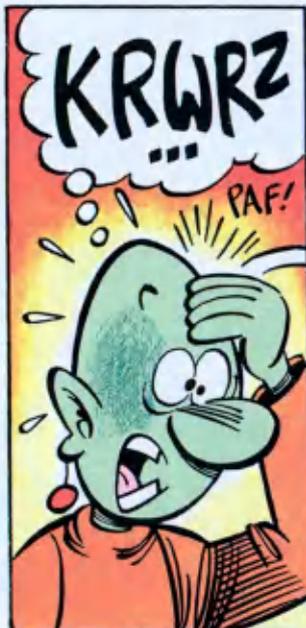
EN 1975 J'ÉTAIS AUX CARAÏBES...

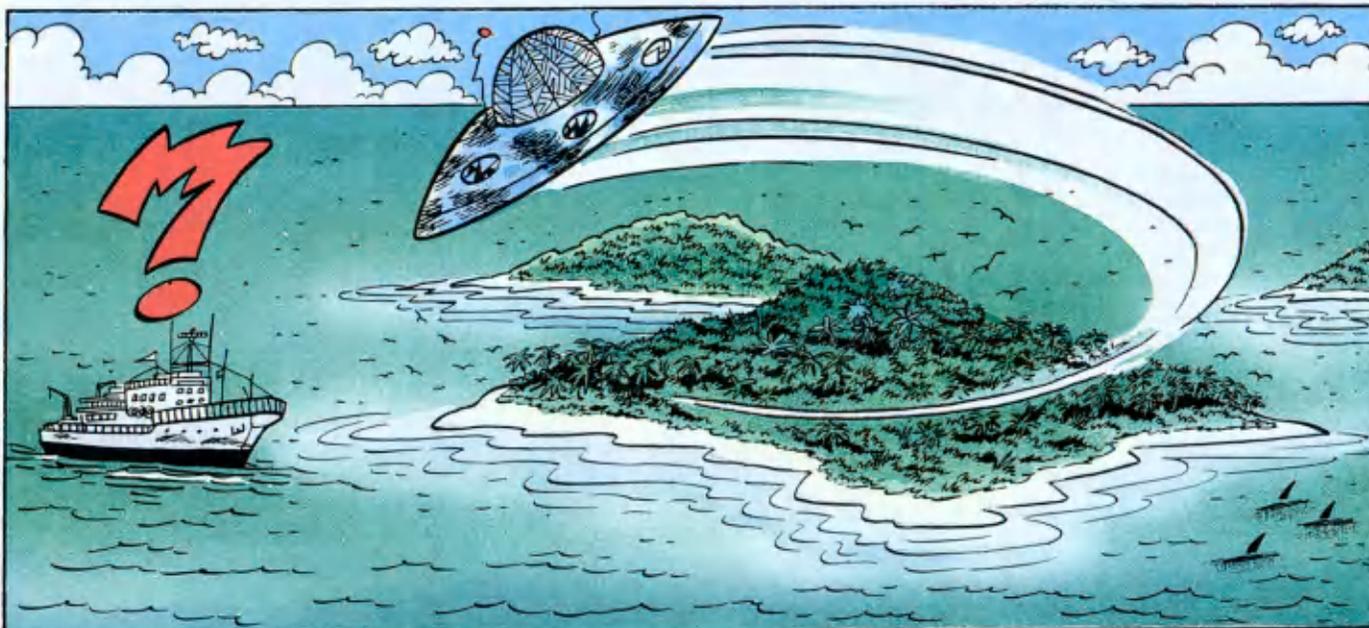
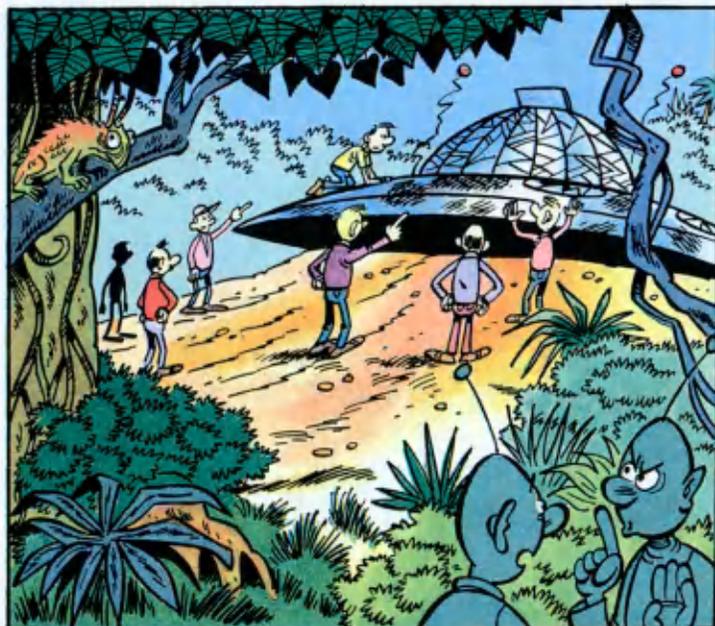












POUR LA DISCRETION, C'EST RÉUSSI !! JE T'AVAIS BIEN DIT QU'IL FALLAIT MIEUX CAMOUFLER LA SOUCOPE !



BAH ! APRES TOUT, TANT PIS, M. ZWR M'A DIT QUE LA PLUPART DU TEMPS ON NE CROIT PAS CEUX QUI PRÉTENDENT AVOIR VU NOS SOUCOUPES !



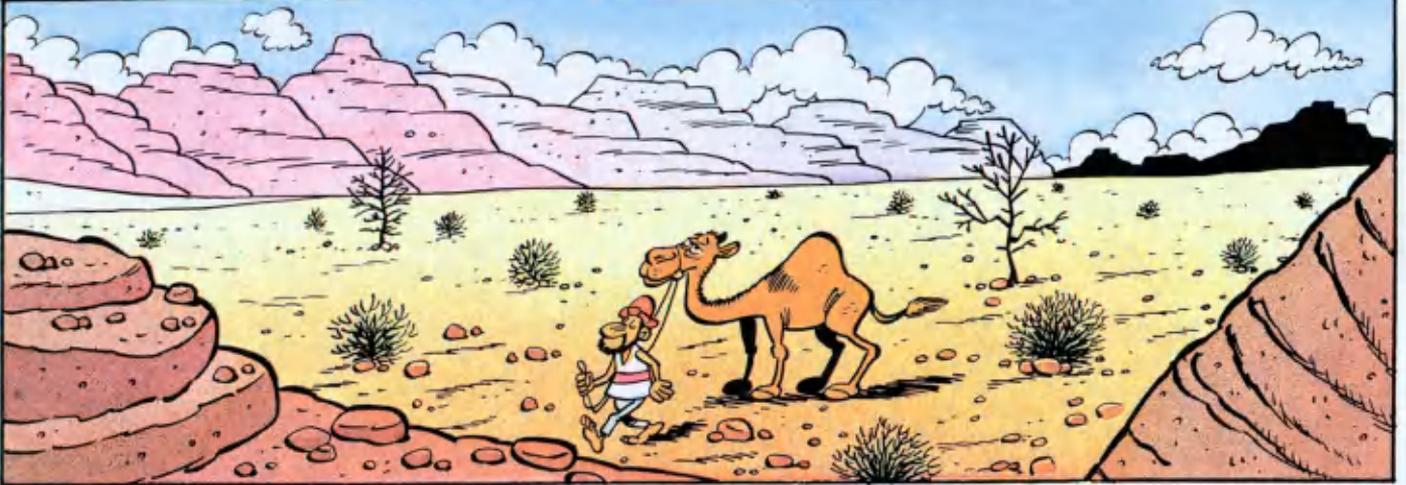
ESPÉRONS QU'IL EN SOIT AINSI !

QUE FAIT-ON MAINTENANT ZKRR ?

J'AI MÉMORISÉ LA CARTE QU'IL Y AVAIT DANS CE LIVRE. DIRECTION : MAPIMI !



EN 1951, L'UNESCO A LANCÉ LE PREMIER PROGRAMME INTERNATIONAL SUR LES ZONES ARIDES. JUSQUE-LÀ, CES RÉGIONS, REPRÉSENTANT POURTANT UN TIERS DES TERRES ÉMERGÉES, ÉTAIENT RELATIVEMENT PEU ÉTUDIÉES.



CE FUT LA PREMIÈRE TENTATIVE COORDONNÉE. UNE LUTTE CONTRE LA DÉSERTIFICATION, LUTTE TOUJOURS D'ACTUALITÉ...



MAIS PLUS GÉNÉRALEMENT, CE FUT L'OCCASION DE CONSTITUER UNE BASE DE CONNAISSANCES SUR CES RÉGIONS. HYDROLOGIE, NOUVELLES ÉNERGIES, ÉCOLOGIE, CLIMATOLOGIE, ETC. AUCUN ASPECT NE FUT LAISSÉ DE CÔTÉ!



APRÈS 1964, D'AUTRES PROGRAMMES PRENDRONT LE RELAIS. L'EAU ÉTANT ÉVIDEMMENT LE PROBLÈME N°1 DE CES ZONES. JE PENSE D'ABORD AU PHI.



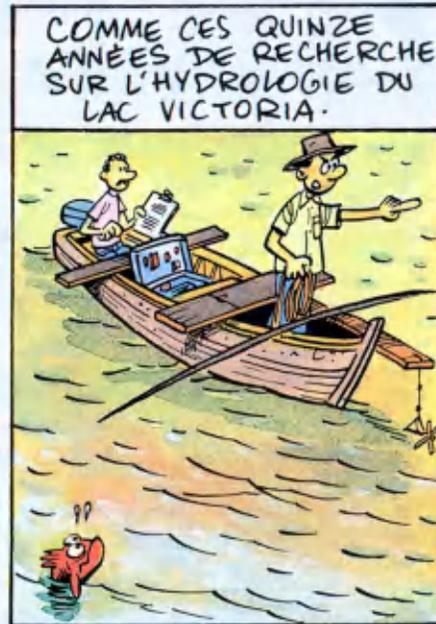
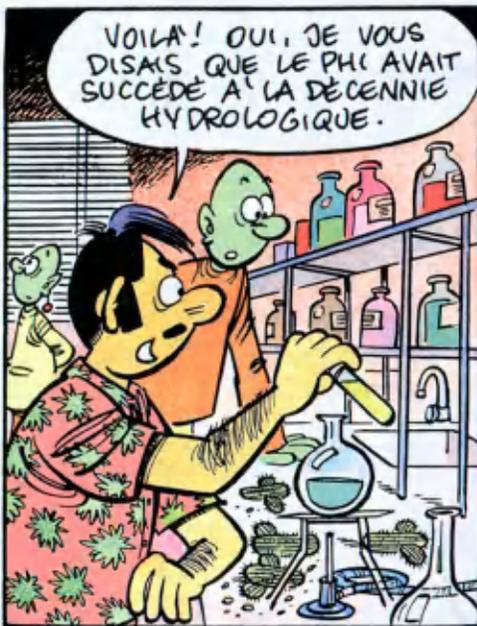
LE PHI?

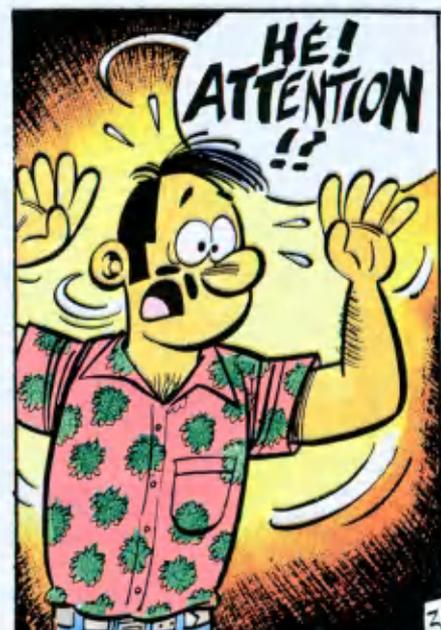
OUI, LE PROGRAMME HYDROLOGIQUE INTERNATIONAL LANCÉ PAR L'UNESCO EN 1975. APRÈS VOUS...

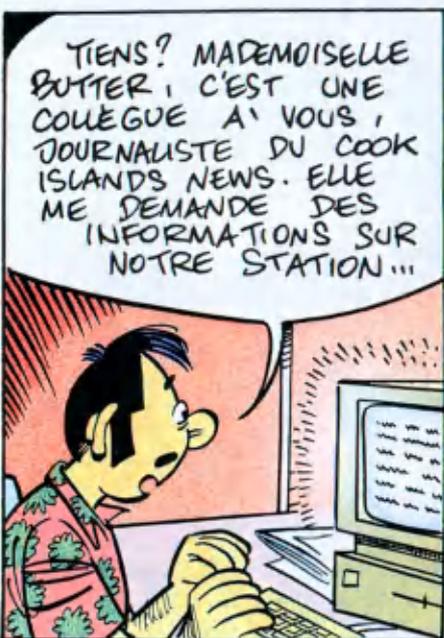
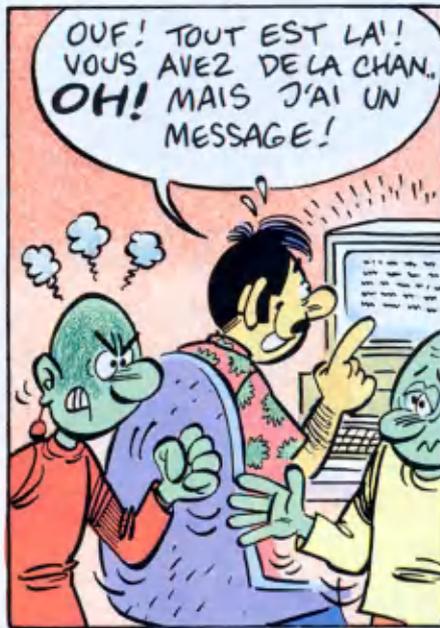


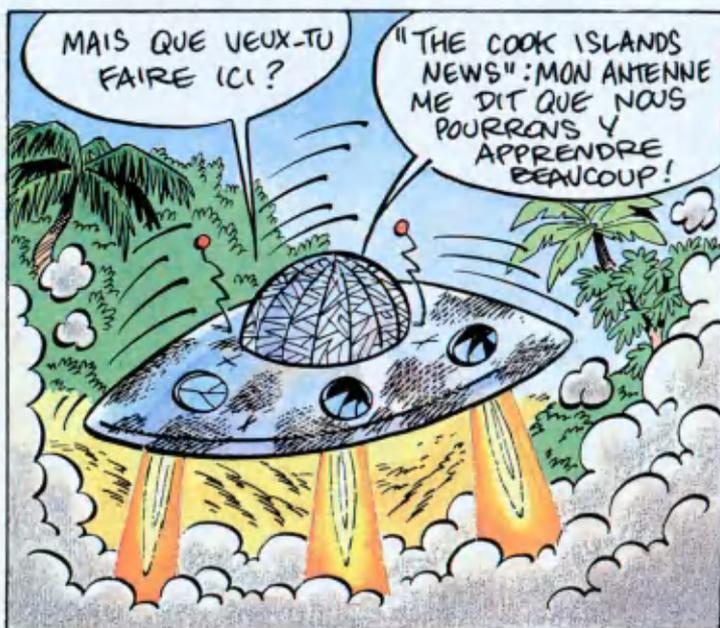
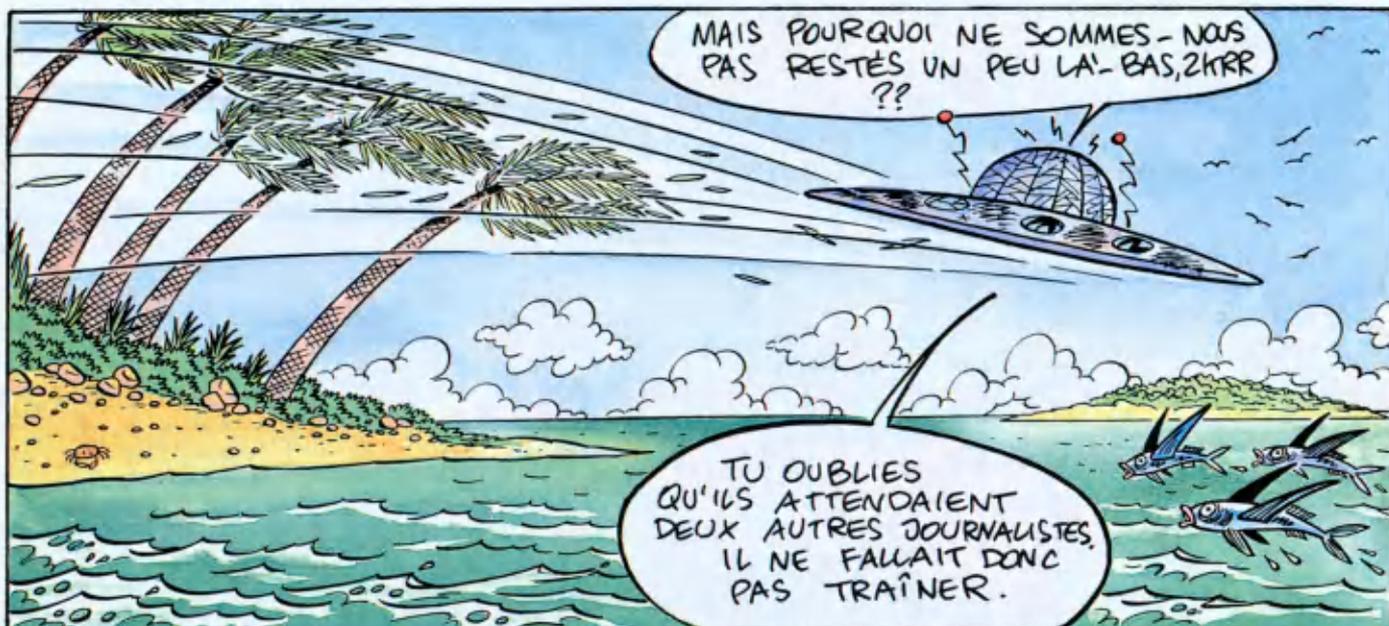
NOTRE PETIT LABORATOIRE, INSTALLEZ-VOUS, FAITES COMME CHEZ VOUS. UNE PETITE MINUTE ET JE SUIS À VOUS!













MADemoiselle BUTTER?

OUI?

VOILA, NOUS ARRIVONS DE MAPIMI ET...

WOUAP!



MAPIMI? MAIS, C'EST EXTRAORDINAIRE! J'ÉTAIS JUSTEMENT EN CONTACT AVEC LA STATION DE RECHERCHE.



OUI! OUI! JE SAIS, NOUS Y ÉTIONS.

HI! HI! VOUS RIGOLEZ? C'ÉTAIT IL Y A À PEINE UN QUART D'HEURE, ET LE MEXIQUE, CE N'EST PAS LA PORTE À CÔTÉ!

SNIF! SNIF!



AH? HEU... OUI! (FWWZKRRRTZK!) JE PLAISANTE, BIEN SÛR! ELLE EST BIEN BONNE, N'EST-CE PAS?

OUI! SI ON VEUT!! ET, QU'EST-CE QUE VOUS FAITES À AVARUA?



AHEM! HEM!!... HÉ BIEN, NOUS SOMMES DES... DES COLLÈGUES!

AH? JOURNALISTES AUSSI?

OUI! HEU!... VOILA, C'EST ÇA



ET SUR QUI TRAVAILLEZ-VOUS EN CE MOMENT?

HEM! L'UNESCO.



OH! VOUS SAVEZ QUE L'UNESCO NOUS A AIDÉ À INFORMATISER LE JOURNAL. ET MOI, JE SUIS INCOLLABLE SUR LES ACTIVITÉS DE L'UNESCO DANS CE DOMAINE.

GRR.. OUAH! OUAH! AGR0000



HUM! JE CROIS QUE NOUS DEVRIONS LEUR FAIRE PRENDRE L'AIR!

JE CROIS, OUI.

OUP!

GRRR OUP!

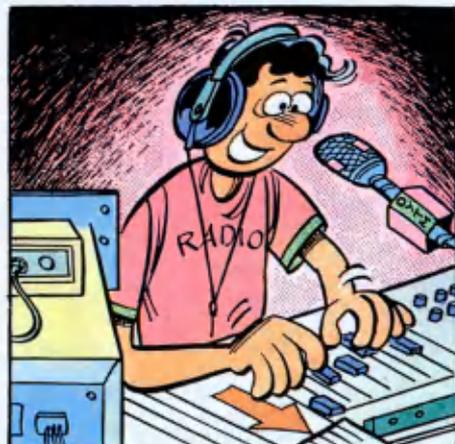
ALORS D'ABORD, IL Y A LE PIDC : LE PROGRAMME INTERNATIONAL POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA COMMUNICATION.



LANCÉ EN 1980, IL EST À L'ORIGINE DE PLUSIEURS AGENCES DE PRESSE RÉGIONALES, PAR EXEMPLE ...



IL A AUSSI FINANCÉ L'ÉQUIPEMENT DE JOURNAUX, DE STATIONS DE RADIO OU DE TÉLÉVISION.



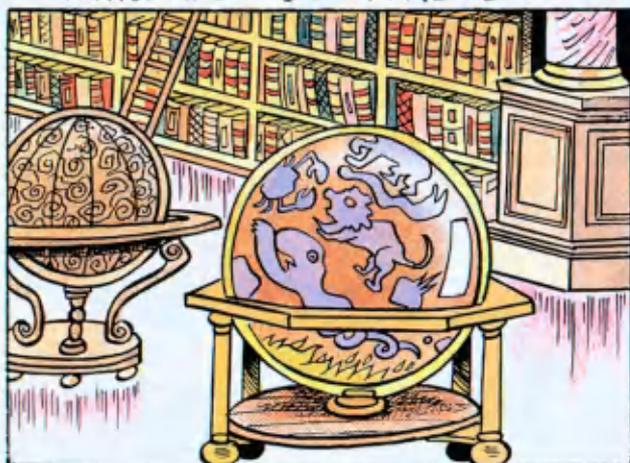
SON OBJECTIF PRINCIPAL : RENFORCER LES CAPACITÉS DE COMMUNICATION DES PAYS EN DÉVELOPPEMENT.



ET PUIS IL Y A LE PGI, LE PROGRAMME GÉNÉRAL D'INFORMATION, QUI DATE DE 1976 ET CONCERNE LA COOPÉRATION EN MATIÈRE D'INFORMATION, DE DOCUMENTATION, DE BIBLIOTHÈQUES, D'ARCHIVES ...



CELA VA DE LA FORMATION DE SPÉCIALISTES À LA NUMÉRISATION DE MANUSCRITS PRÉCIEUX, COMME À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PRAGUE.

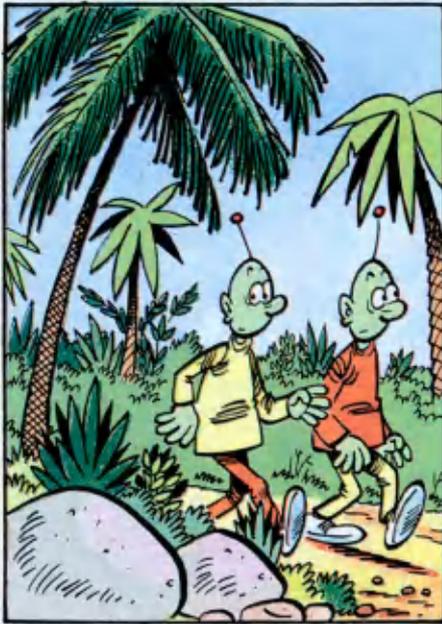


ENFIN, IL Y A LE Pii, LE PROGRAMME INTERGOUVERNEMENTAL D'INFORMATIQUE QUI, DEPUIS 1985, S'ATTACHE À RÉDUIRE LA DIFFÉRENCE ENTRE LES PAYS LES PLUS ET LES MOINS AVANCÉS DANS CE DOMAINE.



PRIORITÉ, DONC A LA FORMATION EN INFORMATIQUE ...







EH BIEN!
IL N'ÉTAIT PAS
COMMODE!

ÇA, TU L'AS
DIT!! AH!
ÇA Y EST, LE
VAISSEAU NOUS
RAPPELLE!



FRRRCHHHFRRCHT...
FRRRCHHTT... ALORS
MESSIEURS? OÙ EN
SOMMES-NOUS?
FFRRWCHHHT...



MMM! ÇA SE
COMPLIQUE, MONSIEUR!
JE N'Y COMPRENDS
PLUS GRAND-
CHOSE.



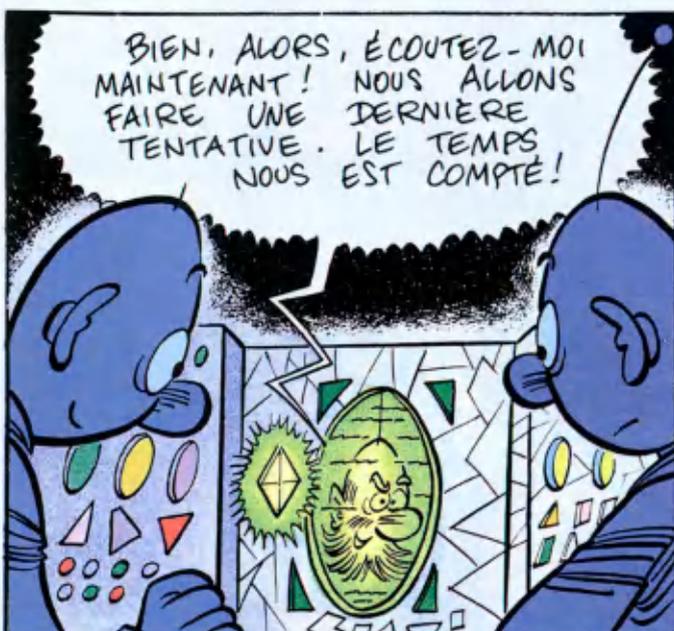
NOUS AVONS VU DES CHOSSES
BIEN DIFFÉRENTES. UN
VIEUX TEMPLE, UN NAVIRE
ÉCOLE, UN PARC, UN
JOURNAL, ET J'EN
PASSE...



LE DERNIER QUI
NOUS A PARLÉ DE L'UNESCO
N'A RÉUSSI QU'À AUGMEN-
TER MA CONFUSION...
IL PARLAIT DE LA LUTTE
CONTRE LA DISCRIMINATION
OU ENCORE DE SCIENCES
SOCIALES.



EN BREF, NOUS TROUVONS
L'UNESCO PARTOUT, MAIS
J'AVOUE QUE JE N'ARRIVE
TOUJOURS PAS À SAISIR
CE QUI LIE TOUT CE
QUE NOUS AVONS VU!

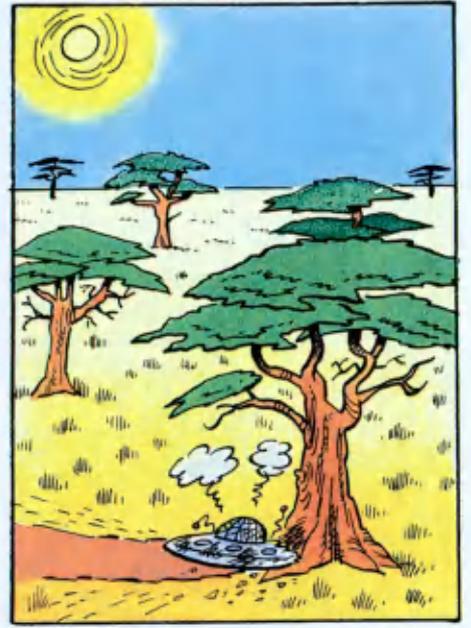
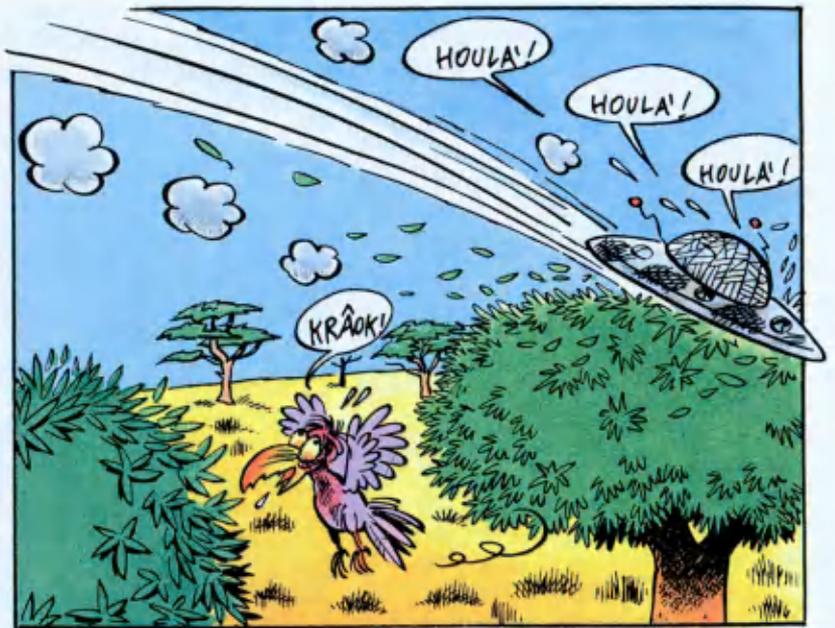
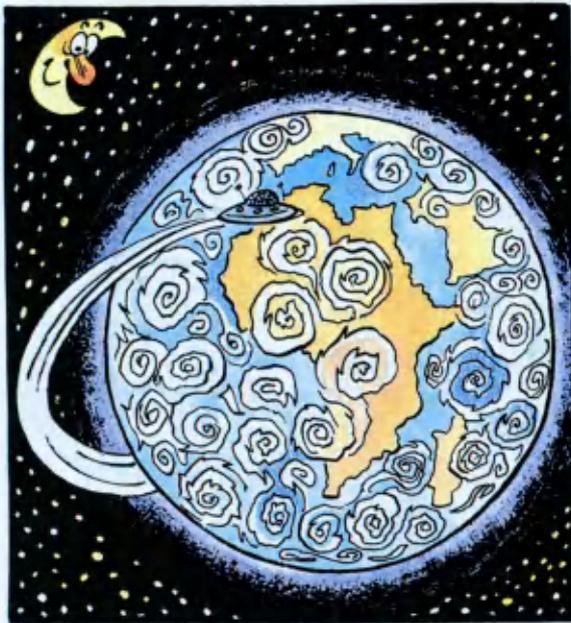


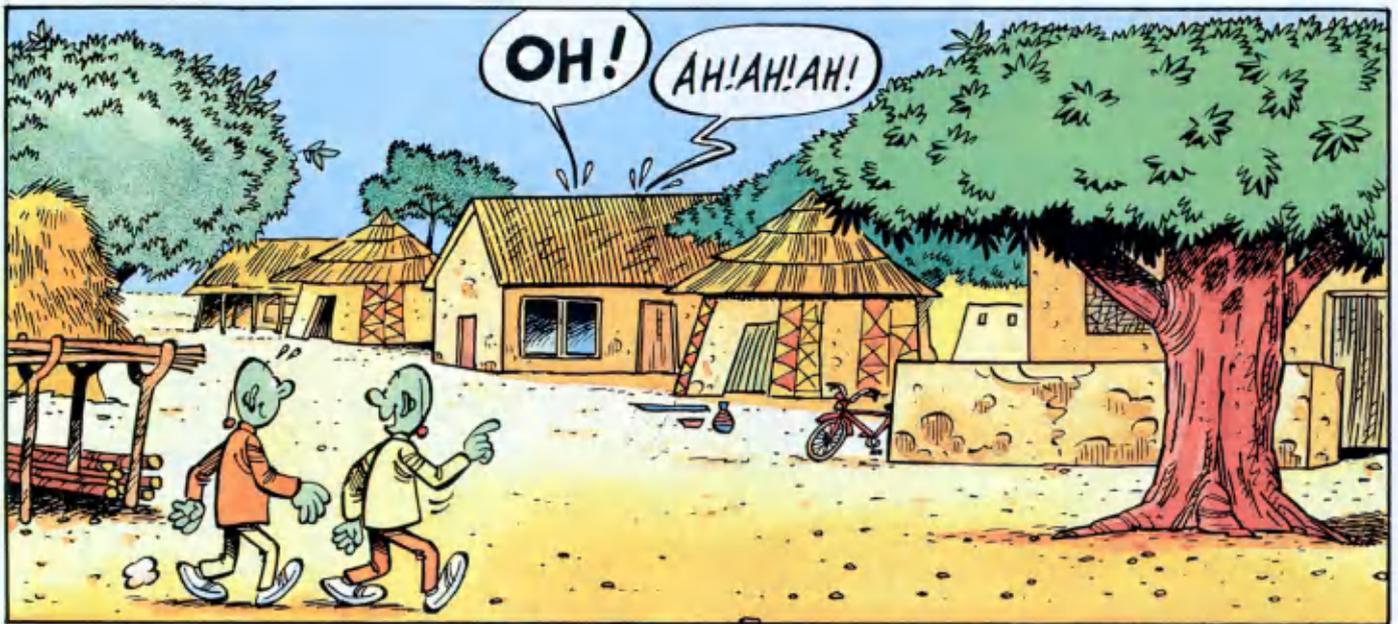
BIEN, ALORS, ÉCOUTEZ-MOI
MAINTENANT! NOUS ALLONS
FAIRE UNE DERNIÈRE
TENTATIVE. LE TEMPS
NOUS EST COMPTE!



NOUS AVONS DÉCRYPTÉ DE
NOUVELLES INFORMATIONS. JE VOUS
ENVOIE LES COORDONNÉES D'UN
VILLAGE OÙ VOUS ALLEZ IMMÉDIA-
TEMENT VOUS RENDRE. FAITES-
MOI UN NOUVEAU RAPPORT
LE PLUS VITE POSSIBLE!

ENTENDU.





ET IL SEMBLERAIT QUE LE MODE DE VIE DES PETITS SUÉDOIS LES SURPRENNE BEAUCOUP...



VOUS CONNAISSEZ PEUT-ÊTRE CETTE COLLECTION? CE SONT DES ENFANTS QUI DÉCRIVENT À D'AUTRES ENFANTS LEUR FAÇON DE VIVRE!



C'EST LE SYSTÈME DES ECOLES ASSOCIÉES DE L'UNESCO QUI LA PUBLIE!



COMMENT ÇA, AUSSI?! MAIS VOYONS, L'ÉDUCATION C'EST LA BASE DE TOUT. C'EST LE PROGRAMME PRIORITAIRE DE L'UNESCO!



MAIS, D'ABORD LA LETTRE E DE L'UNESCO, QU'EST-CE QUE VOUS CROYEZ QU'ELLE SIGNIFIE, HMM?



MAIS, JE PENSAIS QUE UN MILLIARD! PENSEZ SEULEMENT QU'EN 1995, ON COMPTAIT ENCORE PRÈS D'UN MILLIARD D'ANALPHABÈTES DANS LE MONDE!



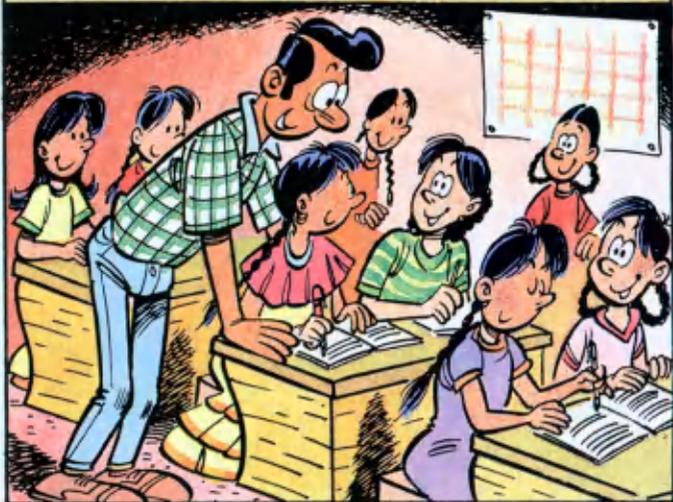
VOUS VOYEZ QUE LA PARTIE N'EST PAS ENCORE GAGNÉE! DEPUIS SA CRÉATION, L'UNESCO LUTTE CONTRE CE FLÉAU.



IL Y A EU PAR EXEMPLE, CE GRAND EFFORT ENTAMÉ DANS LES ANNÉES 50 POUR ÉTENDRE L'ÉDUCATION PRIMAIRE EN AMÉRIQUE LATINE...



ENTRE 1957 ET 1965, LE NOMBRE D'ENFANTS SCOLARISÉS SUR CE CONTINENT FIT UN BOND DE ONZE MILLIONS.



L'UNESCO PARTICIPA ACTIVEMENT À LA FORMATION DES PROFESSEURS, DIRECTEURS D'ÉCOLE, INSPECTEURS, ETC. QUI DEVAIENT ENCADRER CE FLOT D'ÉLÈVES.



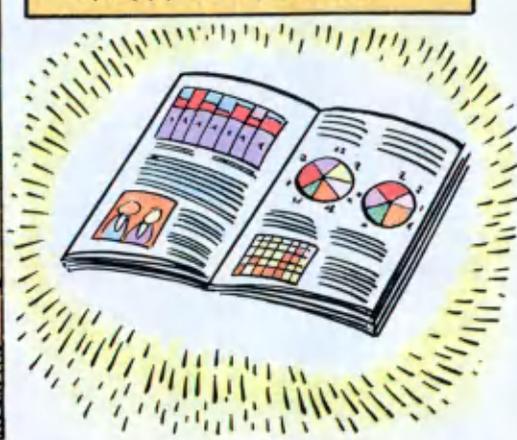
AH! ALORS, C'EST ÇA!! LE RÔLE PRINCIPAL DE L'UNESCO, C'EST DE FORMER DES GENS QUI ENSUITE APPRENDRONT À LIRE ET À ÉCRIRE AUX AUTRES!



HUM! CE N'EST QU'UN ASPECT. PENSEZ QUE POUR AGIR EFFICACEMENT, IL FAUT BIEN CONNAÎTRE LES DONNÉES DU PROBLÈME.

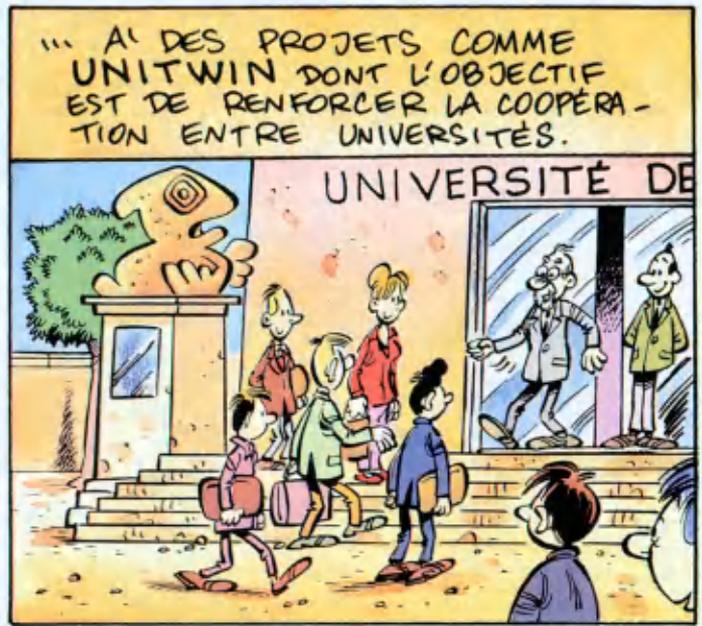
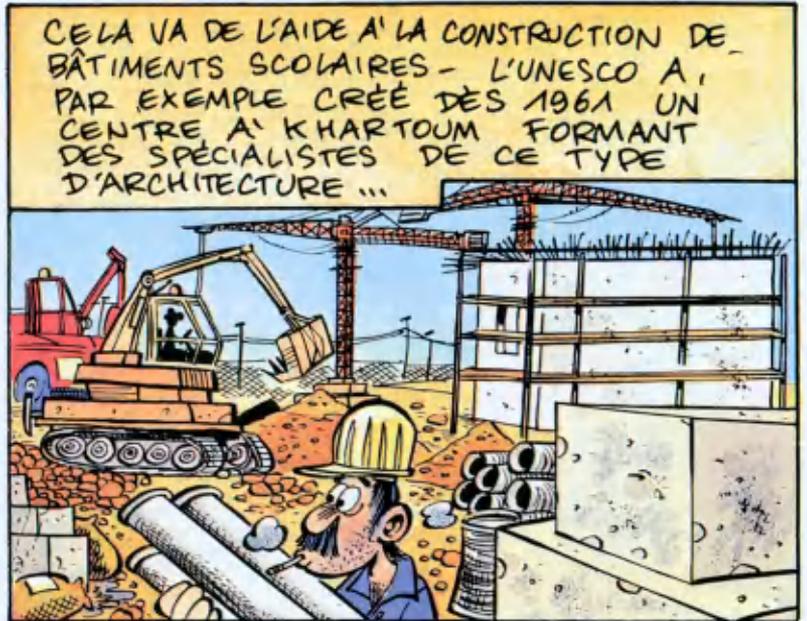


AINSI L'UNESCO PUBLIE TOUTS LES DEUX ANS DEPUIS 1991 UN "RAPPORT MONDIAL SUR L'ÉDUCATION" QUI FAIT RÉFÉRENCE EN LA MATIÈRE.

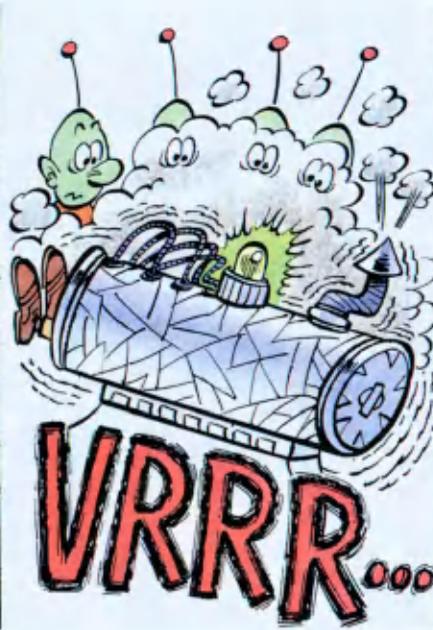


ET PUIS LE MONDE CHANGE, IL FAUT DÉJÀ PENSER À CE QUE SERA L'ÉDUCATION DES ENFANTS AU SIÈCLE PROCHAIN. CELA FAIT AUSSI PARTIE DES PRÉOCCUPATIONS DE L'UNESCO.

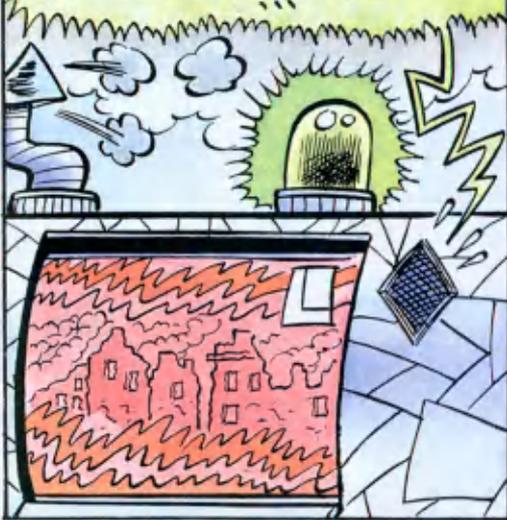








LE MONDE SORTAIT
À PEINE DE LA GUERRE



LA GUERRE LA PLUS MEURTRIÈRE
DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.



ET C'EST DANS UNE DES VILLES
LES PLUS DUREMENT TOUCHÉES
PAR CE CATACLYSME, LONDRES,
QUE NAQUIT L'UNESCO,
LE 16 NOVEMBRE 1945...



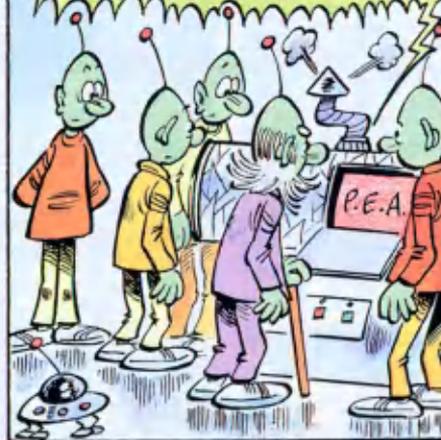
AVEC LA SIGNATURE DE SON ACTE CONSTITUTIF.



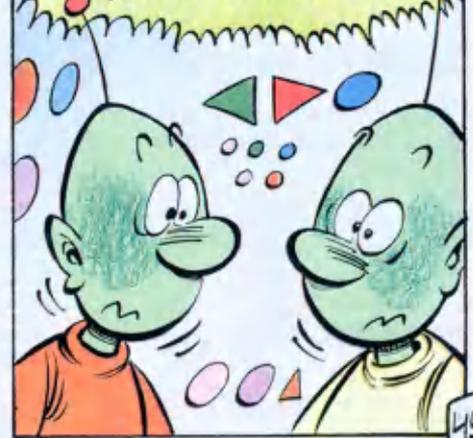
LA RAISON D'ÊTRE DE
L'UNESCO EST LA,
INSCRITE EN QUATRE
LÉTTRES DANS SON ACTE
DE NAISSANCE: P.A.I.X.



SEUL CE MOT PERMET
DE COMPRENDRE CE
QUI RELIE TOUTES
LES ENTREPRISES DE
L'UNESCO ENTRE
ELLES.



CHAQUE ACTION DE
L'UNESCO EST L'OCCASION
DE RAPPROCHER DES
HOMMES D'HORIZONS
DIFFÉRENTS, DE LES
FAIRE COOPÉRER.







Director-General Jacques Morfobelli

déclaration de

Federico Mayor

LE DROIT DE L'ÊTRE HUMAIN À LA PAIX

«L'Organisation se propose de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre nations, afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion, que la Charte des Nations Unies reconnaît à tous les peuples.»

(ACTE CONSTITUTIF DE L'UNESCO, ARTICLE PREMIER)

Une paix durable est la condition préalable de l'exercice de tous les droits et devoirs de l'être humain. Cette paix n'est pas celle du silence, celle d'hommes et de femmes réduits au silence, mais la paix de la liberté — et par là même de lois justes — celle de la joie, de l'égalité, de la solidarité, où tous les citoyens comptent, vivent ensemble, partagent.

Paix, développement et démocratie forment un triangle interactif. Chacun de ces trois éléments est tributaire des deux autres. Sans démocratie, il n'est pas de développement durable: les disparités deviennent insupportables et débouchent sur la contrainte et la domination.

En 1995, année du cinquantième anniversaire des Nations Unies et de l'UNESCO, et Année internationale pour la tolérance, nous rappelions avec insistance que nous ne pourrions combattre à la racine la marginalisation, l'indifférence, le ressentiment et l'inimitié, rompant ainsi le cercle vicieux qui mène à l'humiliation, à l'affrontement et à l'usage de la force, que dans la mesure où nous cherchons tous les jours à mieux connaître et respecter les autres — en nous disant chacun: «L'autre, c'est moi!»

Il nous faut débusquer les causes profondes des problèmes mondiaux et nous efforcer, en agissant avec imagination et persévérance, d'étouffer les conflits à la racine ou, mieux encore, de les prévenir. La prévention: voilà la véritable victoire à la mesure des facultés propres à l'être humain. Savoir pour prévoir. Prévoir pour prévenir. Agir à temps, avec résolution et courage, en sachant que la prévention n'est visible que lorsqu'elle échoue et que la paix, la santé, la normalité ne font pas les gros titres des médias. Il nous faut travailler à rendre plus visibles ces éléments intangibles, ces exploits qui passent inaperçus.

La renonciation généralisée à la violence requiert l'engagement de toute la société. Elle est l'affaire non du gouvernement, mais de l'Etat, non de quelques dirigeants mais de l'ensemble de la société (civils, militaires, religieux). La mobilisation qui est nécessaire d'urgence pour passer en deux ou trois ans d'une culture de guerre à une culture de paix exige la coopération de tous. Pour changer, le monde a besoin de tout le monde. Il faut une nouvelle approche de la sécurité à l'échelle mondiale, régionale et nationale. Les forces armées doivent

être garantes de la stabilité démocratique et de la protection des citoyens, car il est impossible de passer de systèmes caractérisés par une sécurité totale et une liberté nulle à des systèmes où la liberté serait totale et la sécurité nulle. Les ministères de la guerre et de la défense doivent se transformer progressivement en ministères de la paix.

Pour faire face aux situations d'urgence, il faut des procédures de prise de décision et d'intervention spécialement conçues pour assurer rapidité, coordination et efficacité. Car si nous sommes prêts pour des guerres improbables, à grand renfort d'engins d'un coût exorbitant, nous ne sommes pas équipés pour prévenir et atténuer les catastrophes naturelles ou provoquées qui nous frappent encore et toujours. Nous sommes sans défense face aux intempéries, face aux aléas de la nature. La protection des citoyens apparaît aujourd'hui comme l'une des grandes tâches que doit assumer la société tout entière si nous voulons réellement créer le cadre solide d'une coexistence authentiquement démocratique. Si nous investissons dans les secours et l'aide d'urgence, mais aussi — et surtout — dans la prévention et le long terme (par exemple, dans des réseaux d'adduction et de stockage de l'eau à l'échelle de continents), nous serions préparés à la paix, à vivre en paix. Aujourd'hui, nous sommes préparés à l'éventualité de la guerre et nous vivons notre existence quotidienne démunis et sans défense face aux vicissitudes de toute nature.

Le système des Nations Unies devra se doter aussi de la capacité de réaction et des dispositifs appropriés pour éviter que ne se répètent ces atrocités et ces génocides qui hantent notre conscience collective: le Cambodge, la Bosnie-Herzégovine, le Libéria, la Somalie, le Rwanda, etc.

Le désir de paix est aujourd'hui général et nous devons saluer la lucidité et le courage dont ont fait montre toutes les parties en conflit lors des accords conclus en El Salvador, en Namibie, au Mozambique, en Angola, en Afrique du Sud, au Guatemala, aux Philippines. Ces accords nous emplissent d'espoir, mais aussi de tristesse lorsque nous songeons à toutes les vies sacrifiées sur le long chemin du cessez-le-feu, aux plaies encore à vif, si difficiles à panser. C'est pourquoi, alors que nous travaillons à relancer la construction de «la paix dans l'esprit des

► hommes», nous demandons aux belligérants qui s'en remettent encore à la force des armes de se résoudre à déposer celles-ci et à s'ouvrir à la réconciliation.

Il ne suffit pas de dénoncer les maux. L'heure est à l'action. Il ne suffit pas de nous scandaliser en apprenant le nombre d'enfants victimes de l'exploitation sexuelle ou du travail forcé, le nombre de réfugiés ou d'affamés. Il s'agit de réagir, *chacun* dans la mesure de ses moyens. Nous ne pouvons nous contenter de regarder ce que fait le gouvernement. Il nous faut renoncer à une partie de «ce qui est à nous». Il faut donner, il faut se donner. Cesser d'imposer des modèles de développement ou de vie. Le droit à la paix, le droit de *vivre en paix*, suppose que l'on cesse de croire qu'il y a, d'un côté, les vertueux et les sages et, de l'autre, ceux qui sont dans l'erreur; d'un côté, ceux qui ne cessent de donner, de l'autre, ceux qui ne cessent de manquer.

Il est évident que l'on ne peut payer en même temps le prix de la guerre et celui de la paix. Garantir à *tous* les êtres humains l'éducation tout au long de la vie permettrait de maîtriser la croissance démographique, d'améliorer la qualité de la vie, d'accroître la participation des citoyens, de réduire les flux migratoires, d'atténuer les inégalités dans la répartition des biens, d'affirmer les identités culturelles, d'empêcher la dégradation de l'environnement grâce à de très importantes modifications des habitudes en matière énergétique et dans les transports urbains, de favoriser le développement endogène et le transfert des connaissances, de favoriser la rapidité et l'efficacité de la justice grâce à des mécanismes appropriés de concertation internationale, de doter le système des Nations Unies des moyens propres pour se saisir en temps voulu des questions à caractère transnational... Rien de tout cela ne peut se faire dans un contexte de guerre. Il faudra donc réduire les investissements en armements et moyens de destruction pour investir davantage dans l'édification de la paix.

Une pédagogie de l'amour

Somme de traditions, pensées, langues et formes d'expression, souvenirs, oublis, désirs, rêves, expériences, refus, telle est la culture, dont l'expression suprême est le comportement quotidien. Notre grande richesse, c'est l'infinie diversité des cultures, réunies en un épi serré — notre force — par quelques valeurs universelles qui doivent se transmettre depuis le berceau et tout au long de l'existence. Les proches — les mères surtout —, les maîtres et les professeurs, les moyens de communication..., *tous* doivent concourir à la diffusion de principes éthiques, de modèles de référence universels, aussi nécessaires aujourd'hui aux déshérités qu'aux nantis. Aux premiers, parce qu'ils ont le droit d'accéder au minimum vital qu'exige la dignité humaine. Aux seconds, parce que les biens matériels n'apportent pas le plaisir que l'on en attend. La possession n'entraîne pas la jouissance quand elle n'a pas été rêvée. Pour apprendre, il est bon de disposer du matériel approprié. Mais rien ne peut remplacer la parole amie du maître, la caresse et le sourire des parents. Il n'est de pédagogie, en fin de compte, que de l'exemple. Et de l'amour.

L'apprentissage sans frontières — géographiques, d'âge, de langue — peut contribuer à changer le monde, en supprimant ou en abaissant les multiples barrières qui s'opposent aujourd'hui à l'accès de tous au savoir et à l'éducation. L'éducation doit contribuer au renforcement, à la préservation et au développement de la culture et de l'identité des peuples.

La mondialisation comporte un danger d'uniformité et avive la tentation de se replier sur soi et de s'enkyster dans sa convic-

tion (religieuse, idéologique, culturelle, nationaliste). Devant cette menace, «nous devons mettre l'accent sur des formes d'apprentissage et de réflexion critique qui permettront à chaque individu de comprendre un environnement en évolution, de créer de nouveaux savoirs et de façonner son propre destin».

Les peuples autochtones doivent vivre dans des conditions d'égalité avec les autres cultures, participant pleinement à l'élaboration et à l'application des lois. Paix signifie diversité, mélange — de «cultures métisses et nomades», pour citer Carlos Fuentes —, sociétés pluriethniques et plurilingues. La paix n'est pas une abstraction: elle possède un riche contenu culturel, politique, social et économique.

Éradiquer la violence

Et surtout, cette transformation profonde qui, de la sujétion et de l'enfermement, mène à l'ouverture et à la générosité, cette mutation axée sur la conjugaison par tous et au quotidien du verbe «partager» — clé d'un avenir différent — ne pourra advenir sans la *jeunesse*. Et encore moins à son insu. À ces jeunes, qui sont notre espérance, qui nous interpellent et qui cherchent en nous et dans des instances extérieures la réponse à leurs incertitudes et à leurs inquiétudes, nous devons dire que c'est en eux-mêmes qu'ils doivent chercher toute explication, que c'est en soi que chacun trouve la motivation et le rai de lumière qu'il recherche. Bien qu'il nous semble parfois — à leur consternation et à la nôtre — très difficile de nous exprimer en ces termes, nous ne pouvons, en notre double qualité d'éducateurs et d'apprenants perpétuels, que leur dire, comme dans le poème de Cavafis: «Ithaque déjà t'a donné la traversée; plus, elle ne peut te donner.» Ils doivent suivre leur propre dessein. Leur propre réflexion. Sans ingérences extérieures intéressées, surtout lorsqu'elles les coupent de ce «puits profond» personnel, de cet intellect, de ce talent, de cette faculté d'invention qui est le plus grand trésor individuel et collectif de l'humanité. Le recours aux sectes et à la drogue comme moyen d'évasion est le symptôme le plus clair de cette pathologie de l'âme qui est aujourd'hui le grand problème de l'humanité. Or, éduquer signifie précisément mobiliser l'immense potentiel qui est en chacun, afin que chacun puisse l'exploiter pleinement et se faire ainsi le maître et l'artisan de son propre destin. Nous ne pouvons donner à la jeunesse ce que l'âge nous a ôté, mais nous pouvons lui donner l'expérience que nous avons accumulée et qui est la somme de nos échecs et de nos succès, le fruit d'un parcours marqué par le poids, la joie, la souffrance, la perplexité, mais aussi l'élan renouvelé de chaque instant.

Que la jeunesse ne se range-t-elle sous la bannière de la paix et de la justice! Cela est à mes yeux si déterminant pour le bon accomplissement de notre mission que j'ai proposé à la Conférence générale comme thème central de réflexion pour sa prochaine session «L'UNESCO et les jeunes». L'occasion sera bonne, puisque la Conférence générale examinera, pour adoption, la «Déclaration universelle des droits de l'homme des générations futures».

Quel que soit le thème abordé (environnement, population, développement social, droits de l'homme et démocratie, femmes, habitat), toutes les grandes conférences des Nations Unies se sont accordées à proclamer que l'éducation est la clé de l'indispensable changement d'orientation d'un monde où l'écart qui nous sépare les uns des autres, en termes de richesses matérielles et de savoir, ne cesse de se creuser au lieu de se combler. Investir dans l'éducation, ce n'est pas seulement respecter un droit fondamental, c'est bâtir la paix et le progrès des peuples.

L'éducation pour tous, par tous, tout au long de la vie: voilà le grand défi, et ce défi ne souffre aucun retard. Chaque enfant est le patrimoine le plus important à sauvegarder. Parfois, on a l'impression que l'UNESCO s'efforce uniquement de préserver les monuments en pierre ou les sites naturels. Ce n'est pas le cas. C'est là ce qui est le plus visible. Le moins vulnérable. Mais nous devons protéger la totalité de notre héritage: le patrimoine spirituel, intangible, fragile. Le patrimoine génétique. Et, surtout, le patrimoine éthique, ces valeurs essentielles, universelles, que l'Acte constitutif de l'Organisation définit avec une clarté inspirée. Si nous pensons vraiment que chaque enfant est un peu notre enfant, nous devons procéder à une révision radicale des principes qui sous-tendent l'actuelle «mondialisation», pour que l'être humain devienne le destinataire et le protagoniste de toute politique et de toute stratégie.

En 1989, un système s'est effondré parce que, fondé sur l'égalité, il avait oublié la liberté. Le système actuel, fondé sur la liberté, risque de connaître le même sort s'il oublie l'égalité et la solidarité. Le fracas dans lequel s'est écroulé le «rideau de fer» a empêché d'entendre les coups qui ébranlent les fondations du système des «vainqueurs» de la guerre froide. C'est pourquoi la morale — et l'intérêt — nous commande de renforcer sur tous les fronts la lutte contre l'exclusion et la marginalisation. Tous doivent se sentir concernés. *Tous* doivent contribuer à faciliter la grande transition de la raison de la force à la force de la raison, de l'oppression au dialogue, de l'isolement à l'interaction et à la coexistence pacifique. Mais il s'agit d'abord de vivre. Et de donner un sens à la vie. Eradiquer la violence, voilà ce à quoi nous sommes résolus. Éviter la violence et la contrainte en s'attaquant, comme je le disais, aux sources même du ressentiment, de la radicalisation, du dogmatisme, du fatalisme. La pauvreté, l'ignorance, la discrimination, l'exclusion sont autant de formes de violence qui peuvent conduire — sans d'ailleurs jamais les justifier — à l'agression, à l'emploi de la force, à l'action fratricide.

Forger des charrues avec des épées

Une conscience de paix — pour la coexistence, pour la science et ses applications — n'est pas une chose qui s'improvise du jour au lendemain ou qui se décrète. Elle se forge — après la fin des illusions du matérialisme et de l'asservissement au marché — dans le retour à la liberté de penser et d'agir, sans artifices, à l'austérité, à la force indomptable de l'esprit, qui est la source même de la paix comme de la guerre, ainsi que l'avaient proclamé les fondateurs de l'UNESCO.

La science est toujours positive, mais ses applications ne le sont pas toujours. Les progrès de la technique et du savoir peuvent servir à enrichir ou à appauvrir notre vie: ils peuvent aider les êtres humains à affirmer leur identité et à développer leurs capacités ou, au contraire, ils peuvent être utilisés pour usurper la personnalité et empêcher les talents de s'épanouir. Seule la conscience, qui est responsabilité — en cela, elle est éthique et morale — permet le bon usage des produits de la raison. La conscience doit être l'auxiliaire et le guide de la raison. À l'éthique de la responsabilité doit s'ajouter une éthique de la conviction, de la volonté. La première naît du savoir et de la connaissance, la seconde, de la passion, de la compassion, de la sagesse.

Ce siècle aura été marqué par de formidables progrès scientifiques et techniques: nous avons appris à diagnostiquer et à soigner de nombreuses maladies qui sont cause de souffrance et de mort; nous communiquons avec une précision et une

vitesse extraordinaires; nous avons à notre disposition une information instantanée et illimitée. Mais les antibiotiques et les télécommunications ne sauraient faire oublier les conflits sanglants qui ont broyé des millions de vies en fleur et infligé des souffrances indescriptibles à d'innombrables innocents. Toutes les horreurs de la guerre, pourtant si présentes aujourd'hui grâce aux progrès de l'audiovisuel, semblent impuissantes à arrêter la gigantesque machine de la guerre qui n'a cessé de se renforcer au cours des siècles. C'est aux générations actuelles qu'incombe la tâche quasi impossible demandée dans la Bible de «forger des charrues avec les épées» et de transformer l'instinct de guerre — qui remonte à la nuit des temps — en une conscience de paix. Ce serait l'acte le meilleur et le plus noble que pourrait réaliser le «village global» et le plus beau cadeau à faire à nos descendants. Avec quelle satisfaction et quel soulagement nous pourrions alors regarder nos enfants dans les yeux! Ce serait aussi la meilleure façon de célébrer en 1998 le cinquantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

D'autres «droits» sont venus s'ajouter à ceux qui avaient été proclamés en 1948. Tous doivent être pris en compte, sans oublier celui qui conditionne tous les autres: le droit à la paix, le droit de vivre en paix, qui n'est autre que le droit à notre «souveraineté personnelle», au respect de la vie et de sa dignité.

Élever les défenses de la paix dans l'esprit des hommes

Les droits de l'homme! À l'aube d'un nouveau millénaire, tel doit être notre idéal: mettre ces droits en pratique, les compléter, les vivre, les revivre, les réactiver chaque matin! Aucune nation, aucune institution, aucun individu ne peut se sentir autorisé à s'approprier ou à représenter les droits de l'homme et encore moins à délivrer des brevets aux autres dans ce domaine. Les droits de l'homme ne sont pas quelque chose qu'on possède ou qu'on peut donner: il faut les conquérir et les mériter chaque jour. On ne saurait non plus les considérer comme une abstraction; ce sont des modalités concrètes d'action qui doivent s'intégrer à la vie de tous les hommes et de toutes les femmes et au droit de chaque pays. Traduisons la Déclaration dans toutes les langues; affichons-la dans toutes les écoles, dans toutes les maisons, aux quatre coins du monde! Ainsi l'utopie d'aujourd'hui deviendra l'heureuse réalité de demain! Apprendre à connaître, à faire, à être, à vivre ensemble!

Je lance un appel à toutes les familles, aux éducateurs, aux responsables religieux, aux parlementaires, au personnel politique, aux artistes, aux intellectuels, aux scientifiques, aux artisans, aux journalistes; à toutes les associations humanitaires, sportives, culturelles, aux médias, pour qu'ils diffusent partout un message de tolérance, de non-violence, de paix et de justice, pour qu'ils encouragent des attitudes de compréhension, de désintéressement et de solidarité afin que, avec une mémoire de l'avenir plus active que celle du passé, nous sachions regarder tous ensemble devant nous pour construire, dans des conditions difficiles et sur un terrain ingrat, un avenir de paix — droit fondamental et condition indispensable. C'est ainsi que «Nous, les peuples», pourrons tenir la promesse faite en 1945, alors que nous avions encore devant les yeux les images abominables du terrible conflit qui venait de se terminer: «préserver les générations futures du fléau de la guerre», «en élevant les défenses de la paix dans l'esprit» de tous les habitants de la Terre. ■



L'âme indestructible de Sarajevo

par Pascale d'Erm

vif de la Miljacka, dont les eaux sont enfin redevenues claires.

L'identité culturelle pour cible

Quittant les tours d'habitation collective de style titiste, gravement endommagées par les obus, on parvient au cœur de la ville. Une architecture d'un classicisme rigoureux et des palais ocre et framboise, aujourd'hui aveugles ou bancals, rappellent que la ville a fait partie de l'empire austro-hongrois jusqu'au début du siècle. Puis, c'est le quartier ottoman (15^e siècle), l'entrelacs des ruelles moyennâgeuses de Bascarsija, et les douccurs toutes orientales de Slatilo cose, le «Coin sucré», ainsi dénommé à cause de ses nombreuses pâtisseries. Ce vieux quartier relativement préservé est vite revenu à la vie. Ses commerces n'ont pas tardé à rouvrir leurs portes et l'on a entrepris la reconstruction de l'imposante mosquée Bégova Disrinja.

«Sarajevo a été très endommagée», souligne Colin Kaiser, qui dirige le bureau de l'UNESCO à Sarajevo. On a voulu casser la personnalité de la ville. La destruction de la biblio-

© Pascale d'Erm Paris

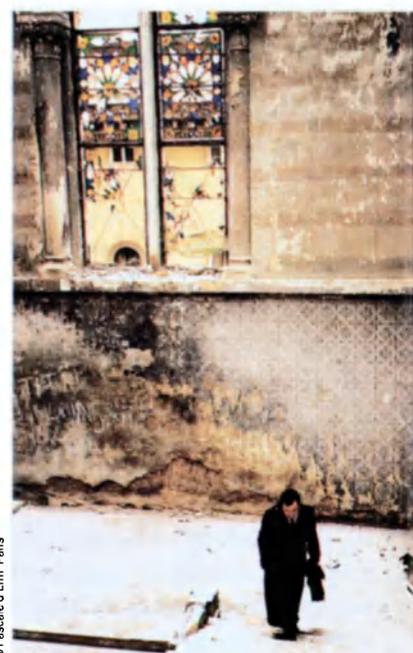
La bibliothèque de Sarajevo (au second plan, derrière un minaret du quartier ottoman).

«Le jour où la bibliothèque de Sarajevo a brûlé, en 1992, une pluie de cendres est tombée doucement sur la ville, raconte tristement Maja Barlitch, employée à l'Institut pour la protection du patrimoine de la Bosnie-Herzégovine. Toute la ville a pleuré, c'était comme lorsqu'on perd un être cher.»

L'acharnement des hommes et la précision des bombardements ont eu raison du magnifique bâtiment viennois. Situé à la lisière du quartier ottoman, il incarnait avec grandeur l'identité culturelle de la ville, l'intelligence et l'histoire. Mais le silence des ruines n'a pas duré longtemps et la musique a pris possession des lieux, préfigurant une sorte de résistance culturelle: «Nous avons conti-

nué à fréquenter les ruines de la bibliothèque durant la guerre, se souvient Maja Barlitch. On y a donné plusieurs concerts; je me rappelle y avoir entendu le *Requiem* de Mozart...» Un peu plus loin, d'autres ruines ont accueilli des festivals de cinéma, des rencontres artistiques. Malgré les bombes, le poul de Sarajevo a continué de battre, régulièrement.

Contrairement à ses prestigieuses voisines, Dubrovnik ou Budapest, Sarajevo n'a jamais été considérée comme un haut lieu culturel. Erigée dans une vallée étroite, la ville s'étire sur 7 kilomètres et déroule 5 siècles d'histoire le long de la tristement célèbre «rue aux tireurs embusqués» et du cours



© Pascale d'Erm Paris



La folie meurtrière du nettoyage ethnique a voulu effacer l'identité pluriculturelle de Sarajevo en détruisant son patrimoine. L'Unesco est particulièrement attachée à sa reconstruction.

thèque, du Musée national et de l'Institut oriental ont entraîné des pertes d'archives irrémédiables. Tout un pan de mémoire de la Bosnie-Herzégovine s'est volatilisé.» Le choix des cibles et la justesse des tirs ont eu des effets effroyables: on a systématiquement visé les universités, les écoles, les centres et les laboratoires de recherche, les musées, ainsi que les plus belles demeures austro-hongroises. Ce n'est pas un hasard si les bâtiments religieux sont inégalement touchés: l'église orthodoxe et la cathédrale semblent indemnes, mais certains minarets du quartier ottoman ont été pilonnés. Quant au petit patrimoine dit de proximité, il a aussi beaucoup souffert: de nombreuses maisons d'habitation que l'on croit épargnées ont été touchées par les obus.

Paul Love © Network/Repho Paris

Reconstruire tant bien que mal

Aujourd'hui, Sarajevo n'est plus tout à fait un champ de ruines. «Ces

derniers temps, la ville s'est métamorphosée très rapidement, explique Francis Bueb, fondateur du centre culturel André Malraux, créé en pleine guerre. On a nettoyé les rues, enlevé les gravats et les carcasses de voitures, et posé des vitres aux fenêtres.» La reconstruction de la Bosnie-Herzégovine a bel et bien commencé. Mais modestement.

Pour les grandes institutions occupées à financer des micro-projets d'urgence, la reconstruction du patrimoine peut en effet sembler secondaire. Mais aux yeux des habitants de la ville, le retour à la normale passe aussi par celle de leur identité culturelle: «Détruire notre patrimoine était une manière de nier notre existence, constate Maja Barlitch. Il faut reconstruire les monuments et les lieux culturels pour retrouver notre tradition et notre identité nationale.»

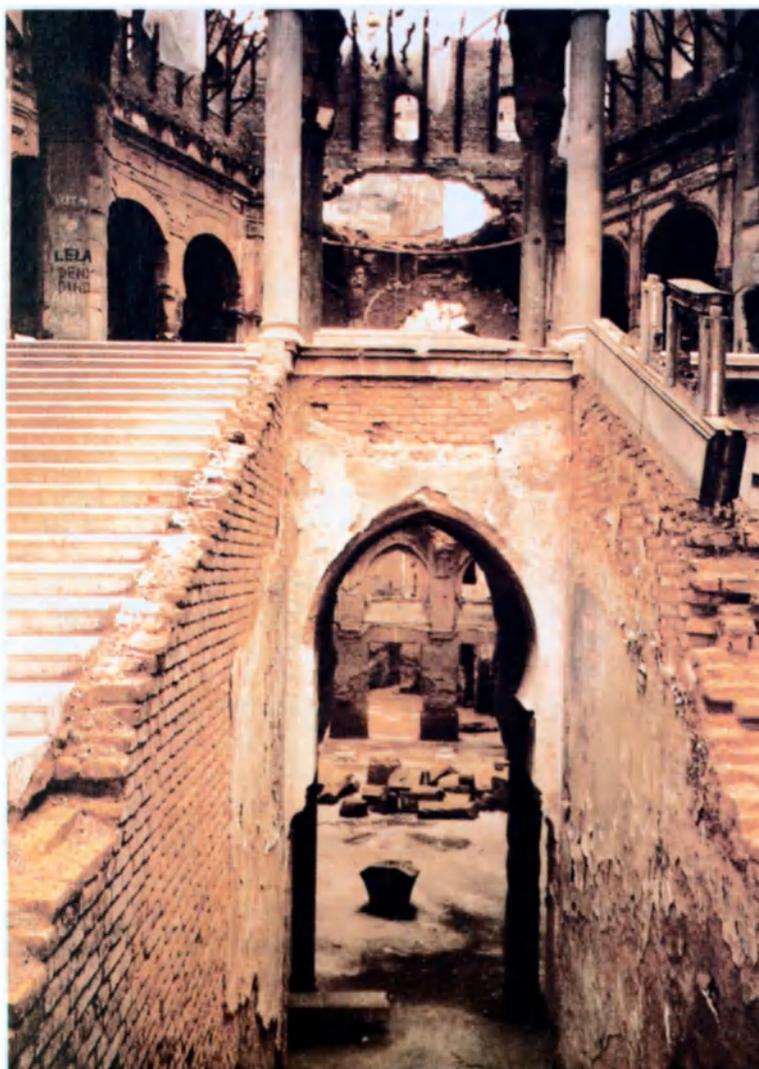
Cacophonie internationale

Et il y a urgence. Les vents peuvent être très violents, à Sarajevo, et risquent d'accélérer l'effondrement des bâtiments aux fondations fragilisées. Et l'incohérence des efforts internationaux constitue un frein. Depuis les accords de Dayton, les initiatives de reconstruction se multiplient, mais sans qu'il y ait une concertation suffisante. Certains pays financent des travaux sans savoir si d'autres pays n'ont pas déjà établi des devis pour le même chantier. Ce manque de cohésion empêche d'atteindre intégralement les objectifs visés. Par exemple, l'Autriche, assistée de fonds européens, a entrepris le nettoyage et la protection de la bibliothèque sans que l'on sache qui va prendre le relais (le coût total des travaux est estimé à près de 80 millions de francs français). La bibliothèque retrouvera-t-elle ses fonctions littéraires, culturelles et historiques d'avant la guerre, ou sera-t-elle promise à d'autres fonctions, plus administratives, comme dans les premiers temps de son histoire? Le débat est lancé. Et il sera sûrement passionné, quand on sait la signification symbolique qui s'attache à cet édifice.

© Pascale d'Em, Paris

Façade d'une demeure d'époque austro-hongroise endommagée par les bombardements.

L'intérieur dévasté de la bibliothèque.



Le patrimoine

- La composition politique de la Bosnie-Herzégovine ne contribue guère à simplifier la reconstruction culturelle du pays. Ainsi, les dix cantons de la Fédération croato-musulmane possèdent chacun ses propres compétences culturelles, mais certains d'entre eux ne disposent d'aucune structure pour les mettre en œuvre.

L'UNESCO réclame plus de concertation

«Il n'existe pour l'heure aucune liste de priorités sur le plan international, affirme Colin Kaiser. On ne connaît pas l'étendue exacte des destructions du patrimoine culturel dans la Fédération croato-musulmane, et, mises à part d'importantes destructions du patrimoine religieux (mosquées et églises catholiques), on en sait peu sur la situation en République serbe. C'est pourquoi l'UNESCO voudrait établir un programme prospectif sur la reconstruction du patrimoine culturel du pays.» Une mission de l'Organisation devrait se rendre prochainement à Sarajevo à cette fin.

Actuellement, le projet principal est un programme de réhabilitation de la vieille ville de Mostar financé par le gouvernement italien, ainsi que de restauration d'une mosquée, toujours à Mostar, financé par l'Arabie saoudite.

L'UNESCO, qui a déjà participé à la rénovation du Musée national, a organisé en octobre 1996 un séminaire sur la reconstruction du patrimoine, qui a permis à des spécialistes internationaux de travailler avec des étudiants bosniaques en architecture et des ingénieurs locaux. «Nous avons eu 35 participants locaux et des spécialistes du monde entier, explique Sibylle Renaud, administratrice du bureau de l'UNESCO à Sarajevo. Ils ont travaillé sur deux cas à Sarajevo (la bibliothèque et la vieille ville ottomane) et sur trois chantiers à Mostar.»

Pour l'architecte en chef des monuments historiques, J.-L. Tappin, qui a également pris part à ce séminaire, «la coexistence fonctionne bien. Actuellement, nous ne pouvons pas concevoir une reconstruction du patrimoine de Sarajevo sans tenir compte de l'histoire de la ville». ■

Les événements récents survenus en Albanie ont porté un coup au patrimoine culturel du pays. Ylljet Aliçka, chef du département des Affaires étrangères au ministère de la Culture, de la Jeunesse et des Femmes, répond aux questions de Jasmina Šopova.

■ Depuis mars 1997, les images qui viennent d'Albanie montrent un pays en plein désarroi. Les médias parlent de casernes dévalisées, d'armes de guerre en libre circulation, de couvre-feu, du débarquement des soldats européens de l'opération Alba, d'élections législatives anticipées... mais pas un mot sur la culture.

Ylljet Aliçka: Dans des périodes de troubles, malheureusement, la culture n'est pas considérée comme une priorité, pas plus à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur. Les dommages culturels que subit actuellement l'Albanie sont peut-être moins importants que ses pertes économiques, mais ils sont irréparables. Avec le temps, l'économie se redressera, mais les objets d'art témoignant de siècles de culture auront disparu à tout jamais.

■ Quel est le bilan des dégâts?

Y. A.: Il est difficile à l'heure actuelle de se prononcer avec certitude. Non plus d'ailleurs que sur les motifs de ces actes: s'agit-il de destruction aveugle, anarchique, ou de pillage intentionnel, intéressé? Le coût estimé des dommages culturels

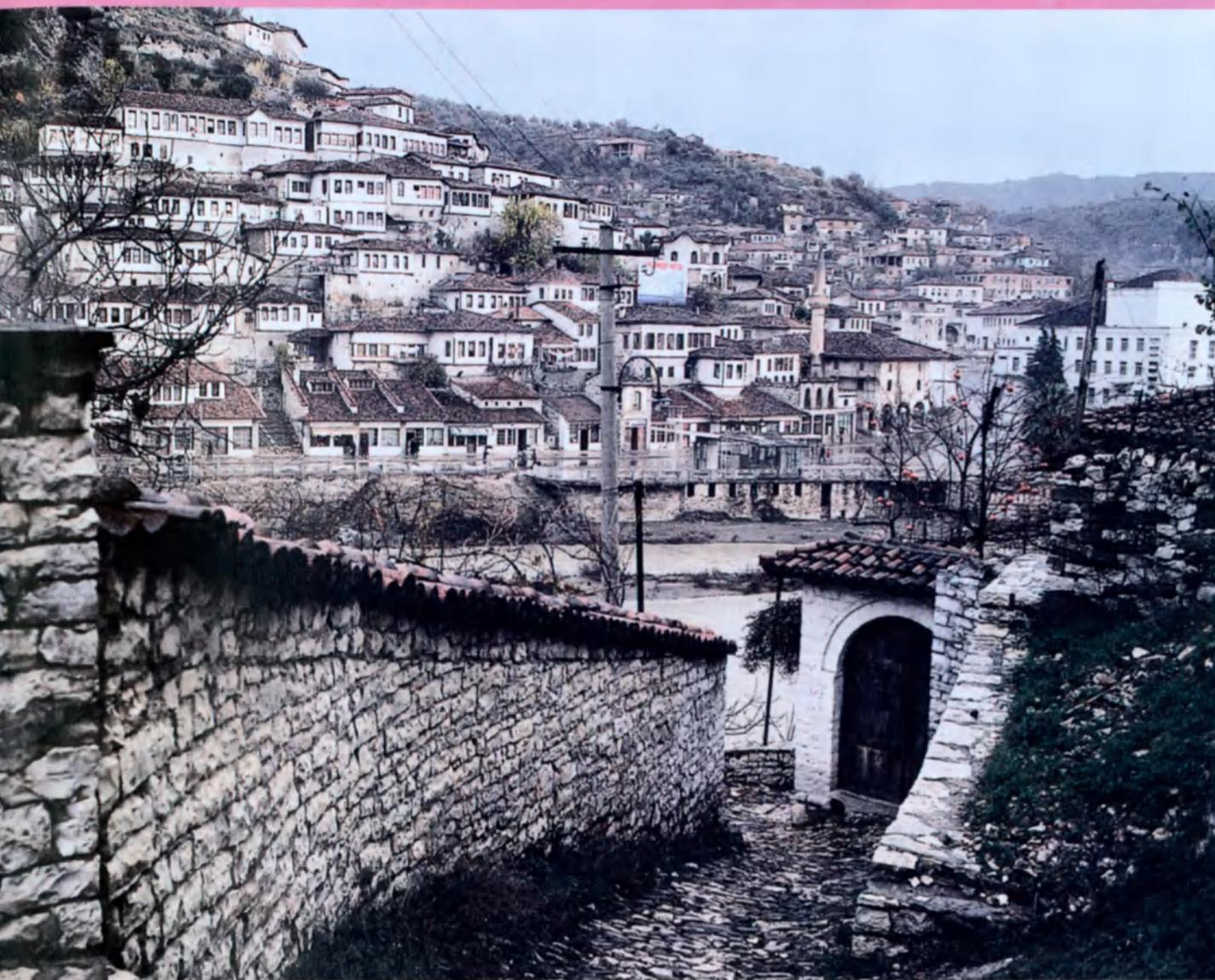


s'élève à environ 800 000 dollars: beaucoup de municipalités, de salles de cinéma, de musées ont été ravagés. La Faculté d'agriculture de Tirana — qui était particulièrement bien équipée en matériel informatique — a été pillée. Et quelque 400 000 livres ont disparu dans les flammes.

■ Peut-on établir un parallèle avec la bibliothèque de Sarajevo?

Y. A.: Non. Les livres n'ont pas été brûlés pour les mêmes raisons. A Sarajevo, on a voulu détruire un patrimoine séculaire commun aux différentes communautés. On a voulu effacer l'histoire. En Albanie, où il existe une harmonie historique entre les ethnies, les livres ont péri, dirais-je, dans la foulée des affrontements. Les livres des bibliothèques

albanais en danger



La ville médiévale de Berat, au riche patrimoine architectural (Albanie centrale).

Michel Setboun © Rapho, Paris

municipales ont disparu avec les bâtiments qui les abritaient, et l'immense fonds d'ouvrages de la Faculté d'agriculture s'est envolé avec les ordinateurs. Il n'y a aucune raison politique à la destruction des livres.

■ Qu'en est-il des musées?

Y. A.: Le musée archéologique de Durres a été sérieusement endommagé et 80 objets de l'époque illyrienne ont été volés. Mais l'inventaire existe toujours et il permettra sans doute d'en retrouver la trace, plus tard, lorsque le pays aura réglé les problèmes plus urgents. En revanche, le cas de Butrinti est beaucoup plus grave. Ce site antique, inscrit en 1992 sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, a été

saccagé, son musée pillé et la documentation brûlée, de manière à rendre toute enquête impossible. Situé au sud du pays, le site est pour l'instant inaccessible aux autorités.

■ Les pillages vont continuer, alors...

Y. A.: Sans doute. Mais la population se mobilise, et c'est là un signe très encourageant. Certains pillent et dévastent tout sur leur passage, mais d'autres risquent leur vie pour sauver ce qui peut l'être encore. Un cinéaste connu s'est opposé personnellement à l'attaque du Centre de production cinématographique de Tirana, par exemple. Et une bibliothécaire a été tuée alors qu'elle essayait de protéger les livres de la bibliothèque municipale de Berat.

Dans cette ville, comme à Korcha, des femmes et des hommes ont pris les armes pour défendre les musées d'icônes médiévales. Beaucoup d'icônes sont maintenant à l'abri chez des particuliers.

Mais nous n'avons pas les moyens de mettre en place une stratégie de protection de notre patrimoine culturel. C'est pour cette raison que nous venons de lancer un appel de solidarité au Comité culturel européen, à Strasbourg, et que nous allons prochainement nous adresser à l'UNESCO et à d'autres institutions internationales. ■

1. Voir «Butrinti ressuscitée», par Zija Xholi, dans *Le Courrier de l'UNESCO* de juin 1994 (*Biotechnologies: cherchez le gène!*)

regard sur la Forêt

par France Bequette

Les écosystèmes forestiers constituent les plus complexes et les plus élaborées des formations naturelles terrestres. Ils couvrent environ 10% de la surface de la planète et 26% de celle des continents. Premiers producteurs de biomasse du globe, ils influent considérablement sur les échanges énergétiques entre l'atmosphère et le sol, interceptant le rayonnement solaire, freinant le vent, fixant le gaz carbonique et évapotranspirant beaucoup d'eau. Directement dépendants du climat, ils en sont aussi l'un des principaux facteurs de régulation.

AU FIL DU TEMPS

Il y a près de 300 millions d'années, des forêts de fougères arborescentes et de prêles géantes couvraient la terre. (On en retrouve la trace dans les gisements de houille.) Puis les océans submergèrent les continents. Les conifères apparurent il y a 260 millions d'années, après le retrait des eaux, et, quelque 130 millions d'années plus tard, les feuillus.

Au tertiaire, il y a 50 millions d'années, régnait sur l'hémisphère Nord un climat chaud et doux, propice à l'éclosion d'une végétation luxuriante, bientôt chassée par la progression inexorable du froid. La flore qui se reconstitua par la suite fut fortement influencée par la disposition des chaînes de montagne.



Ganmechiny/PHR © Jacana, Paris

En Europe, les massifs montagneux orientés est-ouest arrêtaient la migration des végétaux. Les espèces tropicales et subtropicales moururent de froid. À l'inverse, sur le continent américain, les montagnes disposées selon un axe nord-sud leur laissèrent la voie libre. L'Extrême-Orient ne connut pas de période glaciaire et conserva un grand nombre d'espèces qui, par la suite, se réacclimatèrent très bien là où elles avaient prospéré avant. Ce qui explique que les parcs et les jardins d'Europe comptent parmi leurs espèces des ginkgos, des magnolias, des érables et des cerisiers importés d'Asie.

Il existe quatre grands types de forêt (boréale, tempérée, tropicale sèche et tropicale humide). Les conifères règnent sur la forêt boréale, de l'Alaska au Labrador et de la Scandinavie au Kamtchatka, sans oublier la Sibérie. Bouleaux, saules

et trembles y mêlent leurs branches et leurs racines. Le feuillage sombre des sapins contraste avec les troncs blancs des bouleaux, et, au sol, l'herbe se colore de mille fleurs. En zone tempérée — mais seulement dans l'hémisphère Nord, en raison du climat trop chaud au sud — la forêt change d'aspect selon les saisons. Les troncs élancés des chênes, des hêtres ou des érables forment de hautes futaies sommées de couronnes de branches très ramifiées. Leur feuillage caduc passe du vert tendre au vert foncé, puis aux ors et aux rouges de l'automne, avant de tomber au sol. Dans les régions de climat méditerranéen ou californien, au sol pierreux ou sableux, on trouve des arbres à feuillage dur, comme l'olivier, des plantes grasses, des cactus et un taillis bas, impénétrable: garrigue, maquis ou chapparral. En zone tropicale, la forêt luxuriante exige une chaleur égale et beaucoup



Plantation d'oliviers en Andalousie (Espagne).

H. Cellas © Jacana, Paris

de pluie tout au long de l'année. En quête de lumière, les arbres s'élancent vers le ciel, atteignant jusqu'à 50 ou 60 mètres de hauteur, dans un enchevêtrement de lianes et d'épiphytes.

UN RÉSERVOIR DE CARBONE

Même si elles commencent à être bien connues, les interactions entre forêt et climat restent un sujet de débat entre spécialistes. Pour Gilbert Aussenac, de l'Institut national français de recherche agronomique (INRA), la forêt est un piège à rayonnement solaire plus efficace que toute autre formation végétale. La chaleur, stockée le matin, est restituée en soirée. Au contact des masses d'air plus humide qui stagnent au-dessus des forêts, elle entraîne des précipitations orageuses.

Afin de démontrer que le régime des pluies est fortement influencé par le couvert forestier, les chercheurs ont modélisé la déforestation totale des 5 millions de km² du bassin de l'Amazonie. Dans cette hypothèse, la température de l'air s'élèverait de 1 à 3° C, en raison de la baisse de l'évapotranspiration, ce qui entraînerait également une baisse de 26% de la pluviométrie!

Moins connue, mais vitale pour l'avenir du climat de la planète, est la relation entre la forêt et l'augmentation du gaz carbonique (CO₂) dans l'atmosphère. La concentration de CO₂ dans l'atmosphère terrestre est passée de 280 à 360 volumes par million depuis le début de l'ère industrielle. Une augmentation foudroyante en l'espace d'un siècle, si l'on consi-



G. Paul Adam/PP © Jacana, Paris

dère qu'elle n'avait augmenté que de 80 ppm au cours des 200 000 années précédentes (mesures prises dans les microbulles de la glace polaire). Et elle pourrait encore doubler d'ici au milieu du siècle prochain.

Dans le cycle global du carbone sur la terre, les forêts jouent un double rôle de réservoir, d'une part en absorbant une quantité importante du CO₂ contenu dans l'atmosphère, d'autre part en en émettant. La biosphère terrestre et l'atmosphère échangent ainsi annuellement des quantités énormes de carbone: le flux annuel de fixation dans les végétaux de CO₂ atmosphérique par la photosynthèse représente environ 100 milliards de tonnes, mais ce flux est quasiment compensé par un flux inverse correspondant à la respiration des végétaux et des micro-organismes du sol (bactéries, champignons...) qui décomposent la litière et la matière organique du sol. Si,

Forêt tempérée à feuilles caduques (érables) au Canada.

pour l'heure, les écosystèmes forestiers «épongent» assez bien le CO₂ que nous produisons, et qui alimente leur développement, ils ne pourront plus le faire si les émissions continuent d'augmenter et si la déforestation se poursuit.

LA DÉFORESTATION

Selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), qui mène un Programme d'évaluation des ressources forestières, les forêts couvraient quelque 3 454 millions d'hectares dans le monde en 1995, dont un peu plus de la moitié dans les pays en développement. Entre 1990 et 1995, les forêts du globe ont subi une perte nette estimée à 56,3 millions d'hectares, soit un recul de 65,1 millions d'hectares dans les pays en développement, en partie compensé par un accroissement de 8,8 millions d'hectares dans les pays développés. La perte en forêts a toutefois été inférieure aux prévisions et a globalement diminué.

Certaines communautés, cependant, ne peuvent faire autrement que d'y contribuer. Dans les zones arides et sur les hautes terres exposées à l'érosion, par exemple, les communautés pauvres tirent des rares arbres qui y poussent le bois de chauffage, le fourrage et de maigres revenus. A cela, s'ajoutent le surpâturage, l'agriculture extensive et les incendies — qui sont le lot des forêts sèches de type méditerranéen.

Le développement d'une agriculture de subsistance en Afrique et en Asie tropicales et la mise en chantier de vastes programmes de ▶



Forêt tropicale humide au Cameroun.

Gilles Nicollet © Jacana Paris



Empreinte fossile
d'une fougère
arborescente
(Nouvelle-Zélande).

Pat. Wild © Jacana, Paris

► développement économique en Amérique latine et en Asie entraînent un important recul du couvert forestier dans ces régions. En effet, toujours selon la FAO, leur évolution démographique devrait contraindre certaines parties du monde, comme l'Afrique subsaharienne et l'Amérique latine, à transformer les forêts en terres agricoles. Mais rien ne garantit qu'une telle conversion constituera un gain pour les populations concernées. ■

Pour en savoir plus:

LA SITUATION DES FORÊTS DU MONDE

rapport de la FAO, Rome 1997

LA GESTION DURABLE DES FORÊTS

les dossiers de l'INRA, n° 12,
automne 1996

BOIS ET FORÊTS DES TROPIQUES CIRAD-Forêt, n° 240, 1994

Le XI^e Congrès forestier mondial,

organisé conjointement par la Turquie et l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), se tiendra à Antalya (Turquie), du 13 au 22 octobre 1997. Il aura pour thème directeur: «La foresterie: pour un développement durable vers le 21^e siècle.»

Les journées seront organisées autour d'un ou de deux des sous-thèmes suivants: a) les ressources forestières et arborées, b) les forêts, la diversité biologique et la défense du patrimoine mondial, c) la fonction protectrice et environnementale des forêts, d) la fonction productive des forêts, e) la contribution économique de la foresterie au développement durable, f) les dimensions sociales de cette contribution, g) les politiques, les institutions et les moyens pour un développement forestier durable.

Pour plus ample information, s'adresser à:

Comité d'organisation du XI^e Congrès forestier mondial,
ministère des Forêts, Atatürk Bulvarı,
N° 153 Bakanlıklar, 06100 Ankara, Turquie.

Téléphone: 90-312-417-77-24. Télécopie: 90-312-417-91-60.

Courrier électronique: obdi-f@servis.nct.tr

ou

Comité d'organisation du XI^e Congrès forestier mondial,
FAO, département des Forêts,

Via delle Terme di Caracalla, 00100 Rome, Italie.

Téléphone: 39-6-522-550-88. Télécopie: 39-6-522-551-37.

Courrier électronique: luis.botero@fao.org

Internet: <http://www.fao.org/waicent/faoinfo/forestry/wforcong>

autour du monde



Claude Nardin © Jacana, Paris

DU PLASTIQUE DANS LES PLANTES

A quand le plastique végétal? Naturellement présent — mais en quantité infime — dans les feuilles de nombreuses plantes, comme le cotonnier ou la moutarde, ce plastique naturel revient pour le moment beaucoup plus cher à produire que le plastique traditionnel. Grâce aux manipulations génétiques, des chercheurs espèrent accroître les capacités de production de certaines plantes. Des espèces commerciales comme le maïs pourraient alors devenir de véritables «usines à plastique». Mais beaucoup d'inconnues demeurent. Le plastique biodégradable n'est encore qu'un rêve. ■

DE L'AIR!

Dans les grandes villes du monde, la santé est de plus en plus affectée par la pollution de l'air. A Bombay, où l'on estime que la teneur en plomb de l'atmosphère a doublé entre 1980 et 1987, cette pollution serait responsable d'une forte augmentation des problèmes respiratoires et cardiaques et des allergies cutanées des habitants. Aussi, la Banque mondiale et le Programme des Nations Unies pour le développement ont-ils lancé conjointement un programme de gestion de la qualité de l'air en ville. Il s'intègre à un autre programme, plus vaste, qui vise à améliorer l'environnement de cinq grandes zones urbaines asiatiques (Beijing, Bombay, Colombo, Djakarta, Katmandou et la conur-

bation de Métro-Manille). Principales mesures proposées: contrôle plus strict des émissions de polluants et baisse du prix du carburant sans plomb. ■

RÉCUPÉRER LE LIÈGE

Tissu protecteur imperméable qui se forme sous l'écorce de certains arbres, le liège est particulièrement épais chez le chêne-liège qu'on exploite commercialement pour cette raison. Mais il faut attendre plus de 25 ans avant de pouvoir le prélever pour la première fois, et laisser s'écouler 10 ans entre chaque récolte. Pour répondre à une demande croissante, on procède à des prélèvements trop rapprochés, qui fragilisent les arbres, menacés de surcroît depuis 1992 par un champignon. Une association belge dénommée «Le petit liège» a lancé en 1996 une opération de collecte de tous les objets en liège habituellement jetés après usage: bouchons, semelles, panneaux muraux. Très bon isolant thermique et acoustique, le liège broyé est ensuite utilisé en construction. Ce recyclage pourrait permettre à la France, à l'Espagne et au Portugal de moins surexploiter les chênes-lièges. ■

DE LA GOMME À MÂCHER ENFIN DÉTACHABLE!

En 1996, un Américain, devant la prolifération des chewing-gums mâchés collés un peu partout, jusque sur les statues de l'espace public, a déposé le brevet d'une nouvelle recette. La gomme, une fois séchée, devient cassante et se détache facilement de toutes les surfaces. Elle peut également se dissoudre dans la bouche au terme d'un certain temps de mastication, ou encore être avalée sans inconvénient. Serait-ce la fin d'une forme insidieuse de pollution? ■

DES PLANTES À L'ESTOMAC SOLIDE

Aux États-Unis, de nombreux sites pollués par des métaux lourds ou des produits chimiques attendent d'être nettoyés. Mais les méthodes de lavage traditionnelles sont dispendieuses et appauvrissent considérablement les sols, tuant dans l'opération tous les micro-organismes qui s'y cachent. Deux chercheurs expérimentent des méthodes moins rapides, mais bien plus économiques, écologiques et efficaces: les «hyperaccumulateurs». Ce sont des plantes qui ont la parti-



Virginie Kecha © Jacana, Paris

cularité d'absorber les polluants, métalliques ou autres, dans des proportions largement supérieures à la moyenne — de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de fois. Ainsi le thlaspi (*Thlaspi caerulescens*) digère le zinc, mais aussi le cadmium et le nickel; la carotte «pompe» le D. D. T (voir la rubrique «Initiatives», novembre 1996, *Le marché à travers les âges*). ■

L'ESTURGEON VICTIME DE SES ŒUFS

Une pollution grave et une pêche effrénée mettent en danger les ressources halieutiques de la mer Caspienne. En Iran, par exemple, les prises d'esturgeon sont aujourd'hui inférieures de 75% à ce qu'elles étaient en 1981. Après avoir diminué de moitié ses quotas l'année dernière, la République islamique a récemment élaboré un plan de développement d'écloseries d'esturgeons afin d'augmenter sa production de caviar. Elle a également conclu avec les autres États riverains des accords de répartition des captures et de répression du braconnage. Enfin, certains types de filets sont en passe d'être interdits et certaines espèces de poisson revalorisées en vue d'une consommation humaine. ■

MANGER EN FORÊT TROPICALE

L'alimentation en forêt tropicale a été publié en français par le Programme «L'homme et la biosphère» de l'UNESCO en 1996. Cet

ouvrage en deux volumes (1 400 pages) est une traduction et une remise à jour d'un livre paru en anglais dans la même collection (en 1993). Le premier volume porte sur les ressources alimentaires, leurs modes de production et de consommation; le second, sur les fondements culturels des choix alimentaires et des stratégies de développement. À travers quelque 85 articles savants, les auteurs nous font partager la vie quotidienne des populations des zones tropicales, leurs habitudes, leurs croyances et leur connaissance des ressources de la forêt. Cette somme très documentée intéressera tous ceux qui participent au développement de ces régions. ■

DES VERS DE TERRE DANS LE THÉ

Utiliser le ver de terre pour fertiliser les plantations de thé, telle est la méthode inédite que vien-

ment de mettre au point l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM), l'Université de Sambalpur (Inde) et une société indienne de production agricole. Le ver de terre est un allié précieux. Il enrichit le sol qu'il habite par ses déjections riches en éléments minéraux (azote, phosphates) et en humus. Il en améliore le drainage et l'aération par ses galeries. Il stimule les champignons qui vivent en symbiose avec les racines de thiers et favorisent l'absorption de l'eau, de l'azote et du phosphore par la plante. Les vers choisis — une variété locale particulièrement active — sont élevés au sein même des plantations. Les résultats parlent d'eux-mêmes: la production des feuilles de thé a augmenté de 35 à 240% suivant les sites et a permis de réduire de moitié l'utilisation d'engrais chimiques. ■



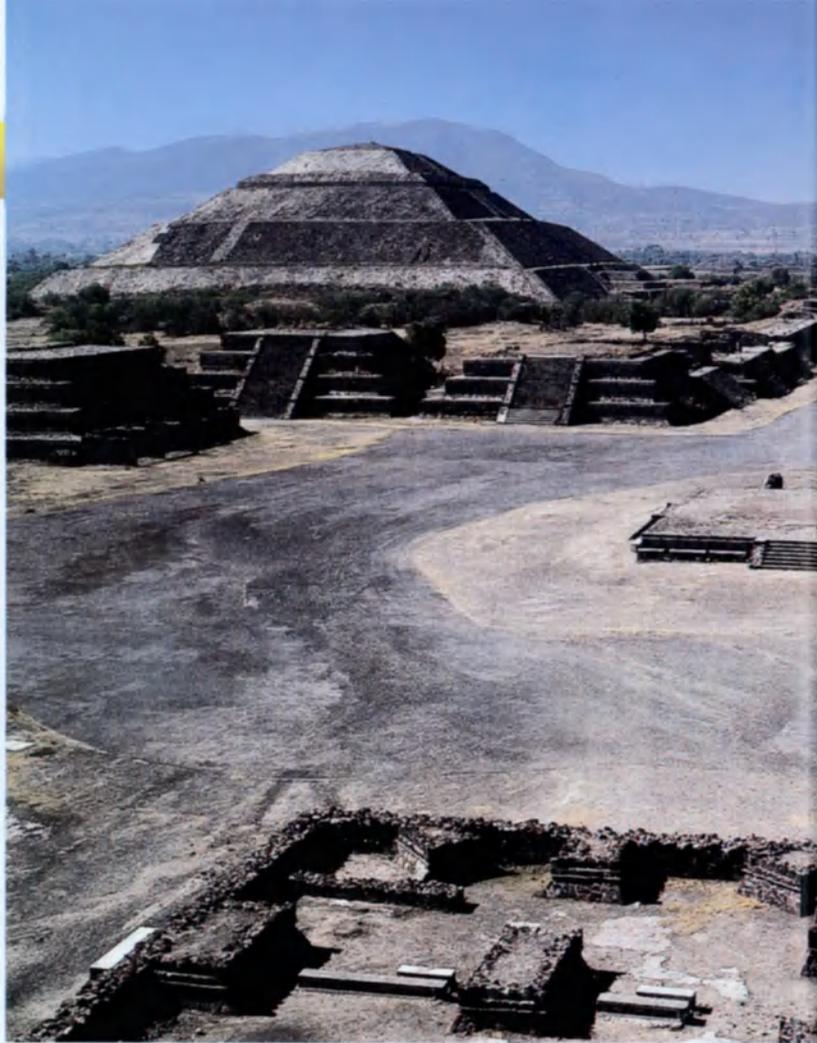
© Sistriz/Ask Images Paris

TEOTIHUACÁN

une ville à visage divin

par Cécile Romane

Après un siècle de fouilles archéologiques, les vestiges de la cité-Etat de Teotihuacán (Mexique) gardent jalousement leurs secrets. Ce site préhispanique, le plus vaste de Méso-Amérique, est inscrit depuis 1987 sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.



© G. Dagli-Orti, Paris/Musée national d'anthropologie, Mexico

Faute de traces écrites, l'histoire de Teotihuacán, ancienne capitale de la plus grande civilisation urbaine précolombienne de la vallée de Mexico (2^e - 7^e siècle), située à une quarantaine de kilomètres au nord de Mexico, garde encore de nombreux points d'ombre.

Sa fondation remonte à la fin du premier siècle de notre ère, sans que la date en soit fixée définitivement dans l'état actuel des fouilles archéologiques. Elle s'étendait sur près de 40 kilomètres carrés et a abrité une population considérable, de 100 000 à 1 600 000 habitants suivant les estimations et les périodes.

Après avoir connu son apogée entre les 4^e et 5^e siècles de notre ère, elle s'est éteinte brusquement, selon des datations récentes (1996), dans la première moitié du 7^e siècle. On ne connaît pas avec précision la raison exacte de

l'extinction de cette culture. On suppose que des modifications dans la nappe phréatique, et donc dans l'approvisionnement en eau, ont précipité son déclin.

Le nom d'origine de la ville est inconnu. Ce sont les Aztèques qui l'ont appelée Teotihuacán (la «cité des dieux») lorsqu'ils découvrirent, des siècles plus tard, cette immense cité en ruine. Elle leur parut si imposante qu'ils crurent que seuls les dieux avaient pu l'édifier et que ceux-ci y avaient donné naissance au Cinquième Soleil (voir *Le Courrier de l'UNESCO*, «Le soleil, mythes anciens, technologies nouvelles», juin 1995, p. 13).

LE CENTRE CÉRÉMONIEL

Une artère rectiligne de 40 mètres de large, la voie des Morts, s'étire sur plus de 2 kilomètres en une succession nette de places rectangulaires mises au même niveau par des escaliers, puis se prolonge sur environ 3 kilomètres supplémentaires, toujours aussi droite, mais avec des abords à l'architecture moins structurée. Cette perspective grandiose était bordée de part et d'autre de plus de 2 000

Statuette féminine articulée, céramique d'époque classique (400 apr. J.-C.).



Marco © Ask Images, Paris

La voie des Morts avec, à gauche, la pyramide du Soleil, vues depuis la pyramide de la Lune.



temple, a sans doute servi d'habitation aux prêtres de la Lune.

Au sud de la voie des Morts se dresse l'immense structure quadrangulaire de la «Citadelle» d'environ 400 mètres de côté et d'une superficie de près de 7 hectares. La place qu'elle dessine est délimitée par quatre plates-formes (confondues par les Espagnols avec les murailles d'une forteresse). Elle pouvait accueillir à l'aise 100 000 personnes.

La pyramide de Quetzalcóatl, ou pyramide du Serpent à plumes, s'y élève. Les gradins monumentaux de la façade ouest de cette dernière pyramide sont en excellent état de conservation. L'élément caractéristique du style architectural de Teotihuacán est

ici parfaitement visible: il s'agit du système du *talud-tablero*, alternance de talus inclinés et de parements verticaux, ornés généralement de bas-reliefs. Sur ses quatre faces, la pyramide porte 366 têtes de Quetzalcóatl traitées en ronde bosse, impressionnantes avec leur gueule ouverte.

UNE CIVILISATION RAYONNANTE

La ville a été conçue en étroite harmonie avec le paysage environnant. Du milieu de la voie des Morts, on voit le sommet de la montagne voisine, le Cerro Gordo, se profiler juste au-dessus du faite de la pyramide de la Lune. Le plan de la cité frappe par sa rigueur géométrique. Le centre cérémoniel s'ordonne autour de l'axe nord-sud de la voie des Morts; le centre administratif, le marché et la «citadelle» sont situés par rapport à un axe est-ouest. La disposition des monuments culturels et sacerdotaux, tous orientés selon l'axe de la pyramide du Soleil qui coïncide avec la marche du soleil lors de son passage au zénith, répond à une logique astronomique. Le culte du soleil et l'étude des astres durent avoir une très grande importance dans la société téotihuacane. ▶

immeubles d'habitation aux nombreux «appartements», véritables grands ensembles avant la lettre.

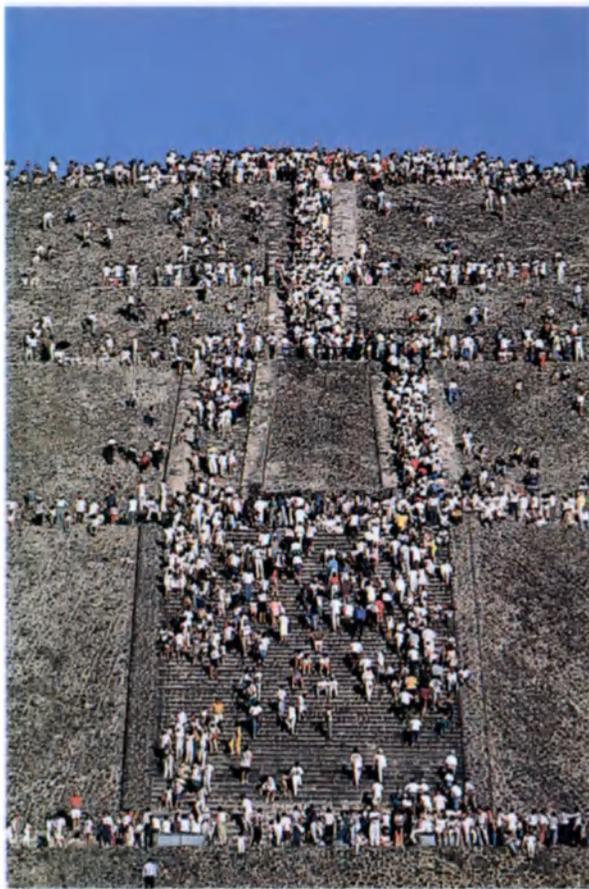
La plupart des monuments du centre cérémoniel qui, malgré ses vastes dimensions, ne représente que 10% de la superficie totale de l'agglomération, s'alignent le long de cette voie. Le plus imposant, la pyramide du Soleil (225 x 222 mètres à la base), est la troisième plus haute pyramide du monde. Située du côté est, elle s'élève actuellement à quelque 63 mètres de hauteur (mais était haute de 75 mètres initialement) pour un volume de 1 million de mètres cubes.

Moins colossale mais également massive, la pyramide de la Lune (150 x 140 mètres à la base et 42 mètres de hauteur) est située à l'extrémité nord de la voie des Morts et composée de quatre étages superposés en retrait les uns par rapport aux autres. Sur la place carrée qui la précède se trouve le palais de Quetzalpapalotl, le Quetzal-Papillon. Cet animal mythologique est représenté en bas-relief sur les piliers du patio. L'édifice, un des rares qui ne soit pas un

Huehueteotl, le dieu du feu. Sculpture en pierre du 2^e-3^e siècle.



© G. Dagli Otti, Paris/Musée national d'anthropologie, Mexico



Marco © Ask Images, Paris

Repères chronologiques

2^E - 1^{ER} SIECLE AV. J.-C.:

La vallée de Teotihuacán est occupée par une population dispersée. Peut-être existe-il déjà un centre de pèlerinage très actif (autour d'une grotte?).

1-200 AP. J.-C.:

Concentration de la population et création progressive d'une cité sacrée. Premier sanctuaire: la pyramide du Soleil. Aménagement de la voie processionnelle, dite des Morts, perpendiculairement à l'axe principal de ce dernier. Construction de la pyramide de la Lune, de la «citadelle» et du temple de Quetzalcóatl.

300-650 AP. J.-C.:

Apogée de la cité-Etat, dont la superficie atteint 36 km². C'est alors la première métropole du Nouveau Monde et la sixième plus grande ville de la planète (125 000 habitants). Son influence s'étend sur d'autres civilisations: totonaque dans la région du golfe, zapotèque à Oaxaca, cultures de l'ouest du Mexique, et maya, au sud.

VERS 650:

Effondrement de Teotihuacán et fin de sa prédominance.

► Un gouvernement théocratique dirigeait cette société hiérarchisée qui vivait du commerce. De vastes gisements d'obsidienne et une terre fertile étaient la base de la richesse de la ville. Les classes sociales fortement marquées distinguaient la population suivant la profession: potiers, peintres, lapidaires, agriculteurs, pêcheurs, etc. Teotihuacán fut un centre cosmopolite. Sa population était composée d'ethnies diverses réparties en quartiers différents. Ce fut le centre économique, religieux et politique le plus important de toute la Més-Amérique. Elle révèle des connaissances très avancées dans les domaines de la géométrie, de l'architecture, de l'astronomie et de l'art. Les scènes mythologiques des peintures qui ornent les murs

des palais, la disposition des édifices, qui répondent à des préoccupations astronomiques et non pas militaires, laissent supposer que cette civilisation fondée sur le culte de divinités terrestres et agraires était pacifique.

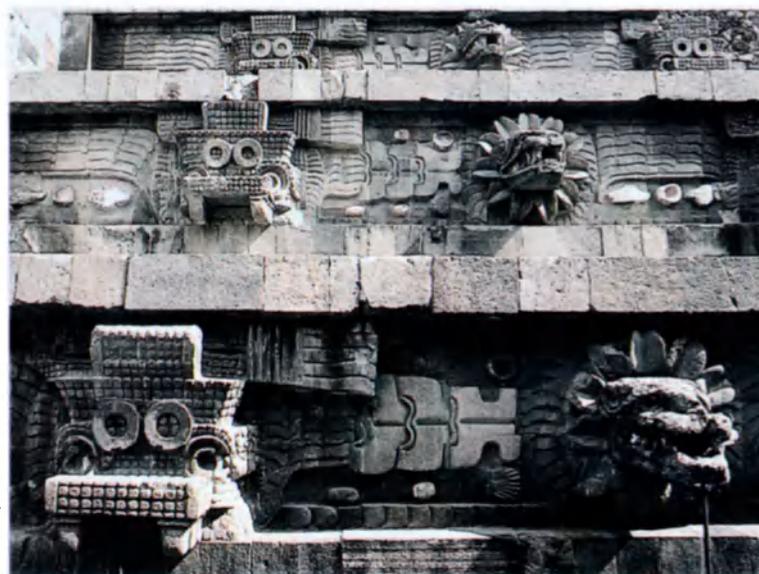
Son influence s'est étendue dans toute la Més-Amérique: les deux tiers sud du Mexique actuel, le Guatemala, le Honduras et Belize. L'art de la poterie et de la céramique, en particulier, a marqué durablement les cultures des Mayas et d'Oaxaca. Ce rayonnement s'étendit aussi dans le temps. Durant des siècles, d'autres populations ont continué d'adorer les dieux de Teotihuacán: Quetzalcóatl, le Serpent à plumes, divinité associée à l'humidité et la fertilité, ou Tláloc, le dieu de la pluie. ■

La pyramide du Soleil (63 mètres), la troisième plus haute du monde.



© M. Pedron, Paris

La pyramide de Quetzalcóatl compte, sur ses quatre côtés, 366 têtes similaires du Serpent à plumes.



© M. Pedron, Paris

Têtes en ronde bosse de Tláloc, le dieu de la pluie (à gauche), et de Quetzalcóatl, le Serpent à plumes (à droite), divinité associée à l'humidité et à la fertilité, sur la pyramide de Quetzalcóatl.



Marco © Ask Images, Paris

Fouilles et restauration

Les premières fouilles datent de 1884. Certains monuments sont restaurés dès 1905-1910, comme la pyramide du Soleil à laquelle son inventeur, Leopoldo Batres restituait arbitrairement un cinquième gradin. La «citadelle» fut découverte et restaurée en 1917-1920.

Depuis 1962, la recherche archéologique est coordonnée par l'Institut national mexicain d'anthropologie et d'histoire (INAH). Cette exploration plus systématique du site a permis de découvrir, entre autres, le palais du Quetzal-Papillon. Au début des années 70, on a découvert sous la pyramide du Soleil une grotte naturelle aménagée en salles souterraines reliées entre elles par des tunnels. Il s'agit là d'un dispositif cérémoniel, mais la fonction symbolique de l'édifice, qui jouait un rôle central dans la religion de Teotihuacán, reste encore inconnue. Peut-être symbolisait-il le centre mythique de la création.

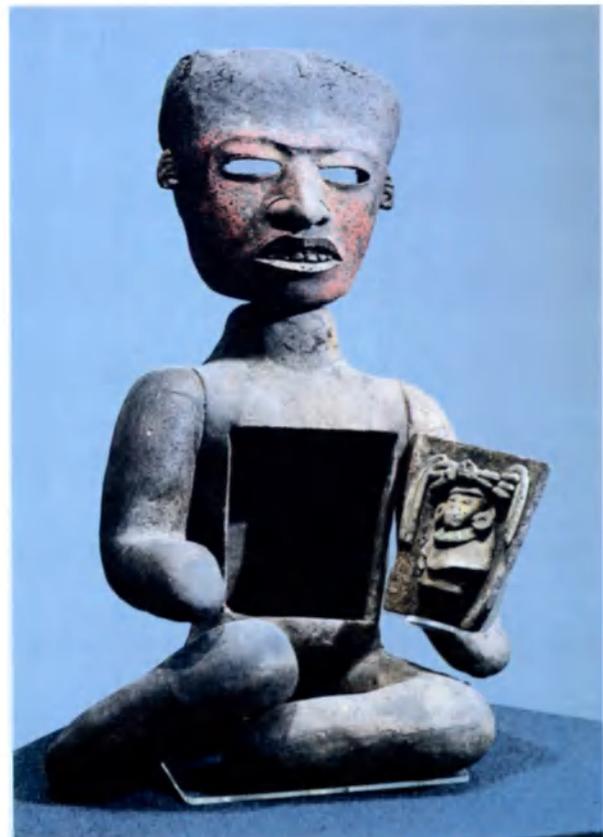
En 1980, le Mexique a lancé une vaste campagne de fouilles et de consolidation, le «Projet archéologique de Teotihuacán», auquel 600 personnes ont travaillé durant deux ans sous la direction de Ruben Cabrera, de l'Institut national d'histoire et d'anthropologie. Principalement concentré au sud de la voie des Morts, ce chantier a dégagé les vestiges des couches postérieures à la civilisation de Teotihuacán.

Les fouilles propres à la pyramide du Serpent à plumes (1917, 1925, 1939, 1982) ont permis de découvrir des sépultures contenant squelettes et offrandes — objets d'obsidienne, figurines de pierre dure, coquillages taillés. En 1988-1989, le Projet du temple de Quetzalcóatl, qui regroupe des archéologues du Mexique et des Etats-Unis, a exploré des endroits de la citadelle encore jamais étudiés. En 1994-1995, les couches postérieures à Teotihuacán sont ôtées lors d'une nouvelle campagne mexicaine. Environ 200 tombes sont réparties dans la construction même de la pyramide, soit à son centre exact, soit dans des fosses sous le sol, soit aux angles.

René Millon (Université de Rochester, aux Etats-Unis) a entrepris en 1973 la cartographie du site entier, le *Teotihuacán Mapping Project*. D'après lui, la pyramide de la Lune contient peut-être une structure interne, mais le monument n'est pas encore déchiffré. ■ C. R.

L'alternance de talus inclinés et de parements verticaux est caractéristique des constructions de Teotihuacán. Ici, la pyramide du Soleil.

Figurine en céramique (vers 500 apr. J.-C.). Sa poitrine abrite une petite idole à l'emplacement du cœur.



© G. Dagli Orti - Paris/Museo national d'anthropologie, Mexico

Repenser l'éducation des adultes

par Christopher McIntosh



ACTION UNESCO

Samia Wadie Hannah a commencé à travailler dès l'âge de cinq ans aux côtés de son père, qu'elle aidait à ramasser les ordures dans les rues du Caire (Égypte). N'étant jamais allée à l'école, c'est en suivant les cours d'alphabétisation pour adultes animés par le prêtre copte de sa paroisse qu'elle a appris à lire. Elle a ensuite passé son brevet d'études primaires par correspondance. Elle est aujourd'hui responsable d'une association de protection de l'environnement au Caire.

Autre exemple, cet immigrant, originaire d'un petit Etat du Pacifique, qui, lorsqu'il a débarqué voici quelques années à Houston

(Texas) parlait à peine l'anglais et ignorait presque tout du mode de vie américain. Après deux années de familiarisation avec la langue et la culture du pays à l'école de San Jacinto, il est allé de diplômé en diplômé et a fini par passer un doctorat au Massachusetts Institute of Technology. Il est aujourd'hui un savant compétent et respecté.

Fille d'un technicien chauffagiste de Montabaur (Allemagne), Kerstin Herz-Habbert voulait travailler dans la presse. Mais, après avoir effectué un stage sans lendemain dans un quotidien à l'issue de sa scolarité, elle a dû se rabattre sur un poste de secrétaire dans une entreprise de relations publiques — où elle ne se plaisait pas du tout. Aussi, à 23 ans, a-t-elle décidé de s'inscrire à l'Université. Avec l'aide de ses parents, d'une bourse et d'un emploi à temps partiel à la Poste, elle a obtenu une maîtrise de

lettres, de sociologie et de pédagogie aux universités de Heidelberg et de Hambourg, et prépare maintenant un doctorat ès lettres.

Ces trois personnes ont en commun d'avoir vu leur vie transformée par les possibilités d'éducation qui leur ont été offertes en tant qu'adultes. Mais si des millions d'individus de par le monde profitent actuellement, sous une forme ou une autre, de cette opportunité, des millions d'autres se la voient refuser. C'est un immense potentiel humain qui dort là, inexploité. Pour le libérer, un nouvel effort mondial s'impose.

C'est dans cette perspective que la 5^e Conférence internationale de l'UNESCO sur l'éducation des adultes (CONFINTEA) réunira, du 14 au 18 juillet, à Hambourg (Allemagne), plus de 1 500 délégués du monde entier (voir encadré). Voici quelques-uns des thèmes qui y seront abordés.

«Apprendre en douceur»: une nouvelle méthode d'apprentissage des langues présentée à Hambourg (Allemagne).

TRAVAIL ET EMPLOI

Le monde du travail évolue de façon aussi rapide que spectaculaire. Le progrès technique s'accélère, l'industrie cherche sans cesse à accroître son rendement, la concurrence mondiale se fait de plus en plus rude et les emplois stables deviennent l'exception. Pour le sociologue britannique Charles Handy, il ne fait pas de doute que d'ici quelques années, les grands groupes des pays industrialisés emploieront deux fois moins de personnel, le paieront deux fois plus cher, et tripleront leur rendement. La tendance à la fermeture des usines et des succursales au profit d'une sous-traitance confiée à des



L'éducation des adultes est devenue un besoin crucial. Elle doit être repensée pour répondre aux enjeux de demain.



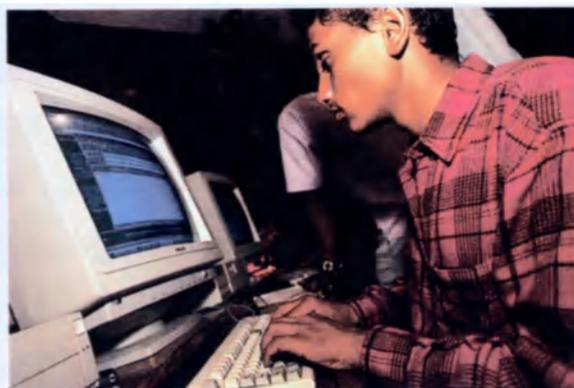
© Jeremy Homer/Panos Pictures, Londres

Education à l'environnement dans la «bande verte», zone protégée du littoral près de Salvador de Bahia (Brésil).



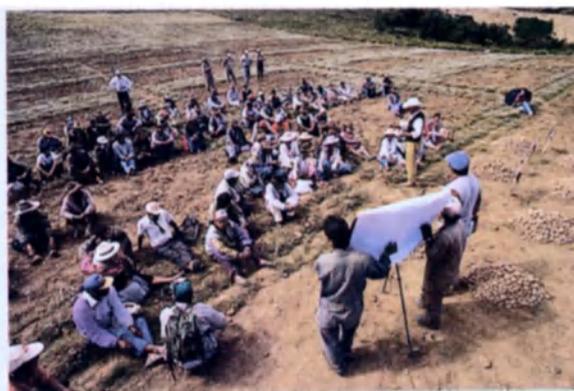
© Jeremy Harley/Panos Pictures, Londres

Cours d'alphabétisation pour adultes en Mauritanie.



© Paul Smith/Panos Pictures, Londres

«Le réseau Internet risque de servir d'instrument hégémonique pour imposer les valeurs, les langues et les normes culturelles du Nord industrialisé aux pays du Sud.» Cybercafé à Bangalore (Inde).



© Rhodri Jones/Panos Pictures, Londres

PME spécialisées devrait se confirmer. Tout cela nécessite de nouveaux liens de solidarité et l'adoption de politiques plus fines et plus souples pour permettre aux adultes de développer leurs compétences tout au long de leur vie.

C'est dire l'importance des programmes de formation continue dans les entreprises. Le groupe automobile britannique Rover, par exemple, a lancé dès 1990 un vaste programme de formation (35 millions de livres par an), et propose à

Des techniciens de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) font un exposé pratique à des paysans de la Cochabamba (Bolivie).

ses employés, outre des cours de perfectionnement, des bourses d'étude pour le sujet de leur choix (de la poésie à la guitare). Le résultat est probant: une main-d'œuvre plus motivée, plus souple, capable d'initiative, et un chiffre d'affaires annuel qui est passé de 31 000 livres par employé en 1989 à 122 000 cinq ans plus tard.

La 5^e Conférence internationale sur l'éducation des adultes

«Apprendre à l'âge adulte: une clé pour le 21^e siècle», tel est le thème central de la Cinquième conférence internationale sur l'éducation des adultes (CONFINTEA), organisée par l'UNESCO en coopération avec des partenaires internationaux (14-18 juillet 1997) à Hambourg (Allemagne). Elle prolonge le travail des quatre conférences antérieures de l'UNESCO sur l'éducation des adultes: Elsinore (Danemark, 1949), Montréal (Canada, 1960), Tôkyô (Japon, 1972), Paris (France, 1985).

On parlera beaucoup à Hambourg de démocratie, c'est-à-dire d'élargir les possibilités d'éducation au plus grand nombre possible et de promouvoir l'idéal démocratique par l'éducation. On réfléchira aussi aux moyens de promouvoir une culture de paix et la compréhension mutuelle entre les peuples — nécessité dont l'urgence ne fait que croître dans un monde de plus en plus marqué par l'interpénétration des nationalités et des communautés linguistiques et ethniques.

Les deux retombées immédiates de la Conférence prendront la forme de deux documents: une *Déclaration sur l'éducation des adultes*, qui rappellera les grands principes de toute action en ce domaine, et un *Calendrier pour l'avenir*, qui définira un certain nombre d'initiatives de manière plus détaillée. ■

ALPHABÉTISATION

Environ un milliard d'hommes et de femmes aujourd'hui dans le monde ne savent ni lire ni écrire. Une enquête récente a révélé que même dans les pays riches le pourcentage d'adultes dont le niveau d'alphabétisation est inférieur à celui d'enfants sortant de l'école primaire est étonnamment élevé: de l'ordre de 20% aux Etats-Unis, 16% au Canada, 15% en Allemagne, 10% aux Pays-Bas. Autrement dit, bon nombre des adultes de ces pays sont incapables de remplir un formulaire de demande d'emploi, de lire un graphique, un tableau d'horaires ou, à ►

► plus forte raison, de s'imposer sur un marché du travail où la concurrence est de plus en plus féroce.

Le problème est encore plus préoccupant dans les pays en développement. C'est pourquoi l'Inde, par exemple, a décidé d'investir massivement dans l'éducation des adultes (8% de son budget national pour l'éducation) et touche ainsi 50 millions d'adultes chaque année.

L'ENVIRONNEMENT, LES MINORITÉS ET LES GROUPES AYANT DES BESOINS SPÉCIAUX

La protection de l'environnement exige la participation active de citoyens informés et responsables dans le monde entier. Il faut donc sensibiliser et informer les populations sur l'énergie solaire, le recyclage des déchets ou encore la protection des forêts tropicales humides, par exemple. Pourtant, à de notables exceptions près, l'éducation à l'environnement reste le parent pauvre de l'enseignement. En Allemagne, par exemple, seulement 1,5% des cours pour adultes y sont consacrés.

«Eduquer une femme, c'est éduquer une nation», proclame cette affiche du ministère fédéral de l'Education à Lagos (Nigeria).

«Lire rime avec plaisir et culture.» Affiche du ministère égyptien de l'Education.



Nombre de groupes et de communautés sont défavorisés sur le plan des possibilités d'accès à l'éducation. Les femmes en sont un, et les quelque 70 millions de personnes déplacées dans le monde à l'heure actuelle pour cause de guerre, de persécutions ou de misère en forment un autre. Les jeunes immigrés, souvent rejetés par le système scolaire des pays d'accueil, deviennent des adultes que leur manque d'instruction condamne à la marginalisation.

Autre groupe humain ayant des besoins spécifiques en matière d'éducation: les millions de pensionnaires des institutions pénitentiaires de toutes sortes. Entre 25% et 40% d'entre eux ont du mal à lire, écrire ou compter et la plupart

sont sans qualification aucune. Un effort majeur s'impose donc en faveur de ces groupes.

DÉMOCRATIE ET CULTURE DE PAIX

«Les échanges réciproques entre les cultures d'une même communauté multiculturelle sont quelque chose de très important», affirme Justin Ellis, Sous-secrétaire namibien pour l'Éducation des adultes, les Bibliothèques et la Culture. «La communication non verbale est souvent plus aisée, comme le prouvent la musique, la danse, le théâtre ou l'artisanat. Dans nos programmes, nous nous efforçons d'associer éducation et culture.»

Il convient en même temps de s'interroger sur la nature et la finalité de l'éducation. Cela implique

Lettres d'Asie par Denis Sinor

de respecter les droits culturels et linguistiques de chacun au lieu de se servir de l'éducation pour imposer la langue et la culture dominantes du pays à ceux qui viennent d'autres horizons.

LES MÉDIAS ET LA TECHNIQUE AU SERVICE DE L'ÉDUCATION

Cela fait un certain temps déjà que l'enseignement à distance utilise la radio et la télévision. On découvre aujourd'hui quels outils pédagogiques formidables sont la vidéo, le disque compact interactif et le réseau informatique. Le réseau Internet laisse lui aussi entrevoir d'immenses possibilités en matière d'éducation, que l'on commence seulement à exploiter. Une connexion sur le Réseau devrait à terme permettre à quiconque d'entreprendre des études à n'importe quel niveau, du cours d'alphabétisation à la formation scientifique la plus poussée. Il existe déjà des cours dont les étudiants se retrouvent régulièrement pour participer à des «séminaires virtuels» sur le Réseau et travailler sur des projets communs.

Mais le Réseau a aussi ses inconvénients. D'abord, il est d'accès impossible — ou très limité et d'un coût prohibitif — dans une vaste partie du tiers monde. En même temps, si son usage se popularisait, il serait à craindre qu'il ne serve d'instrument hégémonique pour imposer les valeurs, les langues et les normes culturelles du Nord industrialisé aux pays du Sud. Enfin, même une connexion intégrale ne permet pas de faire du réseau Internet un outil d'apprentissage systématique et ceux qui s'y essaient se noient dans la masse chaotique des informations qui circulent sur les autoroutes de l'information.

Le public du 21^e siècle va devoir apprendre à être actif, critique et sélectif en face des médias, pour en exploiter intelligemment toutes les possibilités éducatives tout en résistant aux manipulations politiques et commerciales. ■

Comment des peuples aux langues différentes communiquaient-ils par écrit? Voyage dans l'ancienne Asie centrale.

Deux personnes ne peuvent communiquer par écrit que si elles maîtrisent la même langue et le même système d'écriture. En Asie centrale, durant le haut et le bas Moyen Âge, il se trouve que ces deux conditions furent rarement remplies en même temps.

Le nombre de langues locales en usage était largement supérieur à celui d'aujourd'hui. C'est là un phénomène universel dû à l'expansion démographique: des populations de langues distinctes, qui jusqu'alors vivaient séparées, nouent des liens plus étroits. Les groupes linguistiques dominants tendent alors à absorber les éléments minoritaires. Nous avons des raisons de penser que, rien qu'en Eurasie, des centaines de langues ont disparu de la sorte sans laisser de trace — mais pas toutes, et nous connaissons l'existence de certaines d'entre elles grâce à des documents que nous déchiffrons à grand-peine. Ainsi, l'on a découvert au début de ce siècle, dans une petite région de la province chinoise du Xinjiang, des textes rédigés en dix-sept langues, dont la plupart n'étaient déjà plus en usage il y a plusieurs siècles.

N'empêche, il fallait bien que ces peuples de jadis, qui ne parlaient pas les mêmes langues, communiquent entre eux, même si c'était à un rythme moins soutenu que le nôtre. La seule solution, pour certains du moins, était d'apprendre plusieurs langues, une acquisition qui, dans l'Antiquité, était surtout liée à une histoire familiale. Les individus polyglottes étaient souvent appelés à servir d'interprètes et de traducteurs.

L'interprète transpose verbalement dans une langue ce qu'il entend dans une autre. Ses outils sont l'ouïe et la parole. Le rôle du traducteur est similaire, à ceci près que ses outils sont la vue et l'écrit. Ce qu'il

lit dans une langue, il l'écrit dans une autre. La lecture, contrairement à l'audition, exige aussi qu'on maîtrise non seulement une autre langue, mais, souvent, un autre système de transcription.

Une véritable communication interculturelle est à ce prix.

ÉCRIRE POUR ÊTRE ENTENDU

À l'époque et dans la région du monde qui nous intéressent, rares étaient ceux qui savaient lire et écrire. La communication écrite devait donc être sporadique et il n'est pas étonnant que si peu d'exemples nous en soient parvenus.

Plusieurs systèmes d'écriture coexistaient parfois au sein d'une même communauté linguistique. Il nous reste ainsi des textes en ouïgour (un dialecte du vieux turc) dans des transcriptions diverses; les lettrés parlant cette langue ne savaient peut-être même pas les déchiffrer. Les choses se compliquaient encore quand à cette difficulté venait s'ajouter l'étrangeté de la langue.

Imaginons quelqu'un voulant s'adresser simultanément par écrit à plusieurs personnes. Avant l'invention de l'imprimerie, les textes destinés à un large public étaient gravés sur des monolithes ou à flanc de montagne et, en Asie centrale, souvent reproduits en plusieurs langues. Ainsi l'inscription de Karabalgasun, en Mongolie. Gravée au milieu du 8^e siècle de notre ère, elle commémore en trois langues, et trois graphies différentes, les exploits d'un dirigeant ouïgour. Le texte en ouïgour utilise un système scripturaire runique original; la version sogdienne, une graphie dérivée de l'écriture araméenne; et la version chinoise, les idéogrammes chinois. Pareillement, l'inscription bouddhique de la porte Chü-yung, non loin de Beijing, qui remonte au ▶

Lettre de Güyük, kaghan mongol, à Béla IV, roi de Hongrie

«Moi, le khan, envoyé du Roi céleste, de qui je tiens le pouvoir en ce monde d'élever au plus haut rang ceux qui se soumettent à moi et d'écraser ceux qui me résistent, je m'étonne de ce que, toi, roi de Hongrie, auprès de qui j'ai déjà envoyé trois ambassades, ne m'en aies pas renvoyé une seule, ni aucun émissaire ou courrier. Je te sais un roi riche et puissant, maître d'un vaste royaume et chef d'une forte armée. Tout cela peut te rendre la soumission pénible. Tu serais sage, cependant, de le faire spontanément. J'entends aussi que tu protèges les Coumans, mes serviteurs. Je t'enjoins donc, pour leur bien, de les renvoyer et de ne point m'avoir pour ennemi, car il leur est plus facile qu'à toi de m'échapper. Ils sont sans demeure fixe, en déplacement continu, alors que toi et les tiens, qui vivez dans des maisons de pierre, qui avez des châteaux forts et des villes, comment ferez-vous pour m'échapper?» ■

► milieu du 14^e siècle, a été rédigée en six langues (sanskrit, tibétain, mongol, chinois, ouïgour et tangoute), dans six écritures différentes.

Ce n'est pas par hasard si la plupart des missives datant de cette époque à nous être parvenues, sont des lettres de dirigeants politiques adressées à d'autres dirigeants politiques. Ceux-ci, en effet, quoique souvent illettrés eux-mêmes, avaient des scribes à leur service pour les rédiger; de plus, ces lettres avaient de fortes chances d'être conservées par leur destinataire. Mais leur déchiffrement posait souvent un véritable problème. Ainsi les lettres de créance présentées par Maniakh, l'ambassadeur ture à Byzance, à

l'empereur Justin II en 568 auraient été rédigées en «écriture seythique» — «Scythes» étant un terme générique employé pour désigner sans distinction les peuples des steppes. Nous n'en savons malheureusement pas plus à ce sujet.

Le destinataire, parfois, ne pouvait prendre connaissance du contenu d'une lettre, faute de traducteur, comme cela arriva en 1267 au pape Clément IV lorsqu'il reçut une lettre en mongol de l'ilkhan Abagha, souverain de Perse. On peut en conclure qu'ils avaient jusque-là correspondu en latin, ce qui laisse supposer qu'il y avait des Européens (peut-être des missionnaires) à la chancellerie de l'ilkhan.

LES VOIES TORTUEUSES DE LA TRADUCTION

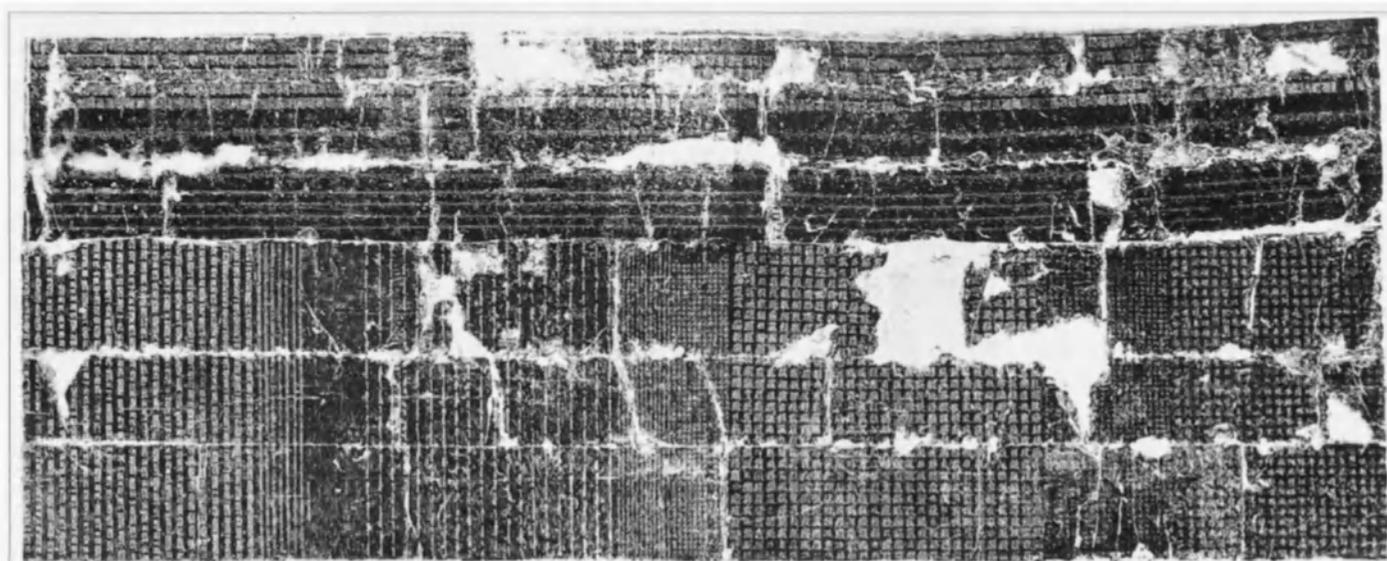
Dans la première moitié du 13^e siècle, l'Empire mongol s'étendit jusqu'en Europe orientale. Les souverains en présence ne pouvaient faire autrement que nouer des liens diplomatiques et échanger quelques missives. Celles des dirigeants mongols au pape et aux princes d'Occident figurent parmi les plus beaux spécimens de correspondance diplomatique médiévale en provenance d'Asie centrale.

La plus ancienne dont nous ayons connaissance est insérée dans un rapport — rédigé en latin par un moine dominicain appelé Julien — sur la présence mongole en Europe centrale. Adressée au roi Béla IV de Hongrie, elle émane probablement du kaghan Güyük. Nous n'en connaissons aujourd'hui que la traduction latine. Selon Julien, l'original «était écrit en caractères païens, mais dans la langue tartare [c'est-à-dire mongole], si bien que le roi [de Hongrie] trouva des gens pour la déchiffrer, mais personne pour en comprendre le contenu. Mais nous, traversant le pays païen de Coumanie, trouvâmes quelqu'un pour nous la traduire».

Les Hongrois, qui utilisaient l'alphabet latin, avaient récemment accueilli en leur sein des réfugiés coumans, qui parlaient un dialecte ture. Certains d'entre eux étaient sans doute en mesure de déchiffrer les caractères employés par le kaghan — probablement les mêmes qu'utilisaient les Ouïgours de



Dans le désert de Gobi (Mongolie).





© Roland et Sabrina Michaud - Paris

langue turque — mais cela ne suffisait pas pour en pénétrer le sens. Il fallait dénicher quelqu'un capable à la fois de lire la graphie ouïgoure et de comprendre la langue mongole. La missive (reproduite ci-contre en encadré) était une sorte d'ultimatum.

Les voies de la traduction étaient parfois tortueuses, comme le montre l'exemple suivant, rapporté par le frère franciscain Jean de Plano Carpini, émissaire du pape Innocent IV auprès du pouvoir mongol en 1245. Avant de faire préparer une lettre pour le pape, le kaghan Güyük demanda à Plano Carpini si quelqu'un, dans l'entourage du pontife, savait lire le russe, le perse ou le mongol. Le frère suggéra alors au kaghan d'écrire sa lettre en mongol et de la faire traduire sur le champ, mot pour mot, en latin. Aussitôt dit, aussitôt fait. L'exactitude de la traduction fut

vérifiée scrupuleusement et la lettre partit pour Rome — où elle a, depuis, disparu. Fort heureusement, un contemporain de Carpini, le moine Salimbene, en avait inséré une copie dans sa chronique. De leur côté, les scribes et les secrétaires du kaghan avaient jugé bon, au nom de la diversité, d'en préparer également une traduction en perse. C'est cette dernière — exemple magnifique du multilinguisme de la chancellerie du kaghan — que l'on a découverte dans les archives papales en 1920.

Un préambule en ouïgour reproduisait ce qui semble avoir été une formule d'usage de la correspondance des khans: «Par la force du Ciel éternel, maître tout-puissant du grand pays et de la mer, nous ordonnons.» Cette langue était sans doute la langue administrative en usage, sinon à la chancellerie mongole, du moins parmi les scribes ouï-

gours qui en constituaient les effectifs. A la suite du préambule est apposé un sceau rouge qui porte une injonction similaire en mongol mais suit la graphie ouïgoure.

Par cette missive, Güyük répond à une lettre d'Innocent IV, transmise par Carpini; il somme le pape, ainsi que les princes d'Occident, de venir en personne lui prêter hommage et recevoir ses ordres. Ceux qui ne lui feront pas soumission seront considérés comme des ennemis. Güyük ne veut rien entendre non plus des réprimandes adressées par le pape à propos des atrocités qu'ont commises ses armées en Hongrie et ailleurs. Il s'agit, répond-il, de représailles contre ces gens pour leur arrogance et le meurtre de ses ambassadeurs. Le kaghan justifie ses actes par le raisonnement suivant: «De là où le soleil se lève jusque là où il se couche, les terres m'appartiennent. ▶

Inscription bouddhique gravée en 1345 près de Pékin (Beijing), en six langues (sanskrit, tibétain, mongol, chinois, ouïgour et tangoute) et dans six graphies différentes.

► Comment cela serait-il, si ce n'était la volonté de Dieu?»

La lettre d'Oljeitü, ilkhan mongol de Perse, à Philippe IV le Bel, roi de France, diffère radicalement, dans le ton et dans la forme. Nous sommes au début du 14^e siècle. Les vieilles querelles sont enterrées et l'un comme l'autre recherchent une alliance bénéfique contre les mame-louks égyptiens. Elle vise un double objectif: informer le roi de France que les luttes fratricides entre les descendants de Gengis khan sont terminées et l'assurer de sa volonté de poursuivre la politique d'amitié avec la France amorcée par ses ancêtres. Oljeitü, qui avait peu de chance de trouver à la cour de France quelqu'un capable de lire sa lettre, agit sagement en la faisant porter par un ambassadeur qui savait à la fois le mongol et le français, Thomas Ugi de Sienna. On peut penser, sans grand risque de se tromper, que c'est lui qui rédigea en italien, au dos de la lettre de l'ilkhan, une paraphrase de son contenu. (Voir encadré.)

LONG COURRIER, NOUVELLES D'ORIENT

Parmi les quelques rares lettres privées qui nous sont parvenues, la place d'honneur revient à celles que l'on appelle les «lettres antiques».

Campement nomade. Miniature turco-mongole de Siyah Kalem (15^e siècle).



Lettre d'Oljeitü, ilkhan mongol de Perse, à Philippe IV le Bel, roi de France

Paroles du roi Oljeitü adressées au roi de France.

«Comment as-tu pu ne pas remarquer que depuis les temps anciens les rois de France ont entretenu avec notre arrière-grand-père vénérable, notre grand-père vénérable, notre père vénérable et notre frère aîné vénérable des relations de bonne entente? Bien que demeurant au loin, vous les avez traités comme s'ils étaient proches, leur envoyant des messages, d'amitié ou non, et vous avez échangé des ambassadeurs et des gages de bonne volonté. Maintenant que j'occupe à mon tour, par la grâce du Ciel, le grand trône des ilkhans, je ne veux pas agir contrairement à la voie tracée par mes vénérables ancêtres ni ne veux me dédire de ce qui a été conclu entre eux et vous. Ce qui a été conclu est sacré et ne sera pas défait. Plus que jamais, je souhaite que des liens d'amitié nous unissent et que nous échangions des ambassadeurs.

«Des calomnies mal intentionnées avaient semé parmi nous la discorde entre le frère aîné et le frère cadet. Pendant 45 ans, nous tous, fils de Gengis khan, nous sommes dressés les uns contre les autres. Mais cela est du passé et nous sommes de nouveau unis. Du pays chinois, où le soleil se lève, à l'autre bout du monde, nos peuples sont unis par des relais postaux. L'ennemi de l'un est l'ennemi de tous — tel est notre accord.

«Nous nous sommes dit que nous ne pouvions pas renoncer aux bonnes relations qui unissaient nos vénérables ancêtres et vous. Nous t'avons donc envoyé nos deux ambassadeurs: Mamalagh et Thomas.

«Nous avons ouï dire que vous autres, rois d'Occident, viviez en paix. En vérité, qu'y a-t-il de mieux que la concorde? Quant à ceux qui s'opposent à l'un de nous, avec l'aide du Ciel nous joindrons nos forces contre eux.

«Nous avons écrit cette lettre en l'an 704 du Serpent [1305], dans le premier mois de l'été, en la ville d'Aliwan.» ■

Rédigées en sogdien — une langue de l'est iranien aujourd'hui disparue —, elles furent découvertes en 1907 par l'explorateur Aurel Stein dans une tour de guet en ruine entre Lou-lan et Tun-huang, sur la route commerciale qui reliait alors la Chine et l'Occident. On ne peut les dater avec précision, mais on est sûr qu'elles ne sont pas postérieures au

début du 4^e siècle de notre ère. Il s'agit de comptes rendus commerciaux, établis par des commissionnaires sogdiens à l'intention de leurs mandants, sans doute perdus ou abandonnés en chemin lors de leur retour en Occident.

L'une d'entre elles, d'un certain Nanai-vandak, se détache très nettement, par ses références historiques et par ses allusions poignantes, de l'ensemble de la correspondance médiévale d'Asie centrale que nous venons de survoler. Ce commerçant sogdien installé à l'extrémité orientale de la grande route commerciale, s'adresse à son mandataire de Samarkand, à quelque 3 200 kilomètres de là:

«Monsieur, écrit-il, si je vous relatais par le menu comment vont les choses en Chine, je ne vous parlerais que de misère et d'endettement... Et l'on dit que le dernier empereur [de Chine] a fui Saragh [sa capitale], qui est ravagée à la famine. Que sa demeure fortifiée et sa citadelle ont été livrées aux flammes. Que sa maison a brûlé intégralement et que la ville est détruite. Saragh n'existe plus!» ■

Mstislav Rostropovitch

En mai 1997, Mstislav Rostropovitch, le célèbre violoncelliste et chef d'orchestre russe qui a célébré cette année ses soixante-dix ans, a convié aux Rencontres musicales d'Evian (France) des amis musiciens du monde entier. Parmi eux l'Orchestre symphonique de Saint-Petersbourg, Isaac Stern, Jean-Pierre Rampal, Itzhak Perlman, l'Orchestre des Nations et le Ballet de Lituanie. Isabelle Leymarie l'a interrogé pendant ces Rencontres.



© Hug Delley Paris

« La beauté de la musique, magnifique! »

■ **Votre joie de vivre, votre enthousiasme et votre générosité sont-ils innés, ou les avez-vous cultivés au fil des ans?**

Mstislav Rostropovitch: Innés. Je suis né heureux!

■ **Comment est venu votre amour pour le violoncelle?**

M. R.: Peu à peu. A l'âge de quatre ans, j'ai commencé à apprendre le piano, puis trois ans plus tard, mon père m'a dit: «Toi, tu vas jouer du violoncelle.» Comme mon père était lui-même violoncelliste, sans doute souhaitait-il que je perpétue la lignée. Il se rendait compte que j'étais très doué pour la musique. A quatre ans, je composais déjà.

■ **Composez-vous toujours?**

M. R.: Non.

■ **Est-il difficile de pratiquer conjointement le violoncelle et le piano?**

M. R.: Je ne joue plus de piano. Ma femme me l'a interdit.

■ **Pour quelle raison?**

M. R.: Je l'ai accompagnée au piano durant trente-cinq ans. Lorsqu'elle a abandonné le chant, d'autres chanteurs et cantatrices célèbres m'ont

demandé de les accompagner. Alors ma femme m'a dit: «Tu ne les accompagneras pas. C'est déjà bien que je te permette de diriger des orchestres!»

■ **Les femmes russes ont beaucoup de tempérament!**

M. R.: Oh! oui, elles sont très fortes. Très fortes. Gala, la femme de Dali, russe elle aussi, avait également un caractère bien trempé — le même, en fait, que mon épouse. Elles étaient d'ailleurs amies et s'entendaient fort bien. Je me souviens qu'un jour, ma Galina avait dit à Gala: «Au diable, les moustaches de ton mari! Pourquoi ne les lui coupes-tu pas pendant qu'il dort?» Et Gala avait répondu: «Parce que lorsqu'il se réveillerait, il en mourrait sur-le-champ!»

■ **Erouvez-vous le même plaisir à diriger un orchestre qu'à jouer?**

M. R.: Oui, le bonheur, la joie sont tout aussi intenses. Peut-être plus extraordinaires encore, parce que la musique que je dirige est meilleure que celle que j'interprète moi-même.

■ **Vous n'avez pourtant pas le contact physique, si sensuel, avec l'instrument.**

«Je considère mon interprétation comme une sorte d'improvisation. Je me mets à la place du compositeur.»

► **M. R.:** C'est vrai, mais quand je dirige les symphonies de Beethoven, de Mahler ou de Chostakovitch, je suis au paradis.

■ **L'oreille et les goûts musicaux s'affinent-ils au fil des ans?**

M. R.: Oui. Les goûts musicaux évoluent, mais progressivement. On ne s'en aperçoit pas vraiment. Il se produit cependant un enrichissement, un approfondissement. J'ai récemment entendu mon interprétation du concerto de Dvorák, gravée dans ma jeunesse. Aujourd'hui, elle me déplaît.

■ **Comment abordez-vous une nouvelle œuvre musicale?**

M. R.: En lisant tout d'abord, sans instrument, la partition. J'entends toute la musique dans ma tête, le phrasé, les nuances, tous les détails. Bien sûr, lorsque je prends mon violoncelle, des changements peuvent survenir, mais j'ai toujours à l'avance, dans ma tête, une idée précise de ce que je vais faire.

■ **L'improvisation a quasi disparu du répertoire classique. Créer votre propre musique ne vous manque pas?**

M. R.: N'oubliez pas que l'interprétation comporte une part d'improvisation.

■ **Pourtant Chopin ou Liszt, lorsqu'ils s'asseyaient au piano, créaient volontiers des musiques impromptues.**

M. R.: Vous prenez l'exemple de compositeurs de génie! Mais à leur époque il y avait aussi des pianistes incapables d'improviser, même sur deux notes. Je considère mon interprétation d'une œuvre comme une sorte d'improvisation. C'est comme si c'était moi qui la composais. Je me mets à la place du compositeur.

■ **Il s'agit en somme d'une récréation.**

M. R.: Exactement.

■ **Quelles sont les qualités nécessaires pour bien jouer?**

M. R.: Tout d'abord un amour infini de la musique. C'est la seule chose qui puisse vaincre l'émotivité et la nervosité, le trac qui s'empare de vous avant les concerts. Si l'on n'aime pas la musique, on a l'impression d'être tout nu sur scène, on a envie de s'enfuir.

■ **Malgré votre amour pour la musique, vous est-il déjà arrivé d'avoir le trac?**

M. R.: Oui, lors d'un récital de ma femme à New York. Je me suis mis au piano sans avoir pu m'exercer auparavant. A cause de cela, je me sentais affreusement mal à l'aise. Assis devant mon clavier, je pensais: «Là, dans la salle se trouvent tous ces critiques, tous ces loups qui attendent avec impatience de me dévorer, de m'anéantir.» Dès le début j'ai commis des erreurs et joué les deux premières romances de la pire façon. Puis j'ai pensé: «Tant pis! j'ai déjà fait les bêtises les plus épouvantables, leurs critiques ne pourront pas être plus impitoyables, et donc maintenant, je vais jouer pour mon plaisir.» J'ai alors commencé à très bien jouer.

■ **De toute façon, on ne fait pas de la musique pour les critiques. Souvent, d'ailleurs, ce ne sont pas des musiciens! On joue par passion, parce que cela correspond à une nécessité intérieure.**

M. R.: C'était justement là le problème, j'avais été distrait. Si, au lieu de se consacrer entièrement à la musique, on pense à autre chose, on ne peut rien faire de bien. C'est ce que je voulais dire. J'avais oublié le plaisir que je devais ressentir en jouant et mon exécution s'en est ressentie. Je ne peux bien jouer que si je suis entièrement pris par mon amour de la musique.

■ **Au concert d'hier soir, lorsque vous interprétiez le *Quatuor pour piano et cordes* opus 25 de Brahms avec Isaac Stern, Eugène Istomin et Yuri Bashmet, votre concentration m'a frappée. Alors que vos partenaires se regardaient fréquemment ou se faisaient des signes discrets, vous étiez entièrement absorbé par votre violoncelle et votre partition, tout en entendant cependant tout.**

M. R.: Oui. J'avais les oreilles particulièrement aiguës, hier.

■ **On avait l'impression que toute votre âme passait dans la beauté du son, que vous aviez une relation d'amour privilégiée avec votre instrument.**

M. R.: Ah! l'amour, l'amour, ya la la la la! (*Rostropovitch se met à chanter*).

■ **Il y a quelques années, vous avez joué les suites pour violoncelle seul de Bach dans l'église de la Madeleine de Vézelay. Comment l'idée vous en était-elle venue?**

M. R.: Par hasard. J'avais déjà pensé auparavant,

«Je ne peux bien jouer que si je suis entièrement pris par mon amour de la musique.»

«Au dernier accord de l'orchestre, je descends lentement vers Roméo et Juliette et je réunis leurs mains mortes.»

toutefois, que si je décidais d'enregistrer Bach, il faudrait que ce soit dans une belle église. Pas parce qu'il s'agissait d'une musique religieuse: ce qui était important, pour moi, c'était qu'il me fallait jouer Bach dans une salle vide, et aussi dans un lieu qui favorise la concentration et la spiritualité. Il se passe beaucoup de choses dans une église vide. Dans mon subconscient, je cherchais un peu partout dans le monde une église qui réponde à mes critères, sans parvenir à la trouver. Et puis une fois, j'ai rendu visite au célèbre chef Marc Meneau, dans son restaurant *L'Espérance*, à Vézelay. Avec ma femme, nous avons fait bombance. Nous devions partir le lundi matin et Marc m'a dit: «Tu ne quitteras pas la région sans que je te montre une église.» Je lui ai répondu que j'étais pressé, que je n'avais pas une minute à moi. Il a insisté pour que je la voie le jour-même. Je l'ai finalement accompagné, et lorsque j'ai pénétré dans l'église de la Madeleine, j'ai fait le signe de la croix tant j'exultais de l'avoir découverte. Je me suis alors préparé à y enregistrer.

■ Les églises romanes sont magiques. Elles sont rondes, comme la musique de Bach.

M. R.: Oui, et en plus, à l'intérieur de celle-ci, les colonnes sont rythmiques.

■ Vous allez clore ces Rencontres musicales d'Évian en interprétant *Roméo et Juliette* de Prokofiev avec le Ballet de Lituanie et l'Orchestre des Nations, que vous allez diriger. Qu'est-ce qui a motivé le choix de cette œuvre?

M. R.: Lorsque j'étudiais au conservatoire de Moscou, j'ai assisté à toutes les représentations de *Roméo et Juliette* au Bolehoï. Je savais en jouer au piano toute la musique, du début à la fin. C'est une musique géniale, un ballet absolument fantastique. Je rêvais depuis longtemps de le diriger. Mais, pour cela, j'avais besoin d'une chorégraphie spéciale. Je ne voulais pas que les danseurs me dictent le tempo, la cadence, avec leurs pieds, mais qu'il y ait un véritable échange et que ce soit également moi qui leur indique le rythme. C'est ainsi que Vladimir Wassiliev, qui avait débuté au Bolehoï, a réalisé une nouvelle chorégraphie spécialement à mon intention.

C'est passionnant parce que la scénographie est très inventive: l'orchestre ne se trouve pas dans la fosse mais sur la scène, et donc le cœur de toute l'action devient la musique elle-même. L'orchestre

est placé de telle sorte que je peux le diriger tout en faisant face au public. Devant l'orchestre se trouve un plateau sur lequel se déroule tout ce qui a trait à la rue. Au-dessus de l'orchestre est installée une sorte de pont sur lequel est située la chambre de Juliette, avec tout ce qui se passe à l'intérieur. C'est une excellente idée.

Dans la dernière mise en scène que Wassiliev a conçue, impossible de retenir ses larmes: lorsque Juliette agonise, elle tend les mains vers Roméo, déjà mort, sans parvenir à le toucher. Au dernier accord de l'orchestre, je descends lentement vers eux et réunis leurs mains. C'est merveilleux! Merveilleux! Quand je dirige la scène du père Lorenzo, lorsque les jeunes amants se rendent à l'église, la musique est à quatre temps. Je fais donc le geste approprié pour un 4/4, de gauche à droite et de haut en bas, geste identique au signe de la croix. Roméo et Juliette s'approchent de moi comme si j'étais un prêtre et on a l'impression que je les bénis.

■ Vous devenez alors Rostro-pope-vitch!

M. R.: La mise en scène fourmille de trouvailles intéressantes et la partition est admirable.

■ Malgré votre existence cosmopolite, gardez-vous une affection particulière pour la musique russe?

M. R.: Oui, bien sûr. Surtout pour Chostakovitch, parce que c'était mon grand ami. Je joue sa musique avec une immense émotion.

■ La Russie est-elle toujours très vivante sur la plan musical?

M. R.: Oui, extrêmement. Il y a beaucoup de jeunes compositeurs. D'autres, déjà âgés, demeurent méconnus, ce qui est dommage, car ce sont de grands musiciens.

■ Envisagez-vous d'enregistrer leurs œuvres?

M. R.: Oui, j'y songe depuis longtemps. Il y a par exemple une femme, Sofia Boubaïdoulina, qui compose actuellement un morceau pour moi. Elle vit en Allemagne et devient célèbre en Occident. A Paris, Radio-France lui a consacré un grand festival. Il y a une autre femme compositeur, qui habite en Russie et a un talent immense, c'est Galina Outsvolskaïa. Elle est actuellement très appréciée, en Hollande tout particulièrement. Là, les gens deviennent fous en entendant son nom.

■ Citoyen du monde, vous voyagez sans passeport. Quelle merveille d'abolir ainsi les frontières! Mais où vivez-vous le plus souvent?

M. R.: Dans les avions.

■ Outre la musique et votre famille, avez-vous d'autres passions?

M. R.: Je recherche la beauté partout et en tout. La beauté de la nature, de ce lac Léman, au-dessous de nous, magnifique! La beauté des femmes, magnifique! La beauté de la musique, magnifique! ■

AKIKO SUEYOSHI, du Japon, a publié plusieurs livres pour enfants. Parmi ceux-ci: *Mama no kiira kozo* (1987, Le petit éléphant jaune de maman) et *Chi to ushio no ô* (1997, Le roi de la terre et des vagues).

EVANGELINE LEDI BARONGO, d'Ouganda, est bibliothécaire à la Bibliothèque pour enfants de Kampala. Elle a notamment publié *Our Escape from School Discovered* (1996, Ils ont découvert qu'on a fait le mur).

JULIA PROSALKOVA, spécialiste russe en littérature enfantine, conduit des recherches sur l'enfant et la lecture pour le compte de la Bibliothèque nationale de Russie. Elle prépare actuellement un ouvrage sur l'histoire de la littérature pour la jeunesse pendant l'ère soviétique.

ELKE LIEBS, d'Allemagne, est professeur de littérature comparée à l'université de Potsdam (Allemagne). Elle a notamment publié, en collaboration avec Helga Kraft, *Mutter, Töchter, Frauen* (1993, Mères, filles, épouses).

ALTEAU, né en 1970 à Liège, Belgique, Alteau, de son vrai nom Alain Smarrito, s'exile à Paris où il vit avec ses deux chiens bull-terriers. Il travaille de nombreuses années pour des groupes punk rock, ainsi que pour la presse jeune et l'édition pour enfants. Après avoir collaboré avec le talentueux Frank Margerin sur la série «Manu», il crée le roi Zinzin pour le journal *Grodada*. Ses idoles sont Raymond Macherot, Paul Deliége, André Franquin ou Bill Watterson, la liste est longue...

CHARLES DOXUAN, né en 1969 sur les rives d'un confluent de la Vienne et du Mékong, Charles E. Doxuan est auteur de pièces de théâtre, scénariste, passionné d'histoire antique et cuisinier à ses heures. Il prépare actuellement une biographie multimédia du grand peintre Jean Jouvenet.

PASCALE D'ERM, journaliste française, est spécialisée dans le domaine de l'environnement.

YLLJET ALIÇKA, d'Albanie, dirige le département des Affaires étrangères au ministère albanais de la Culture, de la Jeunesse et des Femmes.

FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

CÉCILE ROMANE, écrivain franco-britannique, a notamment publié *La Népalaise* (Orban/Plon, Paris, 1987) et *Les ténébreuses* (Flammarion, Paris, 1993).

CHRISTOPHER MCINTOSH, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'éducation*, dirige le service des publications et de l'information de l'Institut de l'Unesco pour l'éducation (IUE) à Hambourg (Allemagne).

DENIS SINOR, des Etats-Unis, est professeur émérite à l'université d'Indiana. Spécialiste des langues et civilisations ouralo-altaïques, il est vice-président de la Commission préparatoire de l'Unesco pour une *Histoire des civilisations de l'Asie Centrale*. Il vient de publier *Studies in Medieval Inner Asia* (1997, Essais sur l'Asie Centrale au Moyen Age).

ISABELLE LEYMARIE, musicologue franco-américaine, vient de publier *La musique sud-américaine, Rythmes et danses d'un continent* (Gallimard, Paris, 1997).

DIVERSITÉ ET COMPLEXITÉ

J'ai dix-sept ans et voilà un an que je suis abonnée au *Courrier de l'Unesco*. J'aime beaucoup les articles qu'il contient, d'autant qu'ils vont souvent dans le sens de ce que je pense. Dans un monde plein de cruauté et d'hypocrisie, votre revue nous apprend que tout n'est pas perdu.

Je sais que les thèmes les plus importants de ce siècle sont la diversité et la complexité. J'éprouve un grand respect pour l'ensemble des cultures du monde et c'est toujours un plaisir pour moi d'en découvrir les charmes particuliers. En ce sens, je crois que j'ai beaucoup de chance parce que je vis entre deux cultures: mes parents sont originaires de République de Corée et je suis née en Argentine. J'ai assimilé la culture de mes parents et celle de mon pays. Votre numéro d'octobre 1996, intitulé «Les mondes de l'exil», m'a permis de comprendre que d'autres personnes vivent ce que je vis et ressentent ce que je ressens. A travers ce thème, comme à travers beaucoup d'autres, vous m'accompagnez et m'aidez à grandir.

Analia Kim
Buenos Aires (Argentine)

COMMENT CONSTRUIRE LA PAIX ?

Je trouve dans le *Courrier de l'Unesco* une riche source de réflexion. C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu, en particulier, l'article de Federico Mayor «Une idée toujours neuve», paru dans le numéro de novembre 1995 de la revue («La paix, une idée neuve»).

La paix, qui se jouait, avant la chute du communisme dans l'ex-Union soviétique, entre deux empires, serait devenue brusquement l'affaire de tous. Nous aurions un nouvel ordre de priorités à définir pour la préserver. Une nouvelle vigilance s'imposerait pour ne pas l'entraver. Bref, il s'agirait de prévenir et non pas de guérir, de cultiver l'idée de la paix en chacun.

L'idée de paix est à l'ordre du jour et fait son chemin dans l'esprit de chacun. Tant mieux. Mais comment combattre l'individualisme et l'égoïsme des sociétés occidentales? Comment insuffler un nouvel élan de partage, cette promesse de paix?

Laurence Balague
Maisons-Alfort (France)

AGIR POUR LA PAIX

Nous avons passé au crible une masse de documents de l'Unesco et des Nations Unies. Ces études, ces rapports, fruit d'un énorme travail, mettent en avant des idées magnifiques. Mais, après en avoir discuté à fond, nous avons commencé à avoir des doutes: toutes ces bonnes paroles, prononcées ou écrites, n'ont rien changé dans les faits! Les mêmes problèmes demeurent, auxquels d'autres sont même venus s'ajouter.

Nous en sommes arrivés à cette conclusion: *Tandis que les diplomates travaillent au maintien ou au rétablissement de la paix, les industries d'armement prospèrent et fournissent des armes à ceux qui, un jour, déclencheront conflits et massacres de populations. Le danger est maintenant partout parce que les truands internationaux peuvent mettre la*

main sur des armes extrêmement perfectionnées et destructrices.

IL Y A TROP DE PAYS SANS SCRUPULES, LÂCHES ET CUPIDES. POUR AVOIR BONNE CONSCIENCE, ILS S'ENGAGENT DANS DES ACTIVITÉS À VISÉES CULTURELLE ET HUMANITAIRE ET CRÉENT DES ORGANISATIONS À CETTE FIN.

Nous continuons néanmoins de croire aux idéaux défendus par l'Unesco. Pour contribuer, si modestement que ce soit, à une mobilisation concrète en faveur du désarmement et d'une réorganisation profonde de notre mode de vie, nous avons rédigé un texte de six pages où nous exprimons sans ambages nos idées et propositions. Il est à la disposition de tous.

Les membres et l'animateur du Club Unesco de Slovaquie
Henrik Jereb
Piran (Slovénie)

NON AU VOCABULAIRE COLONIALISTE!

J'ai trouvé l'iconographie de votre numéro de mai 1997 «Les paysages habités. Lorsque la société dialogue avec son environnement» très belle, et j'ai pris un grand plaisir à y lire l'article de France Bequette intitulé «Les jardins d'Extrême-Orient». Mais je m'étonne d'y trouver l'expression «Extrême-Orient». Le vocabulaire colonialiste n'a pas sa place dans l'atlas mondial de l'an 2000. A mon sens, «Asie de l'Est» aurait été plus approprié.

Jacques Richardson
Paris (France)

DEUX LECTEURS LÈVENT LE VOILE

La couverture du *Courrier* de novembre 1996 «Le marché à travers les âges» reproduit une peinture intitulée *Scène de marché au Mexique* (1987). La signature de cette œuvre étant indéchiffrable, demande était faite aux lecteurs (page 3) de réparer cette lacune. Il me semble, quant à moi, qu'on lit, dans l'angle inférieur droit: «Nicolás de Jesús 87». Ce nom a une forte saveur autochtone, de même que le thème de la peinture, que je trouve d'ailleurs magnifique par sa composition, sa lumière et son mouvement.

Lectrice assidue du *Courrier* depuis 1976, je trouve toujours dans votre revue des thèmes de réflexion et de débat. C'est pour moi, comme pour mes amis et mes élèves, un moyen d'acquérir des connaissances touchant l'être humain partout dans le monde.

Carmen Cadenas Mecías
Ile de la Jeunesse (Cuba)

Vous sollicitez la collaboration de vos lecteurs pour déchiffrer le nom de l'auteur de la peinture *Un marché de Mexico* (1987) reproduite sur la couverture du numéro de novembre 1996 du *Courrier*. Je lis clairement «Nicolás de Jesús».

Je profite de cette occasion pour vous féliciter de l'excellente qualité de la revue.

Armando R. Cavallo Llanos
La Havane (Cuba)

organisent un
concours
international
de photographie
sur le thème

Scènes de paix au quotidien

LE THÈME:

Le thème du concours, inspiré du Préambule de l'Acte constitutif de l'Unesco, est celui de la paix au coin de la rue, la paix au quotidien, la paix comme culture.

LES CONDITIONS DE PARTICIPATION:

Le concours est ouvert aux photographes professionnels du monde entier. Ceux-ci composeront un dossier contenant de un à vingt tirages en noir et blanc ou couleur d'œuvres originales, accompagnées du formulaire de candidature. Les dossiers devront parvenir au siège de la revue au plus tard le

~~15 juillet 1997.~~

**DERNIÈRE MINUTE:
LA DATE LIMITE DE REMISE
DES DOSSIERS EST
REPORTÉE AU
15 SEPTEMBRE 1997**

LE JURY:

Un jury international se réunira à Paris et départagera les 120 dossiers qu'un comité de présélection aura choisis. Présélection et délibérations du jury se dérouleront au siège de l'Unesco.

Un prix «*Le Courrier de l'Unesco - Nikon*», d'un montant de

50.000 FF

récompensera l'œuvre primée. Les meilleures photos seront ensuite publiées dans *Le Courrier de l'Unesco*

Pour tous renseignements:
Concours «*Scènes de paix au quotidien*»
Le Courrier de l'Unesco

31, rue François Bonvin, 75732 PARIS CEDEX 15, France
Téléphone: (33) (0) 1 45 68 45 69
Télécopie: (33) (0) 1 45 68 57 45

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME:



LE PATRIMOINE MONDIAL ÉTAT DES LIEUX



L'INVITÉ DU MOIS
YOUSSEF CHAHINE



ENVIRONNEMENT
BIOMASSE, UNE BONNE RECETTE